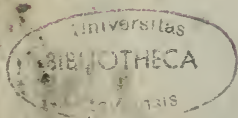




JUL 1 1967



franç.
Coll. spéc

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesuvresdemrpois02pois

LES

ŒUVRES

DE

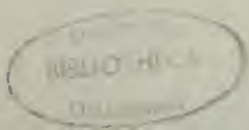
MR POISSON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins,

JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de Conti.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quai de Conti.

LOUIS-ESTIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quai des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

LES
ŒUVRES
DE
M[R] POISSON.
DIVISÉES EN DEUX TOMES,

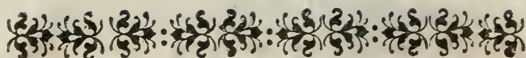
SECONDE EDITION,
Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS.
Par la Compagnie des Libraires Aſſociés.

M. DCC. XLIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



TABLE

Des Pieces contenues dans le ſecond Volume.

PQ
1879
.P48
1743
v. 2

coll spéc.

LES
FEMMES
COQUETTES,
COMEDIE.

ACTEURS.

FLAVIO, Mari de Flavie.

FLAVIE, Femme de Flavio.

DOCILE, Oncle de Flavie.

AYMÉE, Servante de Flavie, & espione de Flavio.

SAINTE HERMINE, Coquette.

SAINTE HELENE, Coquette.

AMINTHE, Coquette.

DU MANOIR, Pipeur.

DU BOCCAGE, Pipeur.

CRISPIN, Valet de Flavio.

COLIN, Valet de Flavie.

DAME ANNE, Cuisiniere.

La Scene est à Paris dans la salle de Flavio & de Flavie.



LES FEMMES COQUETTES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, AYME'E *tenant Boccace.*

FLAVIE.


OCCACE apparemment te met de belle humeur ?

AYME'E.

L'avez-vous lû ?

FLAVIE.

Boccace ? hé, je le sçai par cœur.

Il t'emeut ?

AYME'E.

Oui, je sens que le rouge me monte.
La plûpart des maris en ont là pour leur compte ;
Je vois pour les coëffer que l'on n'épargne rien.

FLAVIE.

Ce sont des animaux qui le méritent bien.
A quelle heure est le bal ?

AYME'E.

A dix heures, Madame.

FLAVIE.

Aymée, hé que demain nous ayons cette Femme ;
Rien n'est plus naturel que le blanc qu'elle fait ;
C'est un éclat si grand ......

AYME'E.

On le dit en effet ....
Mais vendre dix Loüis chaque pot qu'elle porte ...

FLAVIE.

Qu'elle le vende vingt, Aymée, il ne m'importe.
Manquons-nous de Loüis quand mon oncle en a tant ?
Qu'Aymée aille le voir, c'est de l'argent comptant.

AYME'E.

Ma foi, depuis un temps, lorsque j'y vais, je tremble.
Nous allons à la charge un peu dru, ce me semble ;
Car dans ce dernier mois, je comptois aujourd'hui,
Que nous avons tiré deux mille francs de lui,
Qui ne nous ont duré que comme feu de paille.
De tout cet argent-là vous en faites gogaille ;

Et l'ingenu dévot s'imagine ſouvent
Que vous voulez peut-être en fonder un Couvent ;
Ou qu'aux pauvres honteux vous en faites largeſſe.
Comme il vous croit dévote, il a cette foibleſſe.

FLAVIE.

Dévote ?

AYME'E.

C'eſt par-là que j'ai ſçû l'attraper.
Comme en tous mes diſcours il me croit véritable
Je vous dépeins un Ange, & votre époux un Diable,
Tout paiſible qu'il eſt ; car depuis quelque temps
Il eſt-bien revenu de ſes emportemens.

FLAVIE.

Oui, quoiqu'Italien, il s'eſt fait à la mode.

AYME'E.

Il étoit malheureux s'il n'eût été commode.
Il ne briſera pas le conjugal lien :
Il ſouffre tout, voit tout, & ne ſe plaint de rien.

FLAVIE.

Ce n'eſt plus le lien de l'amour qui le lie.

AYME'E.

Mais renvoyer exprès Criſpin en Italie,
Pour tirer de ſa mere un riche diamant,
Et pour vous le donner, c'eſt faire encor l'Amant.
Pour vous laiſſer plus libre il eſt à la campagne ;
Où ſans doute il bâtit des Châteaux en Eſpagne :
Et pour vous plaire enfin il baiſeroit vos pas.

Il vous aime ſi fort.....

FLAVIE.

Moi, je ne l'aime pas.

AYME'E.

Je vous crois ſans jurer.

FLAVIE.

Ne m'en romps plus la tête;
Une femme peut-elle aimer ſon mari, bête?
Il faudroit être cruche.

AYME'E.

Hé, je le ſçai fort bien.
Je parle auſſi de lui par forme d'entretien.

FLAVIE.

Mon oncle eſt l'homme ſeul qui nous eſt néceſſaire;

AYME'E.

Pour attrapper ſon bien je fais ce qu'il faut faire.
Si quelqu'un l'inſtruiſoit de nos déportemens,
Nous verrions vous & moi d'étranges change-
mens;
Ou bien ſi quelque jour il venoit vous ſurprendre
Dans tout cet attirail, pour moi je m'irois pendre.
Car bien que vous ſoyez aſſez de qualité
Pour être du bel air, il croit en vérité,
Quand je parle de vous du ton dont je vous prône,
Que tout votre ſoin n'eſt que de faire l'aumône;
Que vous fuyez le monde, & ſes déréglemens;
Que tous vos habits ſont de ſimples vêtemens.
Dans ſa chambre il me tourne & devant & der-
riere.

Mais auſſi je me mets tout comme une Touriere.
Vous, qu'il croit une ſainte, au moins depuis quatre ans,
S'il vous voyoit des points, des mouches, des rubans,
Après s'être informé de toutes nos affaires ;
Je ſerois tout au moins condamnée aux Galeres,
Vous entre quatre murs pour tous ... frappe-t'on pas ?

FLAVIE.

Regarde à la fenêtre, & vois qui c'eſt.

AYME'E.

Helas !
C'eſt votre oncle.

FLAVIE.

La folle, avec ſa baliverne !

AYME'E.

Point, Madame, c'eſt lui, je connois ſa lanterne.

FLAVIE.

Mon oncle ?

AYME'E.

Oui, c'eſt lui, je ne me raille pas.

FLAVIE.

Qu'on n'ouvre pas ſi-tôt.

AYME'E.

Mais Dame Anne eſt là-bas ;
Elle a, je penſe, ouvert.

FLAVIE.

cappe donc : ſois prompte.

Qui l'amene ? & si tard, lui ....

AYME'E.

Je l'entends qui monte.

SCENE II.

DOCILE, COLIN, FLAVIE, AYME'E.

DOCILE.

BOn soir, ma Niece.

FLAVIE.

Helas ! mon oncle ; quel bonheur !
Quelle joie ! Il m'en prend un battement de cœur.

AYME'E.

Monsieur Docile ici ! Quelle réjouissance !

FLAVIE.

Qui peut me procurer votre chere présence,
Mon bon oncle, & si tard ?

DOCILE.

Je vais à Saint Martin ;
Et comme il est besoin que j'y sois du matin,
J'y couche cette nuit ; & c'est pour une affaire,
Où quelqu'un a jugé que j'étois nécessaire.
Je me préparois bien à votre étonnement.

FLAVIE.

Vous ne ſortez jamais.

DOCILE.

Je ſors, mais rarement.

Hé bien ! comment vous va ? toujours dans la ſouffrance ?

FLAVIE.

Oui, mon oncle, toujours, mais je prends patience.

DOCILE.

Le malheureux mari ! dans vos afflictions
Redoublez, s'il ſe peut, vos bonnes actions.
Continuez-vous pas vos actes charitables ?

FLAVIE.

Autant que je le puis, j'ai ſoin des miſérables.

DOCILE.

C'eſt bien fait, vous ſçavez que mon bien eſt pour vous,
Et que j'en veux fruſtrer votre fâcheux Epoux.

FLAVIE.

Je le ſçai ; mais de bien, mon oncle, en ai-je affaire,
Que pour des malheureux ſoulager la miſere ?

DOCILE.

Et l'argent d'avant-hier ſert-il à les aider ?

FLAVIE.

Les mille francs qu'Aymée alla vous demander ?

DOCILE.

Oui.

FLAVIE.

J'en ai fait, mon oncle, un heureux mariage;

AYME'E.

Un jour plus tard, la fille alloit faire naufrage.

DOCILE.

En ces occaſions n'épargne point mon bien;
Ce ſeroit négliger ton ſalut & le mien.
Des autres mille francs qu'en as-tu fait, ma fille?
Dis-moi?

FLAVIE.

J'en revêtis une pauvre famille.

AYME'E.

Ils étoient treize.

FLAVIE.

Auſſi m'en coûta-t'il bien plus;
Tous nuds comme la main.

AYME'E

Il faut couvrir les nuds.

DOCILE.

Je m'inquiete peu de ce que font les autres,
Et je ne veux ſçavoir d'affaires que les vôtres.
Aymée aſſez ſouvent vient m'informer auſſi,
Et du bien & du mal qui ſe pratique ici.
Mais j'apprends à regret toujours plainte ſur plainte.
Quel livre ai-je vû-là.

FLAVIE.

C'eſt Boc....

AYME'E.

C'eſt la Cour Sainte.

DOCILE.

Montre.

AYMÉE.

On nous l'a prêtée, & depuis un moment,
On nous la redemande avec empreſſement,
Et je n'y ſongeois plus. Colin qu'on la reporte.

SCENE III.

DOCILE, FLAVIE, DAME ANNE, FLAVIO, COLIN.

DOCILE.

D'Où vient que ce garçon eſt vêtu de la ſorte ?

FLAVIE.

C'eſt un pauvre innocent qu'on a mis près de moi ;
Le fils d'un Jardinier d'Aubervilliers, je croi,
Que mon mari connoît ; c'eſt lui qui me le donne :
Il me ſuit en tous lieux ; je crois qu'il m'eſpionne.

DOCILE.

Je veux abſolument parler à mon neveu.

FLAVIE.

Ah ! gardez-vous-en bien, c'eſt un Lion en feu,
Qui loin de s'adoucir tomberoit dans la rage.

AYMÉE.

Vraiment il nous feroit un étrange ravage :

Le ſoir c'eſt un Démon dont nul ne vient à bout ;
Porcelaine, miroir, pendule, il jette tout.

DOCILE.

Toi, que fais-tu, pendant & qu'il briſe, & qu'il caſſe ?

FLAVIE.

Moi, j'attends dans un coin que l'orage ſe paſſe.

DOCILE.

Que je te plains !

FLAVIE.

Que faire à cet abandonné ?

DOCILE.

Qu'il eſt changé depuis que je te l'ai donné !
Eſt-il céans ?

AYMÉE.

Hô non, depuis l'autre ſemaine
Il n'eſt pas revenu coucher.

FLAVIE.

Il ſe promene.

DOCILE.

Mais ſi je lui parlois ſur ces déſordres-là ?

FLAVIE.

Il vous diroit que j'ai tous les vices qu'il a,
Que je mange ſon bien, que je ſuis trop joueuſe,
Que je ſuis trop Coquette, & trop impérieuſe....

DOCILE.

Le malheureux !

FLAVIE.

Voilà comme il parle de moi.

AYME'E.

Et l'on croit ce qu'il dit comme article de foi.

FLAVIE.

Plus on le croit, & plus mon ame est satisfaite.

DOCILE.

Ah! c'est-là ce qu'on nomme une vertu parfaite.

AYME'E.

Vraiment, Monsieur, ce sont ses moindres qualités:
Ses aumônes, son jeûne, & ses austérités....

FLAVIE.

Hé ne la croyez pas: ne mentez point, Aymée.

AYME'E.

Voyez.

DOCILE.

Jamais vertu ne fut plus confirmée:
Je m'en vais: continue, & ne te lasse pas.
Sors-tu ce soir? j'ai vû ton carrosse là-bas.

FLAVIE.

Oui, mon oncle.

DOCILE.

Si tard? l'affaire est donc pressante?

AYME'E.

C'est pour passer la nuit près d'une agonisante.

DOCILE.

Ta conduite me charme; il est tard, je m'en vais.

FLAVIE.

Quoi! nous quitter si-tôt?

DOCILE.

Oui, tâche à vivre en paix.

FLAVIE.

Hé, peut-on vivre en paix avecque la diſcorde ?

AYME'E.

Les degrés ſont gliſſans, tenez-vous à la corde.

FLAVIE.

Adieu donc mon cher oncle.

DOCILE.

Adieu : gagne le Ciel.

AYME'E.

Nous ne le nourriſſons que de ſucre & de miel.

SCENE IV.

FLAVIE, AYME'E.

FLAVIE.

C'Eſt par-là qu'il en veut, il faut le ſatisfaire ?

AYME'E.

Hé, pour avoir ſon bien que ne doit-on pas faire ?
Quand il a demandé compte de ſon argent !

FLAVIE.

Et bien n'ai-je pas eu l'eſprit aſſez préſent ?

AYME'E.

Oui, la pauvre famille, & l'heureux mariage

Nous ont retiré là d'un dangereux paſſage.
Mais Boccace ?

FLAVIE.

Ah j'allois le nommer ſottement.

AYME'E.

J'ai trouvé la Cour Sainte aſſez heureuſement.

FLAVIE.

Bien plus heureuſement es-tu venue à dire,
Qu'il falloit promptement la rendre ; il l'alloit lire.

AYME'E.

La demandoit-il pas ?

FLAVIE.

Vraiment, j'en ai tremblé.

AYME'E.

Vous étiez-là ſans moi priſe comme en un blé:
N'avons-nous pas bien pris notre ton de bigotte ?

FLAVIE.

Que je m'en ſçai bon gré, j'ai bien fait l'idiote.

AYME'E.

Mais moi, n'avois-je pas un air bien màcéré,
Avec mes bras croiſés & ma coëffe en carré !

FLAVIE.

J'admire t'on eſprit.

AYME'E,

Hé, vous avoir inſtruite ;
Pour attraper votre oncle, à faire l'hypocrite,
Il faut n'être pas bète: on ne l'attendoit pas.

FLAVIE.

Hé, nous parlions de lui comme il heurtoit là-bas.

AYME'E.

On dit bien vrai, fût-il à plus d'une grand' lieue;
Quand on parle du loup que l'on en void la queue:
Il m'a bien fait trembler, car en moins de trois ans
J'en ai tiré pour vous près de vingt mille francs.

FLAVIE.

Je prétends bien t'en faire une ample récompense.

AYME'E.

A moi? Je n'aime pas tant l'argent que l'on pense,
Madame, il me suffit de votre affection.
Vous sçavez que le bien n'est pas ma passion;
Et que toujours l'argent me donne peu de joie,
S'il ne tombe en mes mains par une honnête voie.
Mais un présent de vous ne me fera qu'honneur.

FLAVIE.

Non, non, viens m'habiller.



SCENE

SCENE V.

COLIN, FLAVIE, AYME'E.

COLIN *à Aymée.*

Voici venir Monſieur :
Il monte avec un homme.

FLAVIE.

Allons donc vîte, Aymée.

SCENE VI.

FLAVIO, DOCILE.

DOCILE.

Oui, de trop bonne part elle m'eſt confirmée :
Le chagrin que j'en ai ne peut être plus grand :
Mais vous entrez chez vous d'un air qui me ſurprend.

FLAVIO.

J'entre dans mon logis toujours de cette ſorte :
J'ai le paſſe-par-tout dont j'ouvre chaque porte :

J'entre ſans qu'on me voie, & je le fais exprès :
Lorſqu'on me croit fort loin, c'eſt lors que je ſuis
près.
C'eſt mon foible, & chacun a le ſien en ce monde :
Mais dites-moi ſur quoi votre plainte ſe fonde ?
Si dans votre retraite on vous donnoit avis,
De l'air dont vit ma femme, & de l'air dont je vis ;
Vous ne la croiriez pas une Sainte peut-être.

DOCILE.

Non, mais depuis long-temps elle travaille à l'être ;
La voulant marier je lui parlai de vous :
L'obéiſſante fille avec un eſprit doux,
Fort innocente alors ſur un pareil myſtére,
Tout ce qu'il vous plaira, dit-elle, il le faut faire.
Lui diſant qu'il faloit un peu vous careſſer,
Cette pauvre b ebis courut vous embraſſer.
Et depuis, de quel air a t-elle vécu femme ?

FLAVIO.

Oui, d'un air ſurprenant.

DOCILE.

Ah ! c'eſt une belle ame !

FLAVIO.

Pour écrire ſa vie on l'obſerve.

DOCILE.

Hé tant mieux ;
L'on n'y remarquera que des actes pieux :
Et cette nuit encor : Ah l'admirable femme !
Pour la traiter ſi mal il faut être ſans ame.
Et ſi depuis quatre ans je ne vous ai point vû,

C'eſt que j'ai tout appris.

FLAVIO.

Ah ! l'on vous a déçû.
Oui, j'aimois votre niece, & l'ai trop bien traitée :
Mon trop d'amour pour elle eſt ce qui l'a gâtée :
Lorſque je dis gâtee, au moins entendez bien,
Que je ne veux toucher ſon honneur, ni le mien ;
Mais elle eſt trop coquette, & trop impérieuſe,
Donne de grands Cadaux, fait la grande joueuſe,
Et tient Académie, elle qu'aſſurément
Le moins ſubtil au jeu tromperoit aiſément.
Vous ne me croyez pas, couchez ici de grace ;
Voyez l'échantillon de tout ce qui s'y paſſe,
Afin que par dehors vous voyez au-dedans,
Ce que vous ignorez depuis trois ou quatre ans.
L'air dont elle me traite, & ſa grande dépenſe
N'ont point encore pû laſſer ma patience :
Ma douceur n'a rien fait ſur ce volage eſprit.

DOCILE.

Le malheureux ! Hélas ! Elle me l'a bien dit.

FLAVIO.

Sa compagnie encor, ce qui plus me chagrine,
Eſt d'une Sainte-Hélene, & d'une Sainte-Hermine,
Et deux Pipeurs qui ſont mille coups inouïs,
Qui prendroient ſes Ecus pour des doubles-Louïs.
N'eſt-elle pas, Monſieur, en une belle Ecole ?
Si l'un mange mon bien, un autre me le vole.

Hé bien ? Que dites-vous ? Vous êtes étonné ?

DOCILE.

Ce que je dis, Monsieur ? que vous êtes damné.

FLAVIO.

Je vous croyois un Ange, & vous êtes un Diable.
Quoi, vous damnez les gens ! rien n'est plus effroyable.
Observez votre niece avant que vous troubler.

DOCILE.

Vous, chassez les Demons qui vous vont accabler.
Je sors.

FLAVIO.

Sortez aussi de votre léthargie.
Qu'on vous éclaire au moins.

DOCILE.

Non, non, j'ai ma bougie.
Allez ; continuez votre déreglement.

FLAVIO.

Vous, demeurez toujours dans votre aveuglement.

DOCILE *à part.*

Cachons-nous, je n'ai point d'affaire plus pressante
Que celle de servir cette pauvre innocente.

FLAVIO *seul.*

Qu'en quinze ans j'ai goûté de charmes dans ces lieux !
Mais que depuis cinq ans ils me sont odieux !
Je suis Italien, & me marie en France,
Je prends femme à Paris. O la haute imprudence

Que j'ai bien mérité ce dévorant ſouci !
Et que j'ai bien cherché ce que je trouve ici !
Criſpin dans ce moment revenu d'Italie,
Va donner quelque treve à ma mélancolie.
S'il a pû de ma mere avoir le diamant,
Je pourrai me venger de ma femme aiſément,
Et de ces deux Pipeurs qui ſe ſont fait connoître,
En me volant mon bien, & pis encor peut-être.
Colin. Criſpin vient-il ?

SCENE VI.

COLIN, FLAVIO.

COLIN.

Il ſe débotte en bas.

FLAVIO.

Qu'il monte tout botté.

COLIN.

Monſieur, il ne peut pas,
Sa botte l'a bleſſé.

FLAVIO.

Qu'il l'ôte donc, marouffle.

COLIN.

Il l'ôte auſſi, Monſieur, pour la mettre en pantouffle.

SCENE VIII.

CRISPIN, FLAVIO.

CRISPIN.

PEste! mon éperon m'a bleſſé diablement;
Monſieur?

FLAVIO.

Hé bien Criſpin, as-tu le diamant?

CRISPIN.

Si je ne ſuis boiteux, il ne s'en faudra guere.

FLAVIO.

Tu t'épouvantes trop. Et bien, que dit ma mere?

CRISPIN.

Votre mere..... Ouf; tenez, c'eſt-là ſous mes deux doigts.

FLAVIO.

Hé, tu me montreras ton mal une autrefois.
Dans mon impatience apprends-moi des nouvelles.

CRISPIN.

Votre mere... Ah ce ſont des angoiſſes mortelles.
Votre mere... Ah je vais me faire déchauſſer.

FLAVIO.

Rends-moi réponſe; & puis va te faire panſer.
Que fait ma mere? Dis.

CRISPIN.

Je m'en vais vous l'apprendre;

Elle a parlé deux jours, il m'a fallu l'entendre ;
Et pour rendre, Monſieur, ſon eſprit ſatisfait,
Il faut que je vous parle autant qu'elle m'a fait.

FLAVIO.

Ma mere parleroit un mois ſur un atome.

CRISPIN.

Je m'en vais donc de tout vous faire un épitome.

FLAVIO.

Tu me feras plaiſir, abrege ce diſcours,
Car je n'ai pas le temps de t'entendre deux jours.

CRISPIN.

Je commence d'abord d'un air fort amiable.
J'étois jeune autrefois, m'a-t-elle dit. Au diable,
Si j'ai trouvé ſujet d'en douter un moment ;
Elle eſt ſi jeune encor qu'elle eſt ſans jugement.

FLAVIO.

Ma mere jeune ?

CRISPIN.

Autant qu'elle a pû jamais l'être :
On diroit d'un enfant qui ne fait que de naitre ;
Car elle n'a ni dents, ni cheveux, non ma foi.

FLAVIO.

Elle doit à ſon âge en avoir peu, je croi.
Finiras-tu bien-tôt ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, je l'eſpere ;
Après, ſur ſes amours avec feu votre pere,
Elle m'a fait un conte.

FLAVIO.

Il étoit fort nouveau.

CRISPIN.

Un conte encor plus long que n'eſt le long-boyau :
Mais je le vais paſſer en poſte.

FLAVIO.

Hé pique, pique ;
Fuſſes-tu déja loin.

CRISPIN.

Bon, ſoyez colérique ;
Car j'enrage, Monſieur, de voir depuis trois ans
Que l'on vous nomme ici le Job de notre temps.

FLAVIO.

Finis, Criſpin, ce bruit ne durera plus guere.

CRISPIN.

Vous ne reſſemblez pas à Monſieur votre pere.

FLAVIO.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Vraiment pourquoi ? ce n'étoit pas un ſot.

FLAVIO.

Que veux-tu dire donc ?

CRISPIN.

Voyez, voyez ce mot :
Vous verrez en liſant cette lettre importante,
Que vous avez encor dix mille écus de rente ;
Que Monſieur votre pere a fait tout ſon effort
Pour ſe voir opulent & riche après ſa mort.
Comme il l'avoit prédit en homme fort habile

Qu'il

Qu'il ſeroit aſſommé dans la Guerre Civile,
Deſſous le nom d'un autre il ſçut mettre ſon bien.
Vous en croirez le ſein de votre mere ? Hé bien ?

FLAVIO.

Quoi, Criſpin ? J'ai ce bien encore en Italie ?
Il faut y retourner.

CRISPIN.

Si j'en fais la folie.....

FLAVIO.

Quoi ? tu n'y voudrois pas revenir avec moi ?

CRISPIN.

Non, ma foi.

FLAVIO.

Pourquoi donc ?

CRISPIN.

Je ſçai bien le pourquoi.

FLAVIO.

C'eſt un ſi beau pays, Criſpin.

CRISPIN.

Qu'on m'écartelle ?
Si j'y retourne ; allez, je l'ai réchappé belle.
Ils ſont Italiens, ſi j'avois ſçû cela....
Un beau garçon, Monſieur, ne doit point aller-là,
Et vous ne deviez pas m'expoſer de la ſorte.
Mais ç'en eſt fait enfin, n'en parlons plus, n'importe.
Mon voyage eſt heureux.

FLAVIO.

Tu le ſeras auſſi.

Le diamant l'as-tu ?

CRISPIN.

Vraiment oui, le voici

FLAVIO.

Il eſt fort beau.

CRISPIN.

Gardez que l'on ne vous le happe
Il eſt ma foi flambé, ſi Madame l'atttape.
Elle a déja mangé votre bien & le ſien;
Vous prenez patience, & vous n'en dites rien :
Toujours ſa Sainte-Hermine, & cette Saint
Helene.
Le mangent avec elle.

FLAVIO.

Elles ont cette peine.

CRISPIN.

Vous devenez, Monſieur, auſſi doux qu'un Oiſon.

FLAVIO.

De tout ce que je fais, Criſpin, j'ai ma raiſon.
Quelle eſt la tienne toi d'applaudir à ma femme,
Et d'être ſon flateur ?

CRISPIN.

Moi, flateur de Madame!

FLAVIO.

Tu la blâmes aſſez quand tu parles à moi :
Mais ce n'eſt plus cela quand elle eſt devant toi.

CRISPIN.

Je voudrois avoir eu mille coups d'étriviere,
Et que tous les flateurs fuſſent dans la riviere.

Moi flateur ! j'ai ma foi, le cœur un peu trop haut :
Je prends vos intérêts contre elle, & comme il faut.
Vous venez d'arriver ?

FLAVIO.

Oui.

CRISPIN.

Dites moi, de grace,
Quelles gens vous gagez pour voir ce qui se passe.

FLAVIO.

Aymée est espionne, & Colin l'est aussi.

CRISPIN.

Dans cette charge Aymée a toujours réussi ;
Mais Colin est un sot : pourquoi pas la Riviere.
Qui la sert à la Chambre !

ELAVIO.

Il est sur la litiere.

CRIPSIN.

N'a-t-elle que Colin ?

FLAVIO.

Elle a ses deux laquais ;
Mais, néant, dans sa chambre on ne les voit jamais.

CRISPIN.

Elle souffre Colin ?

FLAVIO.

Elle ? Elle en est bien aise,

CRISPIN.

Oui, car le ſot ne ſçait ni le pair ni la praiſe.
Le fait-on habiller?

FLAVIO.

Comme il ſuit tous ſes pas,
Elle veut qu'on l'habille, & je ne le veux pas;
Car ce n'eſt pas mon fait, il a trop d'innocence
Pour faire le métier d'Eſpion.

CRISPIN.

Je le penſe:
Vous ne pouviez choiſir un plus pauvre animal.

FLAVIO.

Pourtant Aymée & lui ne s'entendent pas mal.

CRISPIN.

Avez-vous appris d'eux déja quelque nouvelle?

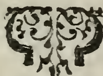
FLAVIO.

Non, je viens d'arriver; tous deux ſont avec elle.
Je vais ſouper, tantôt nous les ferons jazer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien fait, pour moi je me vais repoſer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE

COLIN, AYME'E.

COLIN.

UN Carroſſe eſt là-bas qui demande Madame.

AYME'E.

Un Carroſſe, innocent? Eſt-ce un homme? une femme?

COLIN.

Non, on la vient querir pour le bal d'à-ce ſoir;
C'eſt Monſieur du Boccage & Monſieur du Manoir.

AYME'E.

Quoi, viennent-ils déja pour nous rompre la tête?
Ils n'ont qu'à s'en aller, Madame n'eſt pas prête.



SCENE II.

DU MANOIR, DU BOCCAGE, AYME'E, COLIN.

AYME'E.

Vous venez justement pour me faire gronder.

DU BOCCAGE.

Nous! pour quelle raison?

AYME'E.

Faut-il le demander?
Dès qu'elle vous verra, le chagrin la va prendre,
Car elle n'est pas prête.

DU MANOIR.

Allons au Bal l'attendre.

AYME'E.

Hé! quelle heure est il donc?

DU MANOIR.

Il est l'heure du Bal;
A ma montre du moins.

AYME'E.

Votre montre va mal.

DU MANOIR.

Le Bal doit commencer à dix heures, Mamie.

AYME'E.

Oui-da, mais il n'eſt pas neuf heures & demie.

DU MANOIR.

Il eſt dix heures, va, le Bal eſt commencé.

AYME'E.

Et bien, courez devant ſi vous êtes preſſé.

COLIN *à du Manoir.*

Monſieur, Monſieur eſt là, dans ſa chambre ici proche.

DU MANOIR *à du Boccage.*

Ce ſont trois cents Louis qui nous viennent en poche;
C'eſt lui qui paye tout.

DU BOCCAGE.

De quand eſt-il ici?

DU MANOIR.

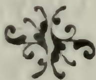
Le veux-tu voir?

DU BOCCAGE.

Nenni.

DU MANOIR.

Sortons donc: le voici.



SCENE III.

FLAVIO, CRISPIN, COLIN.

FLAVIO.

COlin, que fait ma femme ?

COLIN.

Hé, Monſieur, on l'habille.

FLAVIO.

A dix heures du ſoir ! Madame eſt bien gentille.
Et qu'a-t-elle donc fait ? Répons donc : Es-tu ſourd ?

COLIN.

Deux Monſieurs ont joué ſur ſon lit tout le jour.

CRISPIN.

Sur ſon lit.

FLAVIO.

A quel jeu ? Veux-tu me ſatisfaire ?

COLIN.

Ils ont joué tous trois à leur jeu d'ordinaire....

FLAVIO.

Et quel eſt donc ce jeu ?

CRISPIN.

Ce jeu là me fait peur.

FLAVIO.

A quel jeu donc, fripon ?

COLIN.

A la bête, Monſieur.

FLAVIO.

Eſt-ce que tu cherchois le nom ?

CRISPIN.

Ah ! je reſpire.

COLIN.

Non, je le ſçavois bien, mais je ne l'oſois dire.

FLAVIO.

Diable ſoit de la bête & du ſot animal.

CRISPIN.

La bête vous a fait plus de peur que de mal.

FLAVIO.

Quand ont-ils quitté jeu ?

COLIN.

Plutôt qu'à l'ordinaire,
A cauſe qu'à ce ſoir Madame avoit affaire.

FLAVIO.

Sont-ils tous deux ſortis ?

COLIN.

Oui, Monſieur, triſtement;
Car Madame s'eſt fait donner un lavement,
Et tous deux y vouloient lui voir donner, je penſe :
All' n'a jamais voulu le prendre en leur préſence.

CRISPIN.

Elle a tort.

COLIN.

Ils vouloient lui donner tout de bon,
Car par force ils avoient déja pris le canon.

CRISPIN.

La peste !

COLIN.

All' s'est levée, all' s'est contre-eux fâchée;
All' les a fait sortir, après all' s'est couchée.

FLAVIO.

L'a-t-elle pris enfin ?

COLIN.

Oui, Monsieur, & fort bien,
Jusqu'à la moindre goutte, on a répandu rien.

CRISPIN.

Le voyois-tu donner ?

COLIN.

Oui, j'étois tout contre elle.

FLAVIO.

Oui

COLIN.

J'étois à genoux, je tenois la chandelle.

FLAVIO.

Pourquoi ce lavement ? se trouve-t elle mal ?

COLIN.

Non, Dieu merci, Monsieur ; c'est pour aller au Bal.

CRISPIN.

Afin de n'avoir pas le teint brouillé.

FLAVIO.

La folle !

COLIN.

Les cousines le font.

FLAVIO.

Elle eſt en bonne Ecole.

CRISPIN.

La courante à préſent ne ſe danſe pas mal,
Si chaque Dame porte un lavement au Bal.

COLIN.

Aymée au moins, Monſieur, vient de dire à Madame :
Qu'ou venié d'arriver.

FLAVIO.

Hé bien, que dit ma femme ?

COLIN.

Alle dit... la voici.

FLAVIO *à Criſpin.*

Cache-toi; tu verras
Son obligeant accueil, puis tu te montreras.

SCENE IV.

FLAVIE, FLAVIO.

FLAVIE.

La campagne vous plaît, Monſieur; j'en ſuis fort aiſe,
Et je ſouhaiterai toujours qu'elle vous plaiſe.
Mais me laiſſer ſix jours, & ſans argent encor!

FLAVIO.

Je vous avois laissé quatre cents Louïs d'or.

FLAVIE.

C'est pour aller bien loin, vous êtes un brave homme.
Quatre cents Louïs-d'or! c'est une belle somme!
Elle a duré deux jours, il faut vous l'avouer:
Ainsi j'allois rester quatre jours sans jouer.
Regardez quel affront; mais ce qui me console,
Les gens ont bien voulu jouer sur ma parole
Jusqu'à six cents Louïs.

FLAVIO.

Les avez-vous perdus?

FLAVIE.

J'en regagnai trois cents, & je dois le surplus:
Mais ce n'est pas encor ce que je vous veux dire.
Pourvû que l'on me joue, & que je donne à rire,
Vous êtes satisfait. Où sont ces chevaux gris,
Qu'avant votre départ vous m'aviez tant promis?

FLAVIO.

Je n'avois point d'argent.

FLAVIE.

Je n'y sçaurois que faire:
Et que n'en cherchiez-vous? Est-ce-la mon affaire?
C'est à vous d'en trouver lorsque j'en ai besoin:
Cependant j'ai reçu par votre peu de soin
Dans le milieu du Cours la plus grande avanie.
Des Dames me voyant, c'est Madame Flavie;
Elle a, s'écria l'une, encor ses Chevaux noirs:

Jugez si j'étois lors dans de grands désespoirs.

FLAVIO.

Vous en aurez, il faut laisser passer la Fête:
Ne sortez que les soirs.

FLAVIE.

Vraiment! vous êtes bête!
Je ne sortirois pas les matins ni les soirs,
Pour tous les biens du monde, avec des chevaux noirs.
Il me feroit beau voir! Ho bien faites en sorte
Que j'en aie au plutôt, car il faut que je sorte,
Et que je sois au Cours en attelage gris.

SCENE V.

CRISPIN, FLAVIO, FLAVIE.

FLAVIE.

Crispin est de retour?

CRISPIN.

Ma foi vive Paris.
L'Italie....

FLAVIO.

Admirez la bonté de ma mere!
Voici ce beau dia....

CRISPIN *lui mettant la main sur la bouche.*

Monsieur, qu'allez-vous faire?

FLAVIE.

Pourquoi donc empêcher ton Maître de parler ?

CRISPIN.

C'est un de ses cheveux qui l'alloit étrangler.

FLAVIO.

Voilà mon diamant.

FLAVIE.

Ah ! que je suis heureuse.
De semblables Bijous je suis fort curieuse :
Je vais le mettre en gage.

CRISPIN.

Hé bien ! l'ai-je prédit ?
Il est flambé, Monsieur, je vous l'avois bien dit.

FLAVIE.

Il me faut dès demain trouver huit cents pistoles.

FLAVIO.

Et bien, vous les aurez.

FLAVIE.

Oui, j'aurai des paroles ;
Je vous connois, Monsieur : demain absolument ;
Je veux deux Chevaux gris, & je dois de l'argent.

FLAVIO.

Hé pour l'argent du jeu rien ne presse : une excuse....

FLAVIE.

C'est-là le plus pressé ; c'est ce qui vous abuse :
Des dettes l'on s'en rit ; mais rien n'est plus constant,
Que pour l'argent du jeu l'on doit payer comptant :

Criſpin, n'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Cela s'en va ſans dire:
Pour de l'argent prêté l'on ne s'en fait que rire,
Comme Madame dit ; mais pour l'argent du jeu,
Peſte, un banqueroutier ſeroit digne du feu.

FLAVIE.

Quelle honte de voir qu'un Valet vous confonde,
Et ſçache mieux que vous comme on vit dans le monde!
Comptons. Trois cents Louïs qu'il faut rendre ce ſoir,
Deux cents pour les chevaux que je prétends avoir,
Ce ſont cinq ; & trois cents qu'il faut pour une affaire
Qui va faire grand bruit dans peu, mais qu'il faut taire,
Ce ſont huit.

CRISPIN.

Il eſt vrai.

FLAVIE.

Je compte nettement.
Ce ſont huit cents Louïs qu'il me faut.

CRISPIN.

Juſtement.

FLAVIE.

Je vais au Bal ; j'eſpere y voir un Gentil-homme,
Qui ſur ce Diamant me prêtera ma ſomme.

CRISPIN.

Comment ! huit cents Louïs ! je trouverai deſſus,

Dès ce ſoir, ſi je veux, quatre ou cinq mille Ecus.

FLAVIE.

Pourvû que dès demain j'aye ma ſomme entiere;
Gardez-moi le ſurplus, j'en puis avoir affaire.
Je vais au Bal, Monſieur; voilà le diamant.
Faites qu'à mon retour on m'ouvre promptement.
Veillez un peu.

FLAVIO.

Je crains que le ſommeil m'abatte.

FLAVIE.

Hé, je veille bien moi, qui ſuis plus délicate.
Vous êtes fort à plaindre! Attendez-moi, ſur tout.

SCENE VI.

FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

Il faut patienter, Criſpin juſques au bout.

CRISPIN.

Vous avez depuis peu l'humeur bien patiente!

FLAVIO.

Tout ce que veut ma femme il faut que j'y conſente.

CRISPIN.

Mais votre patience, eſt-ce un jeu concerté?

Car

Car vous êtes jaloux, vous êtes emporté ;
Pardonnez, vous m'avez permis de vous tout dire,
Et même protesté de n'en faire que rire :
Cependant, plus Madame a de mépris pour vous,
Plus elle vous maltraite, & plus vous êtes doux.

FLAVIO.

C'est pour mieux me venger; Oui, Crispin; je hazarde
A souffrir, s'il le faut, jusques à la nazarde :
Je vais plus que jamais, encor quelque moment,
Paroître à tous sans cœur, & sans ressentiment.
Mais dans peu tu verras de quel air je me venge.

CRISPIN *à part.*

Il seroit un Cocu bien digne de louange!

FLAVIO.

Tout ce que j'ai souffert sera même estimé,
Et l'on approuvera ce qu'on avoit blâmé.

CRISPIN.

Si par-là vous avez beaucoup de renommée,
Je serai fort trompé, Monsieur.



SCENE VII.

AYME'E, FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

He bien, Aymée ;
Qu'a fait ici ma femme ? Inſtruis-nous-en un peu:

AYME'E.

Elle a, par ma foi, fait grande chere & beau feu :
Elle a mis ſes pendans & ſes perles en gage ;
Car Monſieur du Manoir & Monſieur du Boccage
Ont gagné ſon argent : Ce ſont ces deux joueurs :
L'on me dit l'autre jour que c'étoient des Pipeurs,
Des gens qui font des tours de brelique & breloque :
Je l'ai dit à Madame, & Madame s'en mocque.
Ils ſont, dit-elle, heureux, mais ils n'ont pas de ſens,
Et je n'ai jamais vû de pareils innocens:
Mon argent raquitté, j'aurois, je le proteſte,
Honte de les gagner ; c'eſt un vol manifeſte :
Et preſqu'à tous les jeux ce ne ſont que des ſots ;
Dit-elle : Elle a raiſon, ils diſent de bons mots,
Quand ils ſont hors du jeu ; mais au jeu, je vous jure
Que rien n'eſt ſi plaiſant que de voir leur figure.

FLAVIO.

Ils gagnent cependant.

AYME'E.

Mais si grossierement,
Qu'il faut crever de rire en perdant son argent.

CRISPIN.

Changent-ils fort souvent de jeux de Carte?

AYME'E.

Voire,
Ils ne joueroient que d'un si l'on les vouloit croire:
Madame voit cela, qui se tient les côtés,
Et rit de tout son cœur de voir ces hébétés.
Elle se plaît si fort à voir tant d'innocence,
Qu'elle a joué dix fois d'un jeu par complaisance.
Les cartes seulement ils ne les battent pas,
Et leurs grossieres mains les mettent en un tas.
Rien n'est si ridicule au jeu que leur maniere;
Et pour les achever, ils sont courts de visiere:
Ils regardent tous deux les Cartes de si près,
Qu'il semble que pour rire ils le fassent exprès:
Les Cartes dans leurs mains sont d'abord corrompues;
Quand on vient à couper elles sont si bossues,
Que je crois qu'un bateau passeroit au milieu.
Cela fait comme un Pont.

CRISPIN.

Quels aigres-fins! Tu-dieu!

AYME'E.

Je vous dis, rien n'est bon comme leur innocence.

CRISPIN.

Madame rit donc bien ?

AYME'E.

Elle rit d'importance.

FLAVIO.

Et perd-elle beaucoup avec ces innocens ?

AYME'E.

Elle dit qu'elle perd plus de huit mille francs.

FLAVIO.

Et n'ont-ils rien gagné que cela ?

AYME'E.

Non ſans doute.
C'eſt bien aſſez, je crois.

FLAVIO.

M'entends-tu bien ? Ecoute ;
N'ont-ils point obtenu....

AYME'E.

Quoi donc ?

FLAVIO.

Quelque faveur ?
Car je veux tout ſçavoir.

AYME'E.

Expliquez-vous, Monſieur,
Je ne vous entends point.

CRISPIN.

Tu ne le peus comprendre ;
Monſieur voudroit ſçavoir ce qu'il craint fort d'apprendre.

AYME'E.

Ha, ha, je vous entends. Ho, non, aſſurément,
Tous deux n'en ont jamais voulu qu'à ſon argent.

CRISPIN.

Ah les honnêtes gens! qu'ils ont une belle ame!
Car ils n'en veulent point à l'honneur de Madame.
C'eſt bien injuſtement qu'on va les ſoupçonner;
Ils n'ont autre deſſein que de vous ruiner.
Voilà d'honnêtes gens!

AYME'E.

Madame Sainte-Hermine
Eſt, comme vous ſçavez, ſon aimable couſine,
Qui vient ſouvent ici.

FLAVIO.

N'y vient-il pas toujours?
L'autre ſœur Sainte-Helene?

AYME'E.

Elle y vient tous les jours:
L'une eſt ſa Favorite, & l'autre ſa Fidelle.
Madame Amynthe y vient encor.

FLAVIO.

Mais où va-t-elle?

AYME'E.

Dame, où va-t-elle? C'eſt ce que je ne ſçai pas.
Colin, votre idiot, eſt toujours ſur ſes pas:
Je vois ce qu'elle fait ici, j'y ſuis préſente;
Mais je n'y vois plus goutte alors qu'elle eſt abſente.

FLAVIO.

Je trouve en te payant tes ſoins bien épargnés.

AYME'E.

Ma foi ! vos trois cents francs ſont aſſez bien gagnés.

FLAVIO.

Hé, que ne la ſuis-tu ?

AYME'E.

Vous me la baillez belle !
Hé, veut-elle de moi ni de ſa Demoiſelle,
Pour la ſuivre jamais ? Joint qu'elle n'a que moi,
Depuis tantôt un mois : vous le ſçavez, je croi,
Je ſuis femme de Chambre, & je ſuis Demoiſelle.
Parle-t-elle à quelqu'un, ſoit mâle, ſoit femelle,
J'écoute, & vois ſi c'eſt ou pour mal, ou pour bien :
Bref, je fais tout ici, j'ai du mal comme un chien ;
Je paſſe ſans manger les jours que j'eſpionne ;
Et l'on me plaint encor trois cents francs qu'on me donne !

FLAVIO.

Je ne te les plains pas, va, tu les gagnes bien.

AYME'E.

Je le crois, Dieu le ſçait ſi je vous cele rien.

CRISPIN.

Ne pleure point. Monſieur, Aymée eſt fort fidelle.

AYME'E.

Madame ne fait rien que je ne ſois près d'elle.
Et Monſieur a grand tort de me traiter ainſi.

CRISPIN,

Elle rentre.

Mais Colin l'a laiſſée au Bal, car le voici.

SCENE VIII.

COLIN, FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

L'As-tu laiſſée au Bal ?

COLIN.

Oui, Monſieur, alle danſe.

FLAVIO.

A-t-elle été ſouvent dehors en mon abſence ?

COLIN.

All' a, je penſe, été quatre ou cinq fois aux champs.

FLAVIO.

Oui. Quels ont été là ſes divertiſſemens ?
Et qui ſont tous les gens qui compoſent ſa ſuite ?

COLIN.

Ses Joueurs, ſa Fidelle, avec ſa Favorite;
Et puis Madame Amynthe: Ils ne la quittent pas.

FLAVIO.

Que font-ils tous aux champs ?

COLIN.

Ils ſont de bons repas.

FLAVIO.

Où vont-ils ?

COLIN.

A Boulogne, à Mont-Rouge, à Vincenne.

FLAVIO.

Qui paye par tout là ?

COLIN.

Madame en prend la peine.

CRISPIN.

Madame a du courage, on ne le diroit pas ;
Car l'on fatigue fort à payer des repas.
L'on n'en voit preſque plus prendre toutes ces peines.
De ces courageux-là j'en ſçavois deux douzaines ;
Mais tous ſont devenus ſi lourds, ſi pareſſeux,
Qu'ils ne mangent plus rien qu'on ne paye pour eux.
Auſſi ne ſont-ce plus mes gens, & leur préſence....

FLAVIO.

De quoi ſert tout cela ? Donne-nous patience.
Revient-elle fort tard ?

COLIN.

Non, Monſieur, à minuit.
Alle revient plus tard quand la Lune reluit.

FLAVIO.

Découche-t-elle point ?

COLIN.

COLIN.

Alle fut à Surene;

Mais alle y.....

FLAVIO.

Qu'y fit-elle ? Il me met à la gêne,

COLIN.

Cela vous va fâcher, car cela me fâchi.

FLAVIO.

Point. Qu'y fit-elle ? dis.

COLIN.

Monsieur, all' y couchi.

FLAVIO.

Ma femme couche aux champs ? Et chez qui coucha-t-elle ?

COLIN.

Dame je n'en sçai rien, all' me la bailli-belle,
All' me joui d'un tour que je ne croyois pas.

FLAVIO.

T'ai-je pas défendu de la quitter d'un pas ?

COLIN.

Mais, Monsieur, aussi-tôt qu'alle fut en carosse;
Alle m'envoyi voir qui préchoit a Saint Jesse.
Personne n'y préchi; mais je fus bien camus,
Car quand je retourni je ne la trouvi plus.

FLAVIO.

Les joueurs en étoient ?

COLIN.

Non.

CRISPIN.

Ce ſont des fins merles ;
On ne t'éloignoit pas pour enfiler des perles ?

COLIN.

Hô non, car ſon colier on l'avoit renfilé
D'une corde à boyau, mais il s'en eſt allé ;
Un Cuiſinier le garde, alle l'a mis en gage,
Avec ſes Pend'oreilles ; all' en a de louage.

FLAVIO.

Ma femme découcher ! Demandons s'il ſçait bien.....

CRISPIN.

Vous n'en ſçavez que trop, ne demandez plus rien.

FLAVIO.

Quel jour étoit-ce encor ?

COLIN.

C'étoit l'autre ſemaine.

CRISPIN.

Hô, pour le jour, Monſieur, n'en ſoyez point en peine ;
Si Madame a pouſſé les affaires à bout,
Vous en devez avoir ſenti le contre-coup.

FLAVIO.

Méchant bouffon, tais-toi. Dis-nous quel jour ma femme.....

CRISPIN.

Vous l'avez ſçû, Monſieur, auſſi-tôt que Madame ;
Et ſi les cornes font, comme on le peut penſer,

Plus de mal à sortir que les dents à percer,
Sans doute vous devez, sans faire d'autre enquête,
Avoir eu ce jour-là grande douleur de tête.

FLAVIO.

Mais Crispin, cesse un peu, l'on est chagrin à moins.
De ce qu'elle a fait-là, n'aurai-je aucuns témoins?
Etoit-ce son Carrosse?

COLIN.

Hô non, c'étoit un Fiacre.

FLAVIO.

Comment étoit vêtu le Cocher?

COLIN.

Comme un poacre.

CRISPIN.

Comme ils sont tous.

FLAVIO.

Quoi! seule en ce Carrosse?

COLIN.

Non.

On la vint prendre.

FLAVIO.

Qui?

COLIN.

Madame Lisimon.

FLAVIO.

Madame Lisimon est vertueuse & sage,
Et j'aurois tort, Crispin, d'en prendre aucun ombrage;

Son amour pour ma femme eſt plein d'honnêteté.

CRISPIN.

L'honneur de femme à femme eſt fort en ſûreté,

FLAVIO.

Le Bal va-t-il finir ?

COLIN.

Hé, Monſieur ! il commence.

FLAVIO.

Ma femme viendra donc fort tard ?

COLIN.

Hô, je le penſe.

FLAVIO.

Va l'attendre.

CRISPIN.

Il pourra l'attendre juſqu'au jour.

FLAVIO.

Criſpin, allons dormir attendant ſon retour.

Fin du deuxieme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

TU vois bien qu'en dormant, Criſpin, la nuit ſe paſſe,

CRISPIN.

Je ſens de plus, Monſieur, que le ſommeil délaſſe.

FLAVIO.

Ma femme n'être pas encore de retour!

CRISPIN.

L'on court en ce temps-ci le Bal juſques au jour.

FLAVIO.

Mais que faire ici donc attendant qu'elle vienne?

CRISPIN.

Vous ſouffrirez, Monſieur, que je vous entretienne:
Si juſqu'à ſon retour il faut attendre ici,
Qu'y faire que cauſer? Cauſons donc.

FLAVIO.

Qu'eſt-ce-ci?

Elle, courir le Bal ! Ce n'est pas-là la cause.

CRISPIN.

Par ma foi, mon Monsieur, elle court autre chose;
Et je me doute ici de ce que l'on peut voir.

FLAVIO.

De quoi te doutes-tu ? Dis, je le veux sçavoir;
Et devant qu'il soit nuit, quelque prix qu'il m'en coûte.

CRISPIN.

Ne vous doutez-vous point de ce que je me doute ?

FLAVIO.

Non.

CRISPIN.

Non ; Madame joue ! elle a joué si bien ;
Qu'elle a, ma foi, joué votre honneur & le sien.

FLAVIO.

Ah !

CRISPIN.

Ah ! je le veux bien, Monsieur, elle est fort sage ;
Mais si je l'entreprends avecque mon visage,
Quelques Louïs en main, & l'habit d'un Marquis ;
Je suis fort assuré que son cœur m'est acquis.

FLAVIO.

Tu prétends donc, Crispin, lui donner dans la vûe ?

CRISPIN.

Je passe pour avoir moins d'esprit qu'une grue ;
Mais je vais vous montrer d'un art ingénieux,

Qu'elle se prend par l'or, & non pas par les yeux.

FLAVIO.

Je te fournirai l'or.

CRISPIN.

Bon; vous lui ferez rendre;
Car je suis assuré que je lui ferai prendre:
Après que j'aurai fait ce que font les Amans,
C'est à dire, poussé tous les beaux sentimens,
Je toucherai tout franc dessus la grosse corde;
Et si je fais si bien, Monsieur, qu'elle m'accorde....
Enfin..... vous m'entendez, qu'elle m'accorde tout,
Je ne pousserai point les affaires à bout.
Ne craignez rien.

FLAVIO.

Hô non.

CRISPIN.

Ce sont biens qui sont vôtres:
Je n'ai garde d'aller faire comme les autres:
J'ai pour ces choses-là plus de respect pour vous.
Je lui veux envoyer d'abord un billet doux;
Après, la Fripperie est un lieu fort commode,
Pour trouver promptement un habit à la mode.

FLAVIO.

L'on les donnoit jadis tous aux Comédiens.

CRISPIN.

Bon! C'étoit donc du temps des Négromantiens.

FLAVIO.

Du temps de Modory, du temps de Bellerose.

CRISPIN.

Fi, c'étoit du vieux temps. Ah! c'est bien autre chose!
Paris est tout changé, la langue l'est aussi.
Vous sçavez bien qu'on a retranché grand-merci,
Et je vous remercie.

FLAVIO.

On ne s'en sert plus guere.

CRISPIN.

Ce sont cinq ou six mots dont on n'a plus que faire.

FLAVIO.

Quand on donne pourtant, ces mots-là servent bien.

CRISPIN.

Mais ils ne servent plus, car on ne donne rien.
Dans Paris à présent, qu'on donne ou qu'on demande,
Ou l'on est prisonnier, où l'on paye l'amende.
Sans cet ordre chacun ne faisoit que donner;
Les petits & les grands s'alloient tous ruiner.

FLAVIO.

La Police à Paris est belle, je l'avoue.

CRISPIN.

L'on n'y voit plus ni duels, ni vols, ni gueux, ni boue;

Mais je penſe, ſelon mon petit jugement,
Que cela ne s'eſt fait que par enchantement:
L'on va même, dit on, empêcher qu'il n'y pleuve.

FLAVIO.

Bon, bon.

CRISPIN.

L'Hyver prochain vous en verrez l'épreuve.

FLAVIO.

Quoi! l'on peut empêcher qu'il ne pleuve à Paris?

CRISPIN.

Un diable ingénieur l'a, dit on, entrepris.
C'eſt qu'on veut retrancher les choſes inutiles:
De quoi diable ſert-il qu'il pleuve dans les Villes?
On veut rendre Paris propre & ſec en tout temps,
Et faire quant il pleut qu'il ne pleuve qu'aux champs.

FLAVIO.

Si nous voyons cela nous verrons un prodige.

CRISPIN.

Avant qu'il ſoit un an vous le verrez, vous dis-je.

FLAVIO.

Cela ne ſe peut pas.

CRISPIN.

Non?

FLAVIO.

Aſſurément.

CRISPIN.

Non!

Moi qui vous parle, moi, j'ai vû dans Trianon,
Quand le froid rendoit l'eau plus dure que le marbre,
Les parterres fleuris, & les fruits dessus l'arbre.
Un diable Jardinier & goutteux, en tous temps,
Des plus rudes hyvers faisoit-la des printemps.

FLAVIO.

Comment parer le vent, & la pluie, & la grêle?

CRISPIN.

Tout ne se peut-il pas quand le diable s'en méle?
Mais Versailles, le Louvre, & ces grands bâtimens,
Tout cela ne se fait que par enchantemens.
Croyez-vous que ce soit de véritable pierre?
De la pierre qui vient du ventre de la terre?

FLAVIO.

Oui, qu'on polit en marbre, & que l'on adoucit.

CRISPIN.

Ce n'est que du carton que le diable endurcit:
Verroit-on en trois ans une ville bâtie,
Si les démons n'étoient un peu de la partie?

FLAVIO.

Il est vrai que jamais on n'a vû rien d'égal.

CRISPIN.

Un démon Architecte a fait l'Arc Triomphal.
N'avez-vous point entré dans la Salle enchantée,
Qui fut l'hyver passé des démons habitée?

FLAVIO.

La Salle des Balets? Elle charme en effet.

CRISPIN.

Ce n'est rien, il faut voir ce que le Diable y fait;
J'y vis....

FLAVIO.

Tes visions sont toujours de la sorte.

CRISPIN.

Si ce sont visions que le Diable m'emporte.
J'y vis sans m'effrayer le Ciel & les Enfers,
Les Diables, & les Dieux, & les Monts & les
Mers,
Des Palais enchantés, des Déserts effroyables :
J'y vis faire aux Démons des postures de Diables :
Dix milions de gens en furent tous charmés;
Et je n'ai jamais vû des Diables plus aimés.
Puis après, chaque Dieu qui venoit à la ronde,
Avoit dedans le ciel le plus beau train du monde.

FLAVIO.

Tais-toi.

CRISPIN.

Votre chagin la fera-t-il venir ?
Je fais ce que je puis pour vous entretenir.
Monsieur, parlons encor de Paris, je vous prie.
Paris, je suis badaut, Monsieur, c'est ma patrie.
Ces lanternes, le soir mises de pas en pas,
Font qu'en marchant nos yeux ne servent presque
pas,
Tant il fait jour la nuit dans la plus noire rue :
L'on n'entend plus crier, aux voleurs, tue, tue.

SCENE II.

DAME ANNE *Effrayée*, AYME'E, *toute éperdue*, FLAVIO. CRISPIN.

DAME ANNE.

Miséricorde, hélas! aux voleurs, aux voleurs :

AYME'E.

Aux voleurs. Qu'est ce donc, Dame Anne ?

DAME ANNE.

Je me meurs.
Le malheureux Crispin assassine son Maître.

CRISPIN.

Qui, moi?

AYME'E.

Fermez la porte, il faut prendre le traître;
Au voleur.

CRISPIN *se mocquant d'elle.*

Au voleur.

DAME ANNE.

Hélas! secourez-nous.

CRISPIN.

A qui diable en ont donc ces folles & ces fous ?

FLAVIO.

Mais qui provoque donc toute cette crierie ?

AYMÉ'E.

Pour moi, je n'en ſçai rien, c'eſt Dame Anne qui crie.

DAME ANNE.

Moi! quand j'ai vû Criſpin, & crier au voleur,
J'ai crû ſincerement qu'il égorgeoit Monſieur.

CRISPIN.

Pourquoi croire cela, chienne de cuiſiniere?
Je faiſois un récit

FLAVIO.

Sortez.

CRISPIN.

Ah la ſorciere!
La carogne a, je crois, perdu le jugement.

FLAVIO.

Ton récit ſe pouvoit faire plus doucement.
Ma femme ne peut plus guere tarder, je penſe.

CRISPIN

L'on ſe divertit plus ici qu'en lieu de France.

FLAVIO.

Paris eſt le ſéjour des jeux & des amours;
Mais les femmes, Criſpin, y font d'étranges tours.

CRISPIN.

Oui, la votre ſur tout.

FLAVIO.

Je n'en fais point de doute;

Quand un homme est bien fait je crois qu'elle l'écoute.

Mais....

CRISPIN.

Mais vous allez voir par mon déguisement,
Qu'elle écoute un magot quand il a de l'argent.

FLAVIO.

Elle te connoîtra.

CRISPIN.

Comme je pretends être,
Je le donne à ma mere à me pouvoir connoître.
Vous nous observerez ; mais ne vous montrez pas :
Je mettrai sa fierté furieusement bas.
Pour en venir à bout je mets tout en pratique,
Et je vais déployer toute ma Rhétorique.
Elle succombera, mais ne vous effrayez
Qu'alors que vous verrez votre tête à vos pieds ;
Que lors que vous verrez comme une chose claire,
Qu'il ne tient plus qu'à moi de conclure l'affaire.

FLAVIO.

Je consens à goûter ce divertissement,
Pour te faire sortir de ton aveuglement,
Et pour te faire voir par ton expérience,
Que ma femme est coquette, & que c'est tout, je pense.

CRISPIN. *On frappe.*

Vous verrez, vous verrez, Monsieur, je ne dis mot ;
Je crois qu'un de nous deux sera ce soir bien sot

FLAVIO.

On frappe assurément, voici notre coureuse,

Regarde.

CRISPIN.

Oui, c'eſt elle, & ſa bande joyeuſe ;
Les couſines y ſont, & les Pipeurs, je croi.
Ils ſont en bonne humeur.

FLAVIO.

Tant mieux : retire toi.
Ils croiront être ſeuls, ne parois point pour cauſe.
Moi feignant de dormir, j'apprendrai quelque choſe.

Flavio ſe va aſſeoir ſur un ſiege, où il fait ſemblant de dormir.

SCENE III.

FLAVIE, SAINTE HERMINE, SAINTE HELENE, AMINTHE, DU MANOIR, DU BOCCAGE, FLAVIO.

FLAVIE.

Ah, la ſotte guenon que la Reine du Bal !

AMINTHE.

Et ſon grand mal-bâti d'Amant ?

SAINTE HERMINE.

Ah ! l'animal !

SAINTE HELENE.

Quel eſt-il ?

FLAVIE.

Je n'ai pas l'honneur de le connoître.

SAINTE HERMINE.

Il a l'air d'un laquais dans l'habit de ſon Maître.

FLAVIE.

Ma Fidelle a raiſon, elle le peint fort bien ;
Un Laquais revêtu.

SAINTE HELENE.

Mais vous ne dites rien,
De cette noire peau dedans ſon habit jaune ?
Et tout ſon ruban jaune encor large d'un aune ?

FLAVIE.

La Taupe ſe croyoit la mieux miſe du Bal.

SAINTE HELENE.

Et la plus belle auſſi.

FLAVIE.

Le jaune lui va mal :
Quand je vis tout ce jaune à la noire Coquette,
Je crus voir un charbon dedans une aumelette.

DU BOCCAGE, *entendant ronfler Flavio.*

Mais, s'il vous plaît, quel eſt cet honnête ronflant ?

FLAVIE

C'eſt Monſieur mon mari qui dort en m'attendant.

DU MANOIR.

Il faut que le bon homme ait peu de feux dans l'ame,

Pour

Pour dormir attendant une si belle femme.

FLAVIE.

Mon mari me viendroit caresser ! son abord
M'est une vision qui me blesse si fort,
Que je n'en conçois point qui me soit plus horrible.

SAINTE HELENE.

Elle est fort dégoûtante.

FLAVIE.

Enfin elle est terrible.

SAINTE HELENE.

Cependant, hier Nison disoit, j'en ai bien ri,
Qu'elle fut amoureuse un mois de son mari.

FLAVIE.

Tout de bon ? Vous raillez.

AMINTHE.

Ha ! rien n'est plus étrange.

DU MANOIR.

Mais un mari bien fait encore ?

FLAVIE.

Fût-ce un Ange,
Un Narcisse en beauté, je soutiendrai toujours
Qu'on ne peut pas aimer son mari quinze jours.

SAINTE HELENE.

Vraiment, c'est tout au plus.

SAINTE HERMINE.

Quinze jours ! que je meure
Si j'ai jamais aimé mon mari plus d'une heure.

DU BOCCAGE.

C'eſt aſſez.

DU MANOIR.

Celui-ci ronfle comme un cheval;
Madame, un Camouflet nous feroit un régal.

SCENE IV.

CRISPIN, SAINTE HERMINE, FLAVIE, SAINTE HELENE, AMINTHE, DU BOCCAGE, DU MANOIR, FLAVIO.

FLAVIE.

Criſpin.

CRISPIN.

Madame.

FLAVIE.

Hé bien l'affaire eſt-elle faite?

CRISPIN.

Oui, Madame, & dans peu vous ſerez ſatisfaite.

FLAVIE.

C'eſt aſſez.

DU BOCCAGE.

Ce garçon paroît fort ingénu:

Je l'ai vû quelque part.

FLAVIE.

Il vous est inconnu.

DU MANOIR.

Quel est-il ?

FLAVIE.

C'est Crispin, un rare personage,
Un flatteur éternel, un complaisant à gage :
Je change exprès d'avis dix fois en un moment,
Et dix fois le flateur est de mon sentiment.
En voulez-vous avoir le plaisir tout-à-l'heure ?

DU MANOIR.

Volontiers, rappellez-le. Est-ce ici qu'il demeure ?

FLAVIE.

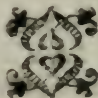
Il est à mon mari : c'est son sur-Intendant,
Son conseil, & son tout, mais un fou cependant
Qui s'empresse pour rien, & fait le nécessaire.
Crispin.

DU BOCCAGE.

Il n'entend pas.

FLAVIE.

Il vient, laissez-moi faire.



SCENE V.

CRISPIN, FLAVIE, SAINTE HERMINE, SAINTE HELENE, AMINTHE, DU BOCCAGE, DU MANOIR, FLAVIO, DOCILE.

FLAVIE.

Vois-tu ton Maître-là qui dort comme un Valet.
Mériteroit-il pas, Crispin, un camouflet?

CRISPIN.

Oui, ma foi.

FLAVIE.

Par plaisir je veux que l'on lui donne;
Divertissons-nous-en.

CRISPIN.

La piece sera bonne.

FLAVIE.

Lui-même il en rira, je crois, comme un perdu.

CRISPIN.

S'il n'en rit le premier je veux être pendu.

FLAVIE.

Non, ne lui donnons point, je crains qu'il ne s'emporte.

CRISPIN.

On ſouffre rarement un affront de la ſorte.

FLAVIE.

Sans doute : & j'eſſuierois d'abord tout ſon courroux.

CRISPIN.

Il ſe réveilleroit enragé contre vous.

FLAVIE.

Je rêve ; mon mari n'a point l'ame aſſez baſſe,
Pour prendre un camouflet de ſi mauvaiſe grace.

DU BOCCAGE.

Ce n'eſt qu'une fumée, & qui ne dure pas.

FLAVIE.

Il n'eſt rien plus galant.

CRISPIN.

Sur tout dans les jours gras.

FLAVIE.

Il en rira, Criſpin, donnons-lui ſans ſcrupule.

CRISPIN.

S'il n'en crevoit de rire, il ſeroit ridicule.

DU MANOIR.

Ce papier-ci, je crois, ne ſera pas mauvais.

SAINTE HERMINE.

Les ſçavez-vous donner ?

DU MANOIR.

J'en donne à mes Laquais.

FLAVIE.

Cachons donc les Flambeaux, il ne verra perſonne,

S'il s'éveille du moins, ni celui qui lui donne.

SAINTE HELENE.

Que chacun gagne au pied.

DU BOCCAGE.

L'on se retirera.

SAINTE HERMINE

Nous lui verrons donner, & puis chacun fuira.

FLAVIE.

Ma Favorite, au moins, à ce soir la partie:
Ma Fidelle le sçait.

SAINTE HELENE.

Oui, j'en suis avertie.

FLAVIE.

Ma bonne le sçait.

AMINTHE.

Oui.

FLAVIE.

Donnez le Camoufflet.

DU MANOIR.

Cachez donc le Flambeau. La peste, quel soufflet!



SCENE VI.

FLAVIE, FLAVIO, CRISPIN.

AYME'E.

FLAVIE.

Vous dormiez.

FLAVIO.

Je dormois, & de la bonne ſorte.

FLAVIE.

Qui s'attendroit à vous coucheroit à la porte.

FLAVIO.

Le ſommeil a vaincu mon aſſiduité.

FLAVIE.

C'eſt bien dit. Mon argent me l'a-t-on apporté?

FLAVIO.

Dans une heure il ſera deſſus votre Toilette.

FLAVIE.

Que l'on n'y manque pas au moins.

FLAVIO.

La choſe eſt faite.

FLAVIE.

Car je ne veux dormir que juſques à midi.
J'ai des affaires.

FLAVIO.

Bien.

FLAVIE.

Mais n'eſt-il pas Jeudi ?

FLAVIO.

Oui.

FLAVIE.

Que l'on ſe retire, allons donc, qu'on me couche.

SCENE VII.

FLAVIO, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous en venez d'avoir une aſſez rude touche.

FLAVIO.

J'ai, je l'avoue, été ſurpris du camouflet.

CRISPIN.

Le ſouffleur en remporte un aſſez grand ſoufflet.

FLAVIO.

Je ne ſçai pas comment j'ai retenu ma rage.

CRISPIN.

Il eſt vrai qu'on ne peut en ſouffrir davantage.

FLAVIO.

Je me vengerai : ſonge à ton déguiſement.

CRISPIN.

Je vais pouſſer Madame, & vigoureuſement.

FLAVIO.

FLAVIO.

Elle est impertinente, & coquette, & joueuse :
Avec tous ces défauts, je la crois vertueuse.
Mais je veux des Pipeurs r'avoir tout mon argent :
Si ma Femme vouloit, dessus son diamant
Elle en emprunteroit sept ou huit cents pistoles,
Pour jouer avec eux, & je prendrois mes drôles.
J'irai tantôt la voir exprès pour ce sujet,
Et ferai, si je puis, réussir mon projet.

CRISPIN.

Pour avoir des Pipeurs son argent, ou le vôtre,
Ce piége est bien grossier.

FLAVIO.

J'en retiendrai quelque autre,
Où quelques fins qu'ils soient ils tomberont, je croi.
Quand tu seras vêtu, Crispin, avertis-moi.

CRISPIN *seul.*

Il faut un billet doux : comment diable le faire ?
Le plus court est, je crois, d'aller chez un Notaire.
Mais on dit que l'amour fait avoir de l'esprit ;
Si j'étois amoureux, je ferois cet écrit :
Que je le sois ou non, allons, je le veux faire ;
Je le ferai peut-être aussi-bien qu'un Notaire.
Pour l'habit, s'il est riche, on me le louera bien.
Habillons-nous de deuil, cela ne coûte rien.

Le Crêpe neuf est cher, il iroit trop du nôtre ;
Le Crêpe repassé bouffe encor plus que l'autre :
Je ferai mieux, allons mettre ce noir atour,
Et comme un galant homme allons faire l'amour.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AYME'E, FLAVIO.

AYME'E

C'étoit, ce disiez-vous, des frippons, & des gueux :
Madame a toujours eu bonne opinion d'eux.

FLAVIO.

Leur procédé, sans doute, est tout-à-fait honnête,
Va le dire à ma femme, afin qu'elle s'apprête,
Puisqu'ils viennent jouer, à les bien recevoir :
Et moi, de mon côté, je ferai mon devoir.



SCENE II.

COLIN, FLAVIO.

COLIN.

TOus ces porteux sont-là, Monsieur avec leur corde
Pour lié les Joueurs, & sans miséricorde,

FLAVIO.

Ils n'exécuteront que mon commandement.

COLIN.

Quoi ! parce qu'ils vouloient donner ce lavement
Hier au soir à Madame, êtes-vous en colere ?
Si Madame est fâchée, all' ne l'est, pargué, guere,
Car ils s'en yont venir.

FLAVIO.

Paix, les voici déja.

COLIN.

Ils viennent pour jouer, mais ils ne joueront ja.



SCENE III.

DU BOCCAGE, DU MANOIR, FLAVIO.

DU MANOIR.

AH! Seigneur Flavio!

FLAVIO.

Du meilleur de mon ame
Je vous ſuis . . . . :

DU MANOIR.

Nous venons divertir votre femme.
Le voulez-vous pas bien ?

FLAVIO.

Ah Meſſieurs ! trop d'honneur :
Je ne ſuis rien ici que votre ſerviteur ;
Et comme moi, ma femme eſt fort votre ſervante.

DU BOCCAGE.

Nous lui jouons beau jeu, du moins.

FLAVIO.

Elle eſt contente.

DU MANOIR.

Mais elle nous attend pour jouer avec nous.

FLAVIO.

Je suis de la partie.

DU BOCCAGE.

Oui ?

FLAVIO.

Je vais avec vous.

SCENE IV.

FLAVIE, AYME'E.

FLAVIE.

Ce sont eux.

AYME'E.

Direz-vous qu'ils n'ont que des paroles ?

FLAVIE.

Ils ont pris devant toi chacun huit cents pistoles.

AYME'E.

Oui, Madame, & m'ayant rendu le diamant,
Ta Maîtresse devoit en user autrement,
M'ont-ils dit en riant; elle nous doit connoître;
Elle prétend par-là nous éprouver, peut-être.
Dis-lui que nous jouerons contre elle incessamment;
Que sa parole vaut plus que son diamant;
Que nous ne sommes pas gens à prêter sur gage;

Que nous ne voulons pas retarder davantage,
Et que dans ce moment tous deux allons partir,
Avec dessein formé de la bien divertir,
Et lui faire offre encor de seize cents pistoles.
Ce sont-la des effets, & non pas des paroles.
Vous les venez de voir entrer présentement.

FLAVIE.

Je m'en vais les trouver dans un petit moment.
Viens-t'en me r'attacher les rubans de ma tête.

AYMÉ'E.

Le cheval de Monsieur n'est pourtant qu'une bête,
Madame.

FLAVIE.

Il va crever d'un si beau procédé.

AYMÉ'E.

Tantôt en parlant d'eux, si je n'avois cédé,
Je crois qu'il m'eût battue à la fin.

FLAVIE.

Quelle joie
J'aurai de le confondre! Il faut que je le voie,
Pour lui chanter sa game ; & devant ces Messieurs,
Qu'il a toujours traités de Filoux, de Pipeurs,
Il en àura l'affront.

AYMÉ'E.

Mais tout du long de l'aune;
Madame, il faut un peu lui montrer son bec-jaune.
J'entends quelqu'un venir.

FLAVIE.

Sans doute ce sont eux;

Ils me cherchent : viens donc me r'attacher mes
nœuds.
Je reviens sur mes pas ici leur rendre grace,
Et jouer avec eux.

AYMÉE.

N'en êtes-vous point lasse ?

SCENE V.

COLIN, DAME ANNE.

DAME ANNE.

HE', qu'ont-ils donc tant fait ces deux pauvres Monsieux,
Colin ?

COLIN.

Ils n'ont rien fait, c'est qu'ils sont des voleux.

DAME ANNE.

Voleux ? De quoi ?

COLIN.

D'argent, mais on leur a fait rendre ;
Et je crois que Monsieu ne les fera point pendre.

DAME ANNE.

Ah ! que j'en suis fâchée ! y sont si bonnes gens.

COLIN.

Monsieu leu va bien-tôt donné la clef des champs ;
Par tant bien qu'ils seroient pendus par la Justice,

Car y sont entachés d'un autre maléf .
Madame ne croit pas qu'y soiyent des voleux.

DAME ANNE.

Non, all'les aime bien : on dit qu'y sont Pipeux.

COLIN.

Y pipent donc chez eux : ni moi, ni Dame Aymée
N'avons vû ni tabac, ni pipe, ni fumée.

DAME ANNE.

Monsieu s'en va venir, allons rire là-bas :
Veux-tu, Colin ?

COLIN.

Hô non, ma mere ne veut pas ;
Laisse-moi-là, fi donc.

DAME ANNE.

Mais t'as si bonne mine.

COLIN *la rebutant.*

Allons donc.

DAME ANNE.

Monsieu vient.

SCENE VI.

FLAVIO, COLIN, DAME ANNE;

FLAVIO *les faisant rentrer.*

EST-ce ici ta Cuisine ?
Allons. Tout mon dessein a très-bien réussi,

Je tiens & mes Pipeurs & mon argent aussi.
Ils vont dans un moment sortir de la derriere,
Fort tremblans de la peur que je leur viens de faire.

SCENE VII.

FLAVIE, AYME'E, FLAVIO.

AYME'E *apercevant Flavio.*

C'Est Monsieur.

FLAVIE *à Flavio.*

Je suis dupe, & j'abonde en mon sens !
Je n'eus jamais le don de me connoître en gens !
Et Monsieur du Manoir, & Monsieur de Boccage
Enfin n'en étoient pas à leur apprentissage.
Ce n'étoient que des gueux, des fourbes, des Pipeurs !
Vous deviez dire encor que c'étoient de Voleurs ;
C'est tout ce qui manquoit à votre calomnie.
C'est être prévenu d'une étrange manie !
De prendre aversion, haïr, avoir du fiel,
Pour deux hommes d'honneur, s'il en est sous le Ciel :
Charger sans fondement & d'opprobre & de blâme.
D'honnêtes-gens à qui l'on donneroit son ame ;
Des gens que vous voyez qui me donnent leur bien

Sans vouloir assurance, écrit, gage, ni rien.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel Démon vous inspire ?

FLAVIO.

J'ai tort, je le confesse, & je n'ai rien à dire.

FLAVIE.

Se confesser coupable est quelque chose encor.
Le diamant ?

FLAVIO.

Je l'ai.

FLAVIE.

Les huit cents Louïs d'or ?

FLAVIO.

Ils sont sous le tapis de la table où l'on joue.

FLAVIE.

Un procédé pareil me charme, je l'avoue.

FLAVIO.

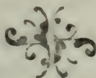
On ne peut trop louer de si beaux sentimens.
Madame, faites-leur mille remercimens.
Ils ont & le cœur grand, & l'ame bien placée,
Et tous deux ont agi bien loin de ma pensée.

FLAVIE.

En jouant avec eux je vais les en louer.

FLAVIO.

Je pense qu'ils n'ont pas le loisir de jouer.
Les voici.



SCENE VIII.

DU BOCCAGE, FLAVIO, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne sçai comment je pourrai faire
Pour vous remercier.

DU BOCCAGE *s'en allant.*

Il n'est pas nécessaire.

FLAVIE.

Cet homme a tout l'honneur que l'on sçauroit avoir.

FLAVIO.

Vous n'en verrez pas moins à Monsieur du Manoir.

SCENE IX.

DU MANOIR, FLAVIO, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne sçai de quel air, Monsieur, on peut répondre
A vos civilités.

DU MANOIR *s'en allant.*

C'est vouloir nous confondre.

FLAVIE.

A-t-on jamais agi plus généreusement ?
S'enfuir pour m'épargner jusqu'au remerciment !
Hé tout cela, Monsieur, fait voir votre béyue,
Et tous vos jugemens faits à la boulle-vue.
Nous avons leurs Louïs.

FLAVIO.

Oui, je vais les compter ;
Et Crispin aussi-tôt vient vous les apporter.

FLAVIE.

Mais, vous allez sortir.

FLAVIO.

Mais, avant que je sorte ;
Vous les allez voir.

SCENE X.

AYME'E, FLAVIE,

FLAVIO.

QU'Est-ce qu'Aymée apporte ?

AYME'E *tenant une large Lettre cachetée de noir.*

Ce n'est pas un poulet, c'est un cocq d'Inde noir
D'un Vicomte, je crois, qui va vous venir voir.

FLAVIE *lisant le dessus.*

A la belle Flavie,
Que j'aime plus que ma vie.

La déclaration est belle en cet endroit !
Et ce large poulet marque un galant adroit.

AYME'E.

Je doute fort qu'aux lieux où l'on vend la volaille ;
Il se trouve un poulet d'une aussi belle taille.

FLAVIE.

Il est même plié tout à fait galamment.

AYME'E.

Et sa lugubre soie est mise largement.

FLAVIE.

Voyons donc le dedans d'un dehors si funeste.
C'est un volume que ceci.

AYME'E.

Tredame, on peut bien dire ici,
Le porteur vous dira le reste.

FLAVIE *lit.*

Ce n'est point par mon nom, ni par ce billet doux,
Que vous pourrez me reconnoître ;
Mais s'il vous ressouvient d'avoir reçû chez vous
L'homme le mieux taillé qu'aucun homme puisse être ;
C'est moi qui maintenant dessous un fort grand deuil,
Pour avoir trop été de l'humeur d'Alexandre,
Ne porte plus qu'un bras, qu'une jambe, & qu'un œil :

Les trois membres pareils sont demeurés en Flandre.

AYME'E.

Trois membres! Quel malheur!

FLAVIE.

Il est grand en effet.

Elle continue.

Je suis pourtant encore assez bien fait.
Si cinq cents Louïs d'or peuvent faire une somme,
Qui vous fasse répondre à l'ardeur de mon feu,
Vous pourrez bien dire dans peu
Que vous avez trouvé votre homme.
J'ai voué cet argent à vos charmans appas :
Si cette somme vous agrée,
J'avance, ne reculez pas.
Faites trêve à la simagrée :
Je suis prompt, vous verrez dans une heure au plus tard,

Le Vicomte de Beauregard

Mais souffrez cependant que d'une ame enflammée
Je vous baise, & Madame Aymée.

AYME'E.

Les Vicomtes sont donc fortement amoureux?
Madame, il prétend donc nous aimer toutes deux.

FLAVIE.

Aymée, il prétendra ce qu'il voudra prétendre,
Pour moi, je ne prétends que le voir & l'entendre :

Par ſa lettre je vois qu'il n'a pas ſon égal ;
Que de corps, & d'eſprit il eſt original.

A Y M E' E.

Je vois bien comme vous que ce n'eſt qu'une buze;
Mais il offre, Madame, & qui refuſe muze.
Fût-il le plus grand ſot qui ſoit dans l'Univers,
Il faut le recevoir tantôt à bras ouverts.

F L A V I E.

Comment! à bras ouverts recevoir une bête?

A Y M E' E.

Ma foi, ſon compliment eſt pourtant fort honnête :
Si vous l'examinez, vous trouverez toujours
Qu'offrir cinq cents Louïs eſt un fort beau diſcours.

F L A V I E.

Je ne le connois pas.

A Y M E' E.

Pouvez-vous vous méprendre?
Et puiſqu'il a laiſſé dans la bataille en Flandre,
A ce qu'il mande au moins, l'œil, la jambe & le bras,
Marqué de la façon le connoîtrez-vous pas?

F L A V I E.

Sans doute. Ce n'eſt donc que la moitié d'un homme!

A Y M E' E.

Mais ſa ſomme eſt entiere, & c'eſt tout que la ſomme.

Et

Et qu'importe pour lui, qu'il ſoit entier ou non ?

FLAVIE.

Il faut qu'il ſoit bâti d'une étrange façon.

AYME'E.

Il eſt encor trop bon pour ce qu'on en veut faire :
Qu'il ſoit comme il pourra, ce n'eſt pas-là l'affaire.
Mais Dame Anne paroît.

SCENE XI.

DAME ANNE, FLAVIE, AYME'E.

DAME ANNE.

Un Monſieur eſt là-bas.

AYME'E.

Son nom ?

DAME ANNE.

Il eſt manchot d'une jambe & d'un bras,
Et borgne encor d'un œil.

AYME'E.

Vraiment, c'eſt le Vicomte,

DAME ANNE.

Il ſe peigne là-bas, mais je l'entends qui monte ;
J'ai r'oublié ſon nom ; c'eſt un laid Marcaſſin.

Il eſt noir comme un Diable, & blond comme
un baſſin.

AYME'E.

Monſieur de Beauregard eſt un fort honnête homme;
Dame Anne taiſez-vous.

DAME ANNE.

C'eſt ainſi qu'il ſe nomme.

SCENE XII.

FLAVIE, AYME'E, CRISPIN

Déguiſé ſous le nom de Vicomte de Beauregard, manchot, borgne, une jambe de bois, & en grand deuil.

CRISPIN.

J'Entre ſans bruit, Madame; en ces lieux-ci jamais
Je ne mene Cocher, Carroſſe ni Laquais:
On ne peut voir là-bas de train qui ne déplaiſe.
Coucherai-je céans? J'en renvoierois ma chaiſe.

FLAVIE.

Non, s'il vous plaît, Monſieur, ne la renvoyez pas;
Elle peut demeurer ſans ſcandale là-bas?

CRISPIN.

Ma chaiſe là-bas?

FLAVIE.

Oui.

CRISPIN.

Non, le peste me tue,
Mon chiffre rend un peu ma chaise trop connue :
Si jamais on l'y voit je veux être tondu :
Elle est dans l'autre rue où je suis descendu ;
Et quand je vais à pied la glissade est à craindre.

FLAVIE.

En cet état, Monsieur, que vous êtes à plaindre.

CRISPIN.

Fructus belli, Madame : éloigné de vos yeux,
Que j'ai cent fois nommés, & mes Rois, & mes Dieux,
Les Favoris de Mars sont traités de la sorte.
Fructus belli. Voilà tout ce qu'on en rapporte.
Tel porte au Camp de Mars des jambes & des bras,
Qui, comme vous voyez, ne les rapporte pas.
Une jambe de bois, un moignon, l'œil de verre ;
Fructus belli. Ce sont tous les fruits de la Guerre.
Que l'amour est puissant, & que des yeux si doux.....
Mais dites franchement, me reconnoissez-vous ?
Tout trouvé que je suis vous me cherchez peut-être.

AYMÉE.

Seyez-vous donc.

FLAVIE.

J'ai peine à vous bien reconnoître.

AYMÉE.

Vous ne remettez pas Monsieur de Beauregard ?

CRISPIN.

Vous n'aviez pas douze ans que j'étois goguenard,
Et que j'étois bien fait, amoureux comme un diable.

FLAVIE.

On connoît peu l'amour dans un âge semblable.

CRISPIN.

Vous n'alliez pas alors vous chauffer à son feu.

AYMÉE.

Vous commenciez pourtant à vous sentir un peu,
Et preniez grand plaisir à lire dans l'Astrée.

CRISPIN.

Pour ce sujet aussi, Madame, fut cloîtrée ;
Votre oncle vous voyant y lire si souvent,
Le scrupuleux bigot vous mit dans un Couvent.

AYMÉE.

Oui, Monsieur le Vicomte a fort bonne mémoire.

CRISPIN.

Hô diable ! je crains peu que l'on m'en fasse accroire.
Qu'il a passé depuis d'eau dessous le Pont-neuf !

FLAVIE.

Vous parlez de vingt ans.

CRISPIN.

Avec encore neuf.

FLAVIE.

Je n'en ai pas encor trente, je vous assure.

CRISPIN.

Vous en avez quarante à fort bonne mesure.

FLAVIE.

Quarante ! C'est piquer les gens au dernier point.

AYME'E.

Monsieur de Beauregard rêve.

CRISPIN.

Il ne rêve point.

AYME'E.

Ce sont contes.

CRISPIN.

Ce sont des vérités certaines,
Jean de Vuerth étoit lors prisonnier à Vincennes :
Ce Vaudeville-ci, je pense, étoit nouveau ;
Il ne me souvient pas des mots, mais l'air est beau.

La, la, la, la, le,
La, la, la, la, la,
Et leur redit encore
De dans son lan[illegible]ement.
Be, be, tout est frelore,
La Duché de Milan.

Que les airs bégayés étoient lors agréables !
Ceux qu'on fait aujourd'hui sont tous si pitoya-
bles ;

Ah ! les Muſiciens que l'on avoit auſſi
Etoient en ce temps-là bien autres que ceux-ci.
Mais il n'eſt pas ici queſtion de Muſique,
Ni d'âge encore moins, puiſque cela vous pique.
Je vous vois de quoi faire un Arſenal d'appas,
Et quatre magazins de ceux qu'on ne voit pas,
Les attraits de vos yeux.... & mon cœur.... dans mon ame....
L'amour que j'ai.... l'argent.... quand d'une ardente flamme....
Voila cinq cents Louïs que j'apporte en un mot,
Car je ne ſçai point tant tourner au tour du pot:
Sans de propos d'amours vous faire une légende,
Ne voyez-vous pas bien ce que je vous demande ?
Et que mon pauvre cœur qui vient de s'enflammer
Veut.... enfin ce qu'il veut on ne le peut nommer;
Le devinez-vous pas ?

FLAVIE.

Comment, vous m'oſez dire,
Connoiſſant ma vertu....

CRISPIN.

Vous me faites bien rire.
Votre vertu tiendroit contre cinq cents Louïs !
Non, Madame, ce ſont de ces coups inouïs,
Qu'on voit fort rarement arriver dans le monde.

FLAVIE.

Oui, Monſieur. Ramaſſez votre perruque blonde.
C'eſt Criſpin, ne dis mot, je veux m'en divertir.

CRISPIN.

Cinq cents Louïs ſont beaux.

FLAVIE.

Mais peut-on conſentir
A des choſes qui ſont d'une telle importance !
Tout d'un coup s'entr'aimer ſans faire connoiſſance !

CRISPIN.

Et l'avons-nous pas faite ?

FLAVIE.

Il eſt vrai, mais encor
Faut-il.....

CRISPIN.

Il ne faut rien que ſe connoître en or ;
Prenez-le.

FLAVIE.

Je le prends, mais c'eſt vous ſeul que j'aime,
L'or ne m'eſt rien.

CRISPIN.

Cédez à mon ardeur extrême.

FLAVIE.

Vous êtes le plus fort, & des termes ſi doux....

CRISPIN.

Si je ſuis le plus fort, je veux porter les coups.

AYME'E.

Cela ſe pourra bien.

CRISPIN.

C'en eſt fait, je ſuccombe ;

Vos yeux font dans mon cœur le fracas d'une bombe.

Ah ! quel embrazement ! je brûle, il faut périr,

Hé vîte ! nul que vous ne me peut secourir.

FLAVIE.

Mais vous vous tourmentez comme une ame damnée.

CRISPIN.

Ah ! si le feu prenoit à votre cheminée,

Ou que votre maison fût en flamme, ma foi,

Vous vous tourmenteriez bien autrement que moi.

Tu sçais guérir les gens, mon Ange, sois moins fiere.

FLAVIE.

Oui, je les sçai guérir de la bonne maniere ;

Et sur tout quand ils sont malades comme vous.

Qu'on appelle Crispin, pour lui donner cent coups.

CRISPIN.

Moi, battu d'un Faquin !

FLAVIE.

C'est tout ce que mérite

Un homme comme vous.

AYME'E.

Vous n'en serez pas quitte

Pour vos cinq cents Louïs, Monsieur *Fructus belli.*

FLAVIE.

Qu'on me donne un bâton. Je vous trouve joli.

CRISPIN.

CRISPIN.

Ah! Madame, tout beau, vous frappez un Vicomte.

AYME'E.

Monſieur de Beauregard, n'avez-vous point de honte?
De tenter par argent une femme d'honneur?

CRISPIN.

Tu fais la prude auſſi, ſervante de malheur.

AYME'E *le bâtonne.*

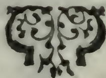
Comment? ſervante!

CRISPIN.

A moi Laquais, Laquais, hé Page!

AYME'E.

Fais venir tout ton train, & tout ton équipage,
Fructus belli. Tu dois recevoir tour à tour.
Et des fruits de la guerre, & des fruits de l'amour.



SCENE XIII.

FLAVIE, AYME'E.

FLAVIE.

CE maraut de Crispin, Aymée !

AYME'E.

Il se faut taire ;
Ce déguisement-là cache quelque mystere,
Mais l'effronté Coquin !

FLAVIE.

Mais qu'il est ingénu !
Car le sot ne croit pas avoir été connu.

AYME'E.

Sa perruque est tombée heureusement, Madame ;
Car cinq cents Louïs d'or ébranlent bien une ame :
Là, dites franchemeut qu'eussiez-vous fait enfin,
Si ce Vicomte-là n'eût point été Crispin ?

FLAVIE.

Il auroit remporté son argent ; mais écoute,
Comme celui-ci vient de mon mari, sans doute,
Qu'il a crû me tenter par-là, je te promets
Qu'il se peut assurer de ne le voir jamais.
Il ne pouvoit venir plus à propos, je meure,

Il ſert fort au Cadeau qu'on verra dans une heure.

AYME'E.

Et qui fera grand bruit dans le monde, je croi.

FLAVIE.

Je prétends bien auſſi faire parler de moi.
Mais c'eſt trop diſcourir, rentrons, que je m'apprête:
A terminer ce jour par cette belle fête.

Fin du quatrieme Acte.



BIBLIOTHECA

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

POur tes coups de bâton, j'en ai de la douleur.

CRISPIN.

Hé, les coups de bâton ne me ſont rien, Monſieur.

FLAVIO.

Mais l'affront ?

CRISPIN.

Encor moins, c'eſt une bagatelle.

FLAVIO.

Tu n'avois pas aſſez bonne opinion d'elle :
Elle étoit peu d'humeur à ſuivre ton deſir ;
Et tu t'es allé là faire battre à plaiſir.

CRISPIN.

Jamais place pourtant ne fut mieux attaquée :

Je ne ſçai quelle mouche, ou quel ton l'a piquée.
Quand elle prit l'argent, vous vîtes bien, je croi,
L'amour déſordonné qu'elle ſentit pour moi;
Que d'abord ſon ardeur alla juſqu'à l'extrême,
Et qu'elle me donna de l'amour à moi-même,
Si fort que je doutai, comme elle m'avoit mis,
De pouvoir vous tenir ce que j'avois promis.

FLAVIO.

C'étoit pour attraper ton argent, pauvre buſe.

CRISPIN.

Elle en tenoit, Monſieur, je vous demande excuſe;
Elle faiſoit des yeux de Merlan, par ma foi;
Elle étoit devenue amoureuſe de moi:
De quoi diable ſert-il de déguiſer l'affaire?

FLAVIO.

Mais l'argent?

CRISPIN.

Hô l'argent! je n'y ſçaurois que faire.

FLAVIO.

Tu ſçais bien qu'elle & moi nous avons arrêté,
Que je la laiſſerois ce ſoir en liberté,
Et que nous coucherions peut-être chez mon frere.

CRISPIN.

Oui, vous lui dites, mais vous ferez le contraire.

FLAVIO.

Tu l'as dit: je veux voir ce qu'on voit rarement;

Des femmes en débauche, & qui fort librement
Se disent leurs secrets, & qui n'ont nulle honte
De dire de bons mots, & de faire un bon conte.
Je vais pour ce sujet m'emparer tout ce soir
D'un lieu d'où je pourrai tout entendre & tout voir.

CRISPIN.

Leur débauche, je crois, sera divertissante.

FLAVIO.

Mais la conclusion n'en sera pas plaisante.

CRISPIN.

Elles dauberont-là le prochain assez bien,
Monsieur.

FLAVIO.

Malheur sur qui tombera l'entretien.

SCENE II.

DOCILE, FLAVIO, CRISPIN.

DOCILE *paroissant tout ému.*

HA!

FLAVIO.

D'où sortez-vous donc effrayé de la sorte?

CRISPIN *tombant de frayeur.*

Monsieur, que de bon cœur le diable vous emporte.

DOCILE.

Ah, mon neveu ! je ſuis un homme confondu.

FLAVIO.

Comment ?

DOCILE.

Mon œil a vû, mon oreille entendu :
Mais enfin je ne crois mon œil, ni mon oreille :
Je ne ſçai ſi je dors, je ne ſçai ſi je veille ;
Ma niece eſt un démon : j'ai vû la vérité :
J'ai vû votre innocence, & ſa méchanceté,
Lorſque j'eſpérois bien voir de quoi vous confondre.

FLAVIO.

Où vous étiez-vous mis ?

DOCILE.

Je ne puis vous répondre.
J'étois caché.

FLAVIO.

Mais où ? ne le puis-je ſçavoir ?

DOCILE.

Dans ce lieu, d'où j'ai pû tout entendre & tout voir.

FLAVIO.

Vous l'avez obſervée enfin, vous l'avez vûe ;
Votre pauvre brebis.

DOCILE.

Ah ! c'eſt une perdue :
Aymée eſt un Serpent dont le Démon ſe ſert,
Et toutes deux enfin ſe damnent de concert.

J'ai crû par son rapport, & sa piété feinte,
Que ma niece vivoit comme vit une Sainte.
Que d'argent elles m'ont consommé toutes deux
Sous ombre d'en aider de pauvres malheureux !

FLAVIO.

Souhaitez-vous du bien ?

DOCILE.

Non, je suis assez riche.

FLAVIO.

Ma femme vient ici ; rentrez dans votre niche :
Je vous y joins, allez.

SCENE III.

FLAVIE, AYME'E, FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIE.

Que veut dire ceci ?
Comment ! Crispin & vous êtes encor ici !
Si vous ne me laissez en liberté, je meure.....

FLAVIO.

Sans courroux, s'il vous plaît ; nous sortons tout à l'heure,
Vous ne nous rencontrez ici que par hazard.

FLAVIE.

Soupez chez votre frere, & revenez fort tard,
Nous ferons tout au moins jusqu'à minuit ensemble,
Mes cousines & moi : même encore il me semble
Que quand elles voudroient coucher ici, je croi
Que l'on ne chasse pas le monde de chez soi.

FLAVIO.

Nous allons donc souper, & coucher chez mon frere.

FLAVIE.

Allez, Monsieur, allez, vous ne sçauriez mieux faire.

FLAVIO.

Divertissez-vous bien.

FLAVIE.

Nous le ferons aussi :
Vous n'avez seulement qu'à n'être pas ici.

CRISPIN.

N'avez-vous point ce soir besoin de moi, Madame ?

FLAVIE.

Non, va te promener.

CRISPIN.

J'y vais.



SCENE IV.

FLAVIE, AYME'E.

AYME'E.

Ah la bonne ame !
Je viens de préparer votre mets surprenant
Dedans un grand bassin.

FLAVIE.

Fort bien ; mais cependant
Je ne crois pas, Aymée, être encore à te dire,
Que nous voulons un peu goinfrer, chanter & rire,
Et qu'il falloit avoir quelques petits ragoûts
Qui nous fissent du moins boire deux ou trois
coups.
Qu'as-tu donc préparé ?

AYME'E.

D'un vin de Bar-sur-Aube,
Et du vrai Saint Thierri, d'un Dindon à la daube,
Avec les pieds de Porc à la Sainte Menehou,
Un Saucisson. Mais où voulez-vous manger ?

FLAVIE.

Où ?
En ce lieu même, Aymée ; & vous ferez en sorte,
Qu'on ne fasse qu'un plat, & que l'on nous apporte

La table toute prête, & verre & vin dessus :
Qu'on ressorte aussi-tôt, & qu'on ne rentre plus ;
Afin que nous puissions librement & sans peines,
Si le cœur nous en dit, parler de nos fredaines.
Pour le plat que tu sçai, qui s'en va les ravir,
Quand je t'appellerai tu viendras le servir,
Avecque l'hypocras, les eaux, la limonade ;
Mais comme je t'ai dit sans buffet ni parade.
Il est tard, toutes trois devroient bien être ici.

AYME'E.

J'entends quelqu'un là-bas, je crois que les voici.

FLAVIE.

Dame Anne ouvre à chacun.

AYME'E.

Elle n'a garde, diantre.

FLAVIE.

Mais redis-lui sur tout que qui que ce soit n'entre.
Les voici, laisse-nous.



SCENE V.

SAINTE HERMINE, SAINTE HELENE, AMINTHE, FLAVIE, FLAVIO *caché avec* DOCILE *&* CRISPIN.

FLAVIE.

Je brûlois de vous voir.

AMINTHE.

Enfin vous voulez donc nous régaler ce soir ?

FLAVIE.

Je n'ai pas entrepris de vous faire grand chere,
Mais nous rirons du moins si nous ne mangeons guere.
Chacun est libre ici, car j'ai pris de grands soins
Pour nous y voir ce soir seules, & sans témoins.

SAINTE HELENE.

Vous avez fort bien fait.

SAINTE HERMINE.

Oui seules, on respire ;
Et l'on peut hardiment dire le mot pour rire.

FLAVIE.

Nous nous divertirons toutes quatre assez bien.
Avant hier, que fis tu ?

AMINTHE.

Qui, moi ? je ne fis rien.

FLAVIE.

Toi, je ne te vis point Dimanche, ma Fidelle.
Nison voulut t'avoir ?

SAINTE HERMINE.

Oui, je soupai chez elle,
Et l'on joua le soir à mille petits jeux.
A la comparaison, aux couleurs.

AMINTHE.

Ils sont vieux.

SAINTE HERMINE.

Oui, ceux-là le sont tous, mais je m'en vais vous dire
Un jeu qui nous plut fort, & qui nous fit bien rire.
Un homme, qui sans doute en sçavoit de nouveaux,
Nous fit toutes jouer au jeu *des Animaux*.
L'on en prend trois fâcheux, ou bien trois agréables;
Chacun nomme les siens, & les plus raisonnables
Montrent là leur esprit parlant contre ou pour eux :
Comme chacun nommoit trois animaux fâcheux,
De tous les animaux les plus fâcheux, je pense,
Et les trois qui le plus font perdre patience,
Qui sur les plus fâcheux, dis-je, emportent le prix,

Ce ſont les oncles.

CRISPIN *bas.*

Bon.

SAINTE HERMINE.

Les peres, le maris ;
Mais les maris ſur tout, car le plus agréable
Devient bien l'animal le plus inſupportable.

CRISPIN *bas.*

A vous le dé, Monſieur.

SAINTE HELENE.

Vous rencontrâtes bien.

SAINTE HERMINE.

Si bien que les maris ſervirent d'entretien ;
Qu'on quitta tous les jeux, & que cette matiere
Servit à les dauber d'une étrange maniere.

SAINTE HELENE.

Quand on prend un mari ce n'eſt pas pour l'aimer.

FLAVIE.

Vraiment non, l'on le prend pour ſe faire eſtimer
Deſſous ce nom de femme, & faire nos affaires ;
Pour nous fournir enfin cent choſes néceſſaires,
Et nous donner l'argent dont nous avons beſoin.

AMINTHE.

On ne prend un mari que pour avoir ce ſoin.

FLAVIE.

Mon mari pour cela vaut bien autant qu'un autre.

SAINTE HERMINE.

Nos maris ne ſont pas bâtis comme le vôtre.

FLAVIE.

Le mien pour une buze eſt des mieux façonnez.

CRISPIN *bas.*

Monſieur.

FLAVIE.

Je puis par tout le mener par le nez.

AMINTHE.

Pour peu que les Galans ſe rendent agréables,
Les maris les mieux faits ſont tous inſupportables.

SAINTE HELENE.

Hé ma foi! ſans avoir Galant ni Favori
Le plus méchant régal du monde eſt un mari.

FLAVIE.

C'eſt que loin de chercher les moyens de nous plaire
Par quelques petits ſoins, ils font tout le contraire.
Faites à la traverſe un ami là-deſſus,
Ils deviennent ſi ſots qu'on ne les aime plus.

CRISPIN *bas.*

Monſieur,

FLAVIE.

Ce ſont les ſoins des Galans qui me touche;
C'eſt pour eux ſeuls qu'ici l'on doit ouvrir la bouche.

SAINTE HERMINE.

Il eſt vrai qu'ils nous font goûter tous les plaiſirs;
Ils vont même ſouvent au-devant des deſirs.
Le Bal, les Violons, le Cadeau, la Muſique:

Nous les voyons enfin mettre tout en pratique ;
Pouſſer à nos genoux des ſoupirs tout de feu.
Le moyen lors qu'un cœur ne s'attendriſſe un peu !
Qu'il puiſſe être de glace au milieu de leur flamme !
Ils ont un air touchant, un abord qui prend l'ame :
Enfin ce n'eſt que ſoins, que tranſports & qu'ardeur.

FLAVIE.

Demeurons donc d'accord qu'un Galant touche au cœur,
Et qu'en tous lieux ils ſont tellement en uſage,
Qu'un mari fait par tout un fort ſot perſonnage.

CRISPIN *bas.*

Monſieur.

SAINTE HELENE.

Les pauvres gens ! C'eſt fait d'eux ; car enfin
Les femmes à préſent ont toutes le goût fin.

FLAVIE.

Mais à propos de goût, mes couſines, je penſe
Qu'il eſt temps de manger : qu'on ſerve en diligence.

SAINTE HERMINE.

Les cornets ſuffiront avec de l'hypocras ;
Car la viande me ſuit.

SAINTE HELENE.

L'on n'en mangeroit pas.

SCENE

SCENE VI.

AYME'E, FLAVIE, SAINTE HELENE, SAINTE HERMINE, AMINTHE, FLAVIO *caché*, DOCILE, CRISPIN.

FLAVIE.

IL faut nous réjoüir, que nous allez-vous dire?

SAINTE HERMINE

Nous ne laisserons pas de chanter & de rire.

FLAVIE.

Sers-nous donc les cornets avecque l'hipocras.

AYME'E.

Et quand servir la viande?

FLAVIE.

Elles n'en veulent pas.

AYME'E.

Vraiment nous voila bien : tout est prêt, on se tue,
Il est Jeudi, voilà de la viande perdue.

AMINTHE.

Aymée est en colere.

AYME'E.

On prend aussi des soins

Pour vous bien régaler. .....

AMINTHE.

L'on n'en rira pas moins.

FLAVIE.

Apporte-nous ici ce que l'on te demande,
Et va pleurer plus loin la perte de ta viande.
Eſt-ce que toutes deux vous vous mocquez de moi?

AMINTHE.

Elles crevent de rire, & jë ne ſçai de quoi.

SAINTE HELENE.

Je ris de ſon chagrin, elle ſe déſeſpere.

SAINTE HERMINE.

Moi, je ris du diſcours qu'elle lui vient de faire.

SCENE VII.

AYME'E ET DAME ANNE *apportant une table*, SAINTE HERMINE, FLAVIE, SAINTE HELENE, AMINTHE, FLAVIO *caché*, DOCILE, CRISPIN.

AYME'E.

LA, voilà vos cornets avec votre hypocras.

AMINTHE.

Il ne faut que cela,

FLAVIE.

Va-t'en.

AYMÉE.

Le beau repas

Pour faire tant d'apprêts !

SAINTE HERMINE.

Elle ne se peut taire.

FLAVIE.

Allons, approchons-nous.

AMINTHE.

Voici bien mon affaire.

FLAVIE.

Aimes-tu l'hypocras, ma Bonne ?

AMINTHE.

Et qui le hait ?

FLAVIE.

Ce n'est pas moi.

SAINTE HELENE.

Ni moi.

SAINTE HERMINE.

J'en bois comme du lait.

AMINTHE.

Nos Argus à présent sçavent-ils où nous sommes ?

FLAVIE.

Qu'ils le sçachent ou non, laissons ces vilains hommes :

Un si long entretien ne peut qu'être ennuyeux.

SAINTE HERMINE.

A moins que de chanter quelque chanson contr'eux ;

FLAVIE.

Ah, ma foi ! je le veux, puisque le sujet s'offre,
J'en vais dire une, moi qui chante comme un coffre.

CHANSON.

A quoi servent les maris
Quand on a des favoris ?
Chantons toutes à la ronde
Pour ne nous pas ennuyer ;
Le meilleur mari du monde
N'est jamais bon qu'à noyer.

CRISPIN. *bas*

Monsieur.

SAINTE HELENE.

Elle a raison.

AMINTHE.

Faites-nous donc paroître
Ce mets si surprenant.

SAINTE HERMINE.

Qu'est-ce que ce peut être ?

FLAVIE.

Servez les abricots, & le mets surprenant.
On va vous le servir, mais chantons cependant.

CHANSON.

Les Galans touchent au cœur
Bien mieux que cette liqueur :
Leurs petits soins prennent l'ame ;

C'est toujours régal nouveau ;
Et jamais homme à sa femme
Ne donna bal ni cadeau.

SCENE VIII.

FLAVIE, AYME'E, SAINTE HERMINE, HELENE, AMINTHE, FLAVIO *caché*, DOCILE, CRISPIN.

Aymée apporte un bassin plein de Louis d'or.

FLAVIE.

MEsdames, ce mets-là peut-il vous satisfaire?

SAINTE HERMINE.

Est-ce un enchantement ?

AMINTHE.

Quoi ! des Louïs, ma chere !

SAINTE HERMINE.

Vous aviez bien raison de nous vanter ce plat.

SAINTE HELENE.

Il attache la vûe.

AMINTHE.

Ah ! le charmant éclat !

SAINTE HELENE.

Ha que sa vision est un heureux présage !

SAINTE HERMINE.

Pour en avoir un peu l'on met tout en usage.

AMINTHE.

Il n'est rien avec lui dont on ne vienne à bout.

SAINTE HELENE.

Rien ne résiste à l'or, c'est un passe-pár-tout.

SAINTE HERMINE.

C'est un métal charmant, mais il est si farouche,
Qu'on ne peut le toucher.

FLAVIE.

Hô, celui-ci se touche,
Et s'empoche de plus.

AMINTHE.

S'il est de moi touché . . .

FLAVIE.

Mais on ne l'a servi que pour être empoché.
Je sçai que vos maris ne vous en donnent guere,
Et qu'enfin toutes trois vous en avez affaire.
Ma Favorite, allons.

SAINTE HELENE.

Je ne touche point là.

FLAVIE.

Ma Fidelle, ma Bonne, à quoi sert tout cela ?
Ma Favorite, allons, cela me désoblige.
Prenez donc,

SAINTE HELENE.

Prendrons-nous ?

FLAVIE.

Oui, prenez tout, vous dis-je :
S'il en reſte, je crains qu'après un tel repas...

SCENE IX.

FLAVIO, DOCILE, CRISPIN, FLAVIE, SAINTE HERMINE, SAINTE HELENE, AMINTHE, AYMÉE.

FLAVIO *prenant le baſſin de Loüis.*

NOn, non, ne craignez rien, il n'en reſtera pas.

FLAVIE.

A quoi bon, s'il vous plait, cette entrée inſolente ?

FLAVIO.

On va vous l'expliquer, Madame l'impudente.

FLAVIE.

Helas ! je ſuis trahie : ah, qu'eſt-ce que je voi ?
Mon oncle ?

DOCILE.

Oui, ſerpent.

FLAVIO *rentrant avec les Louïs.*

Ces Louïs sont à moi.

DOCIE.

Oui, tout est découvert, Tison d'enfer, perdue.
Esclave du démon, te voilà confondue.
A quoi donc t'ont servi vingt mille francs? A quoi?
Dis.

AYME'E.

Le vent du bureau n'est pas trop bon pour moi.
Comme j'avois ce soir droit de goûter aux sausses,
J'ai pris de la meilleure, il faut tirer nos chausses.

DOCILE.

L'on en a retiré huit mille des Pipeurs
Qui vont être pendus comme fameux voleurs.

CRISPIN *à Aymée qui rentre.*

Voilà du changement, ma pauvre Agonizante:
Si j'en suis crû, ta mort ne sera pas si lente.

SCENE DERNIERE.

FLAVIO, DOCILE, CRISPIN, AMINTHE, HELENE, FLAVIE, SAINTE HERMINE.

FLAVIO.

Mesdames, descendez, vous pouvez désormais
Vous dire toutes quatre un adieu pour jamais:

Vos

Vos maris ſont la-bas.

SAINTE HERMINE.

Hé quelle eſt leur envie ;

DOCILE.

De vous faire, je crois, mener une autre vie,
Si loin d'eux, qu'ils n'iront jamais vous ennuyer.

FLAVIO.

La plûpart des maris ne ſont bons qu'à noyer.

DOCILE.

Vous pouvez dire adieu, mes honnêtes parentes,
A la débauche, aux jeux, aux chanſons, aux courantes : *à Flavie.*
Pour vous, votre mari va faire ſon devoir.

SAINTE HERMINE *à Flavie.*

Où nous vont-ils mener ?

FLAVIE.

Hé, qui peut le ſçavoir ?

CRISPIN *chantant.*

Repondez à vos couſines,
Qu'elles vont, qu'elles vont aux Feuillantines.

SAINTE HERMINE.

Hélas !

SAINTE HELENE.

Hélas !

AMINTHE.

Hélas !

FLAVIE.

Hélas, quel traitement ?

FLAVIO.

Ce n'eſt que pour changer de divertiſſement :

On chante là les airs tout d'une autre maniere.

SAINTE HERMINE.

Quelle colation !

SAINTE HELENE.

Ah ! qu'elle est singuliere !

AMINTHE *à Flavio & à Docile.*

Ah! quel malheur pour nous si vous n'êtes touchés.

CRISPIN.

Ah ! quel bonheur pour vous de pleurer vos péchés.

SAINTE HERMINE.

Un Cloître!

DOCILE.

Il faut montrer une ame plus constante.

CRISPIN.

La Scene dés mouchoirs n'est pas la moins plaisante.

DOCILE.

Allons, c'est assez rire & pleurer dans ce lieu.

SAINTE HERMINE.

Adieu, chere cousine.

SAINTE HELENE.

Adieu, cousine.

AMINTHE. *Elles s'en vont.*

Adieu.

FLAVIO *à Flavie.*

Vous prendrez dès demain le chemin d'Italie.

FLAVIE.

Moi ?

FLAVIO.

C'est où je prétends guérir votre folie.

FLAVIE.

Que je ſois à Paris dans un Cloître plûtôt,
Mon cœur.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas-là la chanſon de tantôt

FLAVIE.

Faut-il aller ſi loin languir dans la ſouffrance.

CRISPIN.

Monſieur vous pourra-là prêter ſa patience,

FLAVIE.

Ah ! vous avez été le meilleur des maris.

CRISPIN.

Oui.

FLAVIE.

Pour vous contenter je veux bien à Paris
Etre entre quatre murs.

CRISPIN.

Mais c'eſt une folie ;
Quatre murs à Paris, ou quatre en Italie,
C'eſt toujours quatre murs.

FLAVIE.

Oui, mais l'éloignement....

FLAVIO.

Allons, Madame, allons, plus de raiſonnement.

CRISPIN *ſeul.*

Bon, bon, point de quartier ; voilà comme il faut être :
A cet emportement je reconnois mon Maître ;

Oui , c'eſt être homme là , que de n'écouter rien,
Il ſe vange un peu tard , mais il ſe vange bien.
Toutefois je demande à tous tant que vous êtes
Grace pour les Pipeurs & les Femmes Coquettes.

FIN.



LES

FOUS DIVERTISSANS;

COMEDIE.

ACTEURS.

LEANDRE, Amant d'Angelique.
Mr. VILAIN, Pere d'Angelique.
Mr GROGNARD, Concierge des petites-Maisons, promis à Angelique.
JOCRISSE, Valet de Monsieur Grognard.
UN ROTISSEUR.
JOLICŒUR, Soldat.
TROP-D'ESPRIT, } Valets des petites Maisons.
SANS-CERVELLE, } Valets des petites Maisons.
LE NAIN, Clerc de Notaire.

ACTRICES.

ANGELIQUE, Fille de Monsieur Vilain, & Amante de Leandre.
JACINTE, Servante d'Angelique.
BARBE, Servante de Cuisine.
PACOLE, Servante des Petites-Maisons.

LES FOUS.

UN VIEUX POETE.
UN JEUNE POETE.
UN JOUEUR DE BASSETTE.
TROIS FOUS MUSICIENS, faisant les récits.

LES FOLLES.

CLEOPATRE.
LUCRECE.
PORCIE.

La Scene est dans les Petites-Maisons au Faux-bourg Saint Germain.



LES FOUS DIVERTISSANS,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

JACINTE.



Il faut, au pis aller, s'y résoudre, Madame.

ANGELIQUE.

Quoi, d'un jaloux Vieillard je me verrois la Femme!

Jacinte, nous aimons l'honnête liberté :
Nous serions toutes deux dans la captivité !
Plus de Bal, d'Opéra, de Jeu, de Comédie ;
Qui faisoient nos plaisirs !

JACINTE.

J'en suis toute étourdie ;
Car comme il est Concierge ici de l'Hôpital,
Il croira de ses Fous nous faire un grand régal ;
Que nous serons sans cesse autour de ses malades ;
Et que nous bornerons ici nos promenades ;
Que nous prendrons plaisir à divertir leurs maux ;
Et que nous deviendrons des piliers d'Hôpitaux.

ANGELIQUE.

Il se tromperoit fort.

JACINTE.

Ho, vraiment je le pense :
Nous ne sommes pas d'âge à faire pénitence.

ANGELIQUE.

Je prévois tous les maux qu'il me faudra souffrir.
Non, Jacinte, il vaut mieux me résoudre à mourir.
Leandre me laisser au bord du précipice !

JACINTE.

Mais.....

ANGELIQUE.

Cesse en l'excusant d'augmenter mon supplice ;
Et puisque mon hymen se conclura ce soir,

Qu'il montre ſon amour : qu'il montre ſon pouvoir,
S'il m'aime, comme il dit, ſi je lui ſuis ſi chere ;
Qu'il vienne m'enlever dans les bras de mon Pere ;
Qu'il me ſauve de ceux de ce jaloux Vieillard.

JACINTE.

C'eſt un Monſtre en effet, que ce Mr. Grognard.

ANGELIQUE.

Mon Pere le croit riche, & veut que je l'adore :
Il faut feindre d'aimer ce que mon cœur abhorre.

JACINTE.

Cet amour, quoique feint, paroît plus emporté....

ANGELIQUE.

C'eſt pour être avec lui moins en captivité :
Toi-même m'as donné cet avis, je l'obſerve ;
Et pour plaire à mon Pere il faut que je m'en ſerve.
Si, dit-il, je ne l'aime avec emportement,
Il me fera finir mes jours dans un Couvent.
Vois pour les abuſer comme il faut que j'agiſſe.

JACINTE.

Vous avez un eſprit qui ſe démonte à vice.

ANGELIQUE.

Faut-il, aimant Leandre avecque tant d'ardeur,
Que ſon Pere tout ſeul ait cauſé mon malheur ?
Car le mien y trouvant un fort grand avantage,
Conſentoit avec joie à notre mariage.

Il chérissoit Leandre, il l'aimoit tendrement;
Et son Pere tout seul y mit empêchement.

JACINTE.

Il vouloit pour son fils une fille fort riche;
Et vous ne l'êtes pas. Et le vôtre, plus chiche,
Prétend qu'à son défaut ce Concierge des Fous,
Sçachant qu'il a du bien, soit demain votre Epoux.
Mais j'admire ceci. Son avarice extrême,
Chez ce futur Epoux vous amene lui-même.
Et de peur qu'il n'échape, il prétend aujourd'hui,
Ou demain au plus tard, vous marier chez lui;
Et même sans prier aucun de la famille.
Qui jamais de la sorte a marié sa fille?

ANGELIQUE.

Mon Pere est attaqué de la goutte, il est vieux....

JACINTE.

Que sa goutte remonte, on en sera bien mieux.

ANGELIQUE.

Si tous ces maux pouvoient retarder mes Fiançailles!
Mais Leandre est-il donc entre quatre murailles?

JACINTE.

Il peut tout ignorer.

ANGELIQUE.

Dis qu il peut m'oublier.
Répond-il à ma Lettre?

JACINTE.

On lui vient d'envoyer;

Jodille l'a portée, il faut ici l'attendre.
A la premiere ligne il se va, je crois, pendre.
Si proche de vous perdre il n'en guérira pas.

ANGELIQUE.

Il en pourra guérir, s'il lit un peu plus bas.
La Lettre est obligeante.

JACINTE.

Oui, s'il la lisoit toute;
Il trouveroit de quoi se consoler sans doute;
Et s'il faisoit le Fou, comme vous lui mandez,
Monsieur Grognard & vous seriez desaccordez.

ANGELIQUE.

Je serois fort souvent aux grilles de sa loge.

JACINTE.

Mais quand on chante un peu d'abord on en déloge.

ANGELIQUE.

Oui, les Musiciens sont tous libres.

JACINTE.

Hé bien;
Il peut ici passer pour fou Musicien:
Et vous, ayant la voix assez belle, il me semble
Que vous pourriez souvent vous accorder ensemble.

ANGELIQUE.

Si je pouvois sortir.

JACINTE.

Vous ne le pouvez pas.

M. GROGNARD *derriere le Théatre.*
Angelique.

ANGELIQUE.

Monsieur.

JACINTE.

Vîte, doublez le pas.

SCENE II.

JACINTE, JOCRISSE.

JACINTE.

Que fait Leandre donc? dis Jocrisse.

JOCRISSE.

Il enrage.
Je crois que ton papier étoit un sorcilage.
Il a dit, le luisant, puis-je croire cela?
Ha, diable d'innocent, que m'apportes-tu là?
Puis prenant ses cheveux, & la piau de sa tête,
Il s'est tout écorché d'une force.....

JACINTE.

La bête!
Les cheveux & la peau. Jocrisse mens-tu pas?

JOCRISSE.

Non, la piau, les cheveux, oui, j'ai vû tout à bas.

JACINTE.

Sa belle tête est donc d'une laideur extrême ?

JOCRISSE.

Une tête de Viau qu'on échaude est de même.
Qu'avoit donc ce papier ?

JACINTE.

Quelques enchantemens

JOCRISSE.

Dieu m'a bien assisté de ne voir point dedans.
Comme je me serois accommodé la tête !

JACINTE.

Voici venir le Pere & l'Amant : va-t-en, bête !
Il pleure ; il va partir sans doute pour Poissy :
C'est que son frere est mort. Laissons-les seuls ici.

SCENE III.

Mr. GROGNARD, Mr. VILAIN.

M. GROGNARD.

HElas, Monsieur Vilain, que d'épines aux roses !

M. VILAIN.

Monsieur Grognard, il faut mettre au pis toutes choses ;

Votre frere eſt fort vieux, il pourroit bien partir;

M. GROGNARD.

Si ſon mal s'augmentoit on viendroit m'avertir.
Notre amitié, Monſieur, n'eut jamais de ſemblable;
S'il mouroit, je ſerois un homme inconſolable.

M. VILAIN.

Si vous en héritez, pourquoi vous allarmer?

M. GROGNARD.

Hé, ce n'eſt pas ſon bien qui me le fait aimer:
Il a ſçû l'acquérir, il en eſt ſeul le maître.

M. VILAIN.

Vous en fruſtreroit-il?

M. GROGNARD.

Et que ſçait on? peut-être.
Nous nous aimons tous deux tendrement, & je croi
Qu'il ne le donneroit à perſonne qu'à moi.
Mais plus que ſes tréſors ſa perſonne m'eſt chere,
Et s'il meurt, tout ſon bien ne me conſole guere.

M. VILAIN.

Nous ne ſommes donc pas de ſentimens égaux;
L'argent eſt, ce me ſemble, un remede a tous maux.
Mais, pour en revenir enfin à vos fiançailles,
Je ne mets pas mon bien à traiter cent canailles.
Il ſuffit de ma fille, & de vous.

M. GROGNARD.

C'eſt bien fait.

M. VILAIN.

Nous ne ſerons que trois.

M. GROGNARD.

J'en ſuis trop ſatisfait.

M. VILAIN.

Angelique aime fort la Muſique & la Danſe:
Mais ſans ſortir d'ici, & ſans nulle dépenſe,
On la ſatisfera.

M. GROGNARD.

Vous voyez ſi nos Fous
Se concertent entr'eux, que ce n'eſt que pour nous.
Vous les venez de voir mettre tout en pratique;
Eux-mêmes ſont les Pas, les Vers & la Muſique.

M. VILAIN.

On voit quelques Balets à préſent; mais je crois
Qu'on n'en verra jamais de ſi beaux qu'autrefois.

M. GROGNARD.

De notre temps c'étoit une choſe divine:
Ces Balets de Mondor dans la Place Dauphine!

M. VILAIN.

Ah, vous en ſouvient-il? Ces gens-là danſoient
bien;
Ils avoient tout le monde, & s'ils ne prenoient
rien.

M. GROGNARD.

Ha, c'étoit le bon temps. Il n'eſt point de Théâtre,

Qui n'ait quelque agrément, & que l'on n'idolâtre;
Le monde est aujourd'hui pour ces spectacles-là;
Et vieux comme je suis, je cours voir tout cela.
Mais avec leur Musique & leurs Métamorphoses,
Les Balets de Mondor étoient tout autres choses.

M. VILAIN.

Oh vraiment oui.

M. GROGNARD.

Nos Fous en dansent d'assez bons.

M. VILAIN.

Tant mieux, ma Fille & moi nous nous divertirons:
Elle vous aime bien.

M. GROGNARD.

Cela n'est pas croyable:
Nous allons tous deux faire un ménage admirable;
Et comme dès demain je serai son mari,
Je crois que j'en serai bien autrement chéri.
Sur le bruit que j'allois à Poissy voir mon Frere;
La pauvre Enfant étoit dedans une colere
Que chacun ne pouvoit trop admirer ici.

M. VILAIN.

Son amour est venu tout d'un coup, Dieu merci!

M. GROGNARD.

Je la veux régaler ici de bonne sorte:
Mais sans moi je ne veux nullement qu'elle en sorte.

M.

M. VILAIN.

Vraiment elle n'a garde. Allez, ne craignez rien.
Je vais gagner mon lit, je ne me ſens pas bien.

SCENE IV.

JOCRISSE, ANGELIQUE, JACINTE, M. GROGNARD.

M. GROGNARD *à Jocriſſe.*

Portez la paille aux Fous. Demeure ici, Jacinte.
Je vous donnois tantôt quelque ſujet de plainte,
Diſiez-vous.

ANGELIQUE.

Oui, ſans doute, & ſi je vous en croi,
Vos Fous ne ſeront pas plus reſſerrés que moi.

M. GROGNARD.

Ils ſont libres, Mignonne, & ſont très-agréables.
Ne t'imagine pas voir des Fous haïſſables.
Je connois ton humeur. On diroit ſans mentir,
Qu'ils ne ſont tous ici que pour te divertir.
Leur Muſique & leur Danſe auront de quoi te plaire;
Je ſçai ton goût, & ſçai tout ce qu'ils ſçavent faire.
Pour des Fous renfermés dedans cet Hôpital,

Ils danſent aſſez bien, & ne chantent pas mal.

ANGELIQUE.

Puiſque ces inſenſés ſe piquent de Muſique,
Je n'aurai pas ſujet d'être mélancolique :
Je ne la ſerai pas même abſente de vous.
Je m'accommode aſſez de ces ſortes de Fous.
Et ſi j'en rencontre un dans ce lieu qui me plaiſe ;
Je m'en divertirai.

M. GROGNARD.

Bon, j'en ſerai fort aiſe.
Mais qu'il ſoit enfermé, c'eſt ce que je prétends.

JACINTE.

Pourquoi les enfermer, s'ils ne ſont pas méchans ?

M. GROGNARD.

Mais un Fou, qui ne ſçait lui-même ce qu'il forge,
Par caprice pourroit lui ſauter à la gorge.
Si cela t'arrivoit, j'en aurois bien dedans ;
Diable, il faut éviter ces ſortes d'accidens.
Comme mon Frere eſt mal, qu'il faut que je m'apprête
A partir pour Poiſſy, j'aurois martel en tête.

ANGELIQUE.

Avec votre départ vous me déſeſpérez :
Si près de nous unir ſerons-nous ſéparez ?

M. GROGNARD.

Ce n'eſt que pour un jour.

ANGELIQUE.

Et c'eſt ce qui m'étonne

M. GROGNARD.

Mais je ne pourrois pas m'en diſpenſer, Mignonne.
Tu pleures.

ANGELIQUE.

Si jamais je ne vous avois vû,
Que je ſerois heureuſe!

M. GROGNARD.

Hé bien; aurois-tu crû
Ce grand amour pour moi?

JACINTE.

Non, je vous en aſſure.

M. GROGNARD.

Je ne pars pas encor.

ANGELIQUE.

Partez, je vous conjure;
Je prétends m'enfermer juſqu'à votre retour,
Sans voir Folles ni Fous.

M. GROGNARD.

Tu m'aimes trop, Mamour:
Viens avec moi les voir. Je te ferai connoître
Tous nos Muſiciens, du moins qui croyent l'être;
Tout en fourmille ici. Même ils ſont ſi preſſés,
Qu'on n'y peut plus loger les autres Inſenſés.
Tout eſt plein de ces Fous, & de Maîtres de Danſe:
Ils viennent de tous lieux ſe débarquer en France.
Un Machiniſte même, un grand Original,
Depuis un an ou deux, eſt dans mon Hôpital:

C'eſt un Ingénieur. Il a tout ſon bagage
Dans notre Baſſe-Cour ; & dans cet équipage
Tout s'y voit : c'eſt un Monde, il n'eſt rien de pareil :
C'eſt le Ciel, c'eſt la Mer, la Lune & le Soleil,
Des Habits, de Balets dorés & ſans dorure,
Cent ſortes d'animaux auſſi grands que Nature,
Des Monſtres, des Géans, des Chevaux, des Dragons,
Des Léopards, des Ours, des Singes, des Lions,
Des Chars, un Arc en-Ciel, des Foudres, des Nuages,
Des Contrepoids, des Fils, des Cartons, des Cordages :
Enfin tout ce qu'on peut jamais s'imaginer,
Ce fou de Machiniſte a fait tout amener.
Il en va faire ici cent choſes différentes ;
Et même il en promet de fort divertiſſantes.
Je ſouffre avec plaiſir tout ſon cahos céans.

JACINTE.

Tous ces Fous en feront mille déguiſemens.
L'ordre en ſera confus, il eſt indubitable ;
Mais la confuſion en peut être agréable.

M. GROGNARD.

Cela ne ſera pas ſi beau que l'Opéra ;
Mais ſi l'on ne l'admire, on s'y divertira.

ANGELIQUE.

Nous diſons bien ici d'inutiles paroles.

M. GROGNARD *va à sa Montre.*

Attends, nous irons voir & nos Fous & nos Folles.
Voici justement l'heure où je les fais servir.
Il regarde sa Montre.
Partons.

ANGELIQUE.

Va-t-elle bien, votre Montre?

M. GROGNARD.

A ravir;
Je l'ai depuis un an. Elle est d'or, & sonante.

ANGELIQUE.

Elle vous coûte bien vingt Louïs?

M. GROGNARD.

Dites trente.

ANGELIQUE.

Vraiment elle est fort belle.

M. GROGNARD.

Et bonne.

ANGELIQUE.

Je le croi.

M. GROGNARD.

Je la mets-là: jamais je n'en porte sur moi.

ANGELIQUE.

Mais avez-vous toujours vos Folles anciennes;
Vos Poëtes criards, & vos Musiciennes?

M. GROGNARD.

Oui.

JACINTE.

La pauvre Porcie eſt-elle encor céans?

M. GROGNARD.

Oui, qui ne veut manger que des charbons ardens.

Nous avons Cleopatre, & la chaſte Lucrece;
Et toutes ces trois-là ſont d'une même eſpece.

JACINTE.

Et que ſont devenus ces Amoureux tranſis?

M. GROGNARD.

Il en reſte encor deux, je crois, de cinq ou ſix;
Qui font ſur leur amour des Vers qui les enchantent,
Et des Airs langoureux, qu'à tous momens ils chantent.

ANGELIQUE.

Que n'attendroit-on pas des Divertiſſemens
Exécutés & faits par tant d'habiles Gens?

JACINTE.

Je ſuis ſûre pour moi qu'on y criera miracle.

M. GROGNARD.

Ne vous en mocquez pas, on eſt pour le Spectacle;
Les Voix, les Inſtrumens, les Balets, ont cours là;
Et ce qui ne vaut rien paſſe avecque cela.

JACINTE.

Mais quand tout ne vaut rien, que l'Auditeur déteſte,
Lui rend-on ſon argent?

M. GROGNARD.

On n'eſt pas ſi ſot, peſte!
Quand il a vû la Piece, on ne lui rend jamais:
L'on le partage après qu'on a payé les frais.

JACINTE.

L'Auteur & les Acteurs en ont bien de la honte?

ANGELIQUE.

Oui, mais les Auditeurs?

M. GROGNARD.

Ils en ont pour leur compte.

ANGELIQUE.

Voyez auparavant ce que feront vos Fous.
Si cela réuſſit, vous verrez entre vous,
Le donnant au Public, ſi vous pouvez prétendre;
De gagner ſon argent, & non pas de le prendre.

JACINTE.

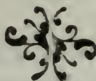
Cela ne peu t mnquer d'être divertiſſant.

M. GROGNARD.

Allons donc, nous verrons ce qu'ils font en paſſant;
Et nous enjugerons. Donne le bras, Mignonne.
Je m'en vais revenir: qu'il n'entre ici perſonne.
Jacinte, viens-tu pas promener avec nous?

JACINTE.

Non, s'il vous plaît, Monſieur, je vois aſſez de Fous.



SCENE V.

JACINTE, LEANDRE.

LEANDRE.

Perfide.

JACINTE.

Quelle entrée !

LEANDRE.

Ha !

JACINTE.

Que voulez-vous dire ?

LEANDRE.

Hé, que dirois-je, après ce qu'on vient de m'écrire ?
Ha !

JACINTE.

Contenez-vous donc.

LEANDRE.

Non, non, dans mon transport,
Je ne me contrains plus, l'Ingrate veut ma mort ;
Mais avant qu'expirer, je lui veux faire entendre....

JACINTE.

Mais, où pensez-vous être ? êtes-vous fou, Leandre ?

LEANDRE.

Hé bien, ne suis-je pas aux petites Maisons ?
Jacinte, je suis fou.

JACINTE.

JACINTE.

Mais toutes ces raisons
Et ces emportemens ne servent qu'à vous nuire :
Si vous n'êtes instruit, laissez-vous donc instruire.

LEANDRE.

On l'accorde ce soir. Ha, que me diras-tu ?
Que l'ingrate me hait, qu'elle a de la Vertu.

JACINTE.

Non, elle n'en a point. Vous plaît-il de vous taire ?

LEANDRE.

La Perfide y consent.

JACINTE.

Elle le devoit faire.
Vous voyez son amour dans tout ce qu'elle écrit.

LEANDRE.

Je n'y vois que ma mort.

JACINTE.

Vous perdez donc l'esprit;

LEANDRE.

Dans deux lignes j'ai vû le Poison & la Peste.

JACINTE.

Laissez-moi donc parler, ou bien lisez le reste.

LEANDRE.

La perfide me veut faire devenir Fou.

JACINTE.

Oui, c'est pour votre bien.

LEANDRE.

Je te romprai le cou.

JACINTE.

Ha, tout doux, s'il vous plaît. Vous êtes bien terrible !
Oui, c'eſt de ſon amour une preuve infaillible,
Que de vous propoſer d'être Fou, pour pouvoir
Etre reçû céans, lui parler, & la voir,

Il lit bas.

Malgré ſon vieux Jaloux, qu'elle hait, qu'elle abhorre.
Liſez la moi tout haut, s'il vous plaît.

LEANDRE.

Je l'adore.
Excuſe mon tranſport, Jacinte, j'avois crû,
N'ayant lû que deux mots, que j'en avois trop lû

Il lit haut.

Avec étonnement vous apprendrez Leandre
Qu'on m'accorde ce ſoir, je ne puis m'en défendre
Un Pere le ſouhaite, & ſourd à mes raiſons,
M'a renfermée aux Petites-Maiſons,
Dont mon futur Epoux à la Conciergerie.
Par cette vérité que je vous fais ſçavoir,
Je juge de votre furie :
Vous, jugez de mon déſeſpoir.
Faites-vous apporter comme Viſionnaire ;
Paſſez d'abord ici pour le plus grand des Fous ;
Et nous verrons ce que pour nous
L'Amour eſt capable de faire.

Mais dans ſi peu de temps que fera-t-il l'Amour !

Cette Infidelle attend qu'elle n'ait plus qu'un jour.
On la force, dit-elle ; Elle y consent, l'Ingrate :
Mais il faut qu'a ses yeux mon déseſpoir éclate,
Sans reſpecter ſon Pere, & ſon vieux fou d'Amant.

JACINTE.

Vous la payez fort bien de ſon amour, vraiment.

LEANDRE.

Ha, Jacinte, accablé d'une telle diſgrace,
Dans l'eſpace d'un jour, que veux-tu que je faſſe?

JACINTE.

Faites-vous amener pour Fou Muſicien.
Tâchez a mal chanter.

LEANDRE.

J'y réuſſirois bien.
Cet Hôpital a-t-il des Fous en abondance?

JACINTE.

Tant qu'on en fait bâtir encor un, que je penſe.
Le Faux-bourg S. Germain qu'en tout nous admirons,
Se va rendre fertile en Petites-Maiſons.
Quoiqu'il ſoit des plus grands, & l'un des plus honnêtes,
C'eſt l'habitation de cent ſortes de Bêtes.
Six mille Hommes de Guerre y coucheront ce ſoir
Par Etape, & peut-être en pourrons-nous avoir.

LEANDRE.

Si l'on exempte un Lieu, ce doit être le vôtre.

JACINTE.

Mais il pourroit ce soir en avoir comme un autre.

LEANDRE.

Où sont donc ces Amans?

JACINTE.

Hé fuyez, les voici.

SCENE VI.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JOCRISSE.

M. GROGNARD.

QUe dis-tu des apprêts que nos Fous font ici?
Tu vois qu'exprès pour nous chacun d'eux se prépare.

ANGELIQUE.

Nous allons, je crois, voir quelque chose de rare.
Ils ont beau prendre peine, & se concerter tous,
Ils ne peuvent jamais dancer qu'un pas de Fous.

M. GROGNARD.

Attendant qu'ils soient prêts, dînons dans la Cuisine.
Je suis gelé, le froid m'a saisi la poitrine.

JACINTE.

Près d'être marié, l'agréable discours!

Monſieur, le Mariage abrégera vos jours.

M. GROGNARD *ſe tournant.*

Que faites-vous donc là ? pourquoi cette poſture ?

Elle eſt ſurpriſe hauſſant les épaules.

ANGELIQUE.

C'eſt qu'on m'a dans le dos fait tomber quelque ordure.

SCENE VII.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, JOCRISSE.

JOCRISSE.

On vient pour voir les Fous, Monſieur.

M. GROGNARD.

Hé, montre-toi.

JOCRISSE.

Je me ſuis montré, mais on vous demande.

M. GROGNARD.

Moi ?

JOCRISSE.

C'eſt vous qu'y voulont voir.

M. GROGNARD.

Laisse-les à la porte,
Et demeure en ce lieu, jusqu'a ce que je sorte.

SCENE VIII.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, Me. CLERC, JOCRISSE.

M. GROGNARD.

MAis je me charge ici....
Il tire des Papiers de sa poche.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce donc que cela?

M. GROGNARD.

Le nom des Fous. Que veut ce petit Drôle-là?

LE M. CLERC.

Je suis le Maître Clerc de chez votre Notaire.

M. GROGNARD.

Monsieur, excusez-moi.

LE M. CLERC.

Voilà votre Inventaire
Copié de ma main.

M. GROGNARD.

Vous m'obligez, Monſieur,
Vous écrivez très-bien, &....

LE M. CLERC.

Votre ſerviteur.

M. GROGNARD.

Mon Homme a votre argent, ſi vous vouliez l'attendre ?

LE M. CLERC.

Non, j'envoierai demain un petit Clerc le prendre.
Il s'en va.

JACINTE.

Ma foi, je doute fort, demain comme aujourd'hui,
Qu'il puiſſe en envoyer un plus petit que lui.
Le plaiſant Maître Clerc !

ANGELIQUE.

Sa taille me fait rire.

M. GROGNARD.

Il n'eſt pas queſtion d'être grand pour écrire.
Dînons.

JOCRISSE.

Il n'eſt pas tard.

M. GROGNARD.

Taiſez-vous étourdi.

ANGELIQUE.

Voyez à votre Montre.

M. GROGNARD *regardant sa Montre.*

Il est plus de midi.
Demeure là. Que nul ni n'entre ni ne sorte.

JOCRISSE.

Non. Je n'ouvrirai pas, qu'on ne buque à la porte.

M. GROGNARD.

Quand on y buqueroit, n'ouvre pas, innocent.

JOCRISSE.

Bien, pas un n'entrera, quand ils y viendroient cent.
Par la gueule du Sac la Carogne est entrée :
Palsanguenne all' en tient, la chienne est éventrée.

Il décharge quelques coups de bâton dessus. *Il redouble les coups.*

All' n'est pargué pas morte. Il y faloit cela.

Après avoir encore prêté l'oreille.

Qu'aile ronge à présent.



SCENE IX.

Mr. GROGNARD *sa serviette à la main*, JOCRISSE.

M. GROGNARD.

QUel bruit fais-tu donc-là ?

JOCRISSE.

Oh, parguenne all' en tient, Monsieur,

M. GROGNARD.

Que veux-tu dire ?

JOCRISSE.

C'est qu'all'en tient ; ouvrez, & vous allez bien rire :
Si vous ne la trouvez en quatre ou cinq quartiers....

M. GROGNARD.

Quoi donc ?

JOCRISSE.

Une Souris qui rongeoit vos Papiers.

M. GROGNARD.

Une Souris ! où donc ?

JOCRISSE.

J'entendois la carogne,

Cric, crac, cric, crac, cric, crac. All' avançoit
besogne.

M. GROGNARD *voulant rentrer.*

Elle est morte ?

JOCRISSE.

Oh, vraiment.... Hé, Monsieur, s'il vous plaît,
Ouvrez le Sac, voyez en quel état qu'all' est.

M. GROGNARD.

Le Sac ! ah, je crains bien....

JOCRISSE.

Allez, sur ma parole
Ne craignez rien, all' est plus platte qu'une Solle.
Six coups de mon bâton....

M. GROGNARD *mettant la main dans le Sac, & la retirant.*

Hélas ! je suis perdu !

JOCRISSE.

Ha, oui-da : pour si peu qu'elle vous a mordu !
All' en a dans les dents.

M. GROGNARD.

M'en voila pour ma Montre,
Ah, que m'as-tu fait là, diable de malencontre.



SCENE X.

ANGELIQUE, JACINTE, Mr. GROGNARD, JOCRISSE.

ANGELIQUE.

QUe vous m'avez fait peur ! à quoi bon tous ces cris ?

M. GROGNARD.

C'eſt pour ma Montre.

JOCRISSE.

Il ment, c'eſt pour une Souris.

M. GROGNARD.

Ce malheureux a mis ma Montre de la ſorte,
Et croit que tout cela n'eſt qu'une Souris morte.

JOCRISSE.

Mais notre Serrurier la raccommodera :
Donnez-là moi, Monſieur, on la rapportera.

M. GROGNARD.

Un Serrurier ! Je veux que dès demain tu ſortes.

JOCRISSE.

Il a raccommodé des choſes bien plus fortes.

JACINTE.

Mon Dieu !

ANGELIQUE.

Pourquoi toujours mettre votre Sac là ?

M. GROGNARD.

Qui diantre se seroit défié de cela ?

ANGELIQUE.

Nos Fous vont arriver. Voyons sans plus attendre,
Quelques échantillons de ce qu'on peut prétendre;
Nous dînerons après.

JACINTE.

J'entends les Violons;

ANGELIQUE.

Ils s'en vont commencer; allons nous seoir.

M. GROGNARD.

Allons.

PREMIER INTERMEDE.

Deux Musiciens amoureux avancent pendant un petit Prélude, pour chanter ce qui suit.

ENSEMBLE.

Hélas, hélas, hélas, nous nous plaignons tous deux,
Serions-nous amoureux ?

1. MUSICIEN.

Toutes les fois que Georgette

Passant près de ma Logette,
Me montre son œil riant,
Son bec, & son nez friant;
Aussi-tôt mon cœur vers elle;
Vole, & va comme un brouillon,
Lui baiser tour à tour l'une & l'autre Prunelle.
Ah, pauvre petit Papillon,
Tu te brûles à la chandelle.

2. MUSICIEN.

L'autre jour au travers de ma grille,
Une Nymphe mignarde & gentille,
Me fit voir ses beaux yeux:
Mais depuis cet instant malheureux,
Je rôtis, je brûle & je grille.
Ah, petite Crocodille,
Qui jamais auroit crû tes traits si dangereux.

ENSEMBLE.

Hélas! hélas! hélas! plaignons-nous donc tous deux,
Nous sommes amoureux.

M. GROGNARD.

L'on appelle cela du fin, fin. Hem? Jacinte.

JACINTE.

Ha, ha, l'on ne peut pas mieux pousser une plainte.

LES DEUX MUSICIENS.

Que ces jeunes cœurs
Après leur disgrace
Goûtent de douceurs!

2. MUSICIEN.

Quoique ma Nymphe ſoit de glace....

1. MUSICIEN.

Quoique la mienne ait des rigueurs....

ENSEMBLE.

En attendant de pareilles faveurs,
Allons ſur notre Paillaſſe
Verſer un torrent de pleurs.

M. GROGNARD.

On ne peut pas porter la Muſique plus haut ;
Pour gagner de l'argent voilà ce qu'il nous faut.

On danſe en cet endroit: & la Danſe finie, & chacun retiré,

M. GROGNARD *dit.*

Allons, allons dîner. Si tout va de la ſorte,
On peut prendre fort bien de l'argent à la porte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

JACINTE.

MADAME, ç'en est fait, votre Amant est en cage :
Je vois bien qu'il jouera des mieux son personnage.
Il a fort diverti votre bourru d'Amant,
Qui ne le connoît point encor, heureusement.
Quatre de ses Amis l'ont conduit dans sa chaise,
Jusque dans l'Hôpital. Il chante, il est bien aise.
Il sçait que vous devez être deux jours ici,
Sans votre vieux Amant.....

ANGELIQUE.

Tais-toi donc, le voici.



SCENE II.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE.

M. GROGNARD.

AVec bien du plaiſir, Mamour, je viens t'apprendre.
Qu'il nous arrive un Fou fort plaiſant.

JACINTE *bas.*

C'eſt Leandre.

M. GROGNARD.

Mais fort bien fait, bien mis : il eſt de qualité.

ANGELIQUE.

Quel eſt ſon foible donc ?

M. GROGNARD.

L'Opéra l'a gâté.
Il en chante les Airs à gorge déployée :
C'eſt à quoi tout le jour ſa voix eſt employée.
Il ne les chante pas déſagréablement.
Il te divertira, mon cœur, aſſurément,
Et j'en ſerai ravi. L'on le nomme Leandre.

ANGELIQUE.

Je ſçai ces Airs, j'aurai du plaiſir à l'entendre.

M.

M. GROGNARD.

Et même vous pourriez vous concerter tous deux,
Pour rire.

JACINTE.

Tous ces Airs ſont des Airs amoureux
Qu'il faut bien exprimer, & ce Fou-là peut-être....

M. GROGNARD.

Et c'eſt ce qui ſera plus plaiſant. J'y veux être;
Car pour bien exprimer toutes ces paſſions,
Il doit faire en chantant mille contorſions.

JACINTE *à Angelique.*

Il ſera l'Amoureux, vous ſerez l'Amoureuſe.

M. GROGNARD.

C'eſt cela. La rencontre eſt tout-à-fait heureuſe:
Jacinte, eſt-elle pas plaiſante?

JACINTE.

Oui, ma foi,
Et l'on ne la peut pas plus plaiſante, je croi.

UN POETE FOU *derriere le Théatre.*

J'ai pris de tes avis ſur une autre matiere,
D'accord; mais l'Elégie eſt de moi toute entiere.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce donc? J'entends-là des Gens qui ſont fâchés.

M. GROGNARD.

Les deux Poëtes fous viennent d'être lâchés.

ANGELIQUE.

Et quels Poëtes donc? En ai-je connoiſſance?

M. GROGNARD.

Oui, vous les avez vûs dans leurs Loges, je penſe,
Qui diſputent toujours, & commençant leur bruit
Dès la pointe du jour, le finiſſent la nuit;
Qui charbonnent leurs murs, s'imaginant écrire,
Et faire de beaux Vers.

ANGELIQUE.

Qui voulez-vous donc dire?

M. GROGNARD.

Vous ne remettez pas ces Poëtes fameux,
Qui pour de certains Vers ſe querellent tous deux?
Là, qui mirent au jour cette belle Elégie
Dont chacun admira la force & l'énergie?

ANGELIQUE.

J'entends.

M. GROGNARD.

Ils avoient lors le jugement fort bon.
L'un dit qu'elle eſt de lui, l'autre aſſure que non.
J'en ait fait deux cents Vers, rien n'eſt plus véritable
Dit l'un. L'autre répond, *Vous mentez comme un Diable,*
Elle eſt toute de moi, j'en ſuis le ſeul Auteur.
Vous vous l'attribuez, vous êtes un Voleur.
Elle ſort de ma plume, & n'a rien de la vôtre.
Comme on ſçait qu'un Poëte eſt plutôt fou qu'un autre,

Et qu'on ne comprend rien à toutes leurs raisons,
On les a mis d'avance aux Petites-Maisons.

ANGELIQUE.

Rien ne me divertit de ce qu'ils purent dire.

M. GROGNARD.

Ce Fou de l'Opéra te fera bien mieux rire.

JACINTE.

Vraiment oui. Les voici.

SCENE III.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, 1. POETE, 2. POETE.

2. POETE.

Non, non, rayez ce point,
Le mérite que j'ai ne se partage point.
Comme vous n'en avez aucun qui vous soutienne,
Vous voulez rendre ici ma gloire mitoyenne,
Et voulez, vos Lauriers commençant à vieillir,
Vous couronner de ceux que je viens de cueillir.

1. POETE.

Toi, qui sçais qui je suis, comment as-tu l'audace
De me parler ainsi, reptile du Parnasse,

Pauvre petit Lezard, que mon nom étourdit;
Qui ne ſçait ce qu'il fait, ni ne ſçait ce qu'il dit?
Moi, je me ſoutiendrois pas ton méchant Ouvrage!
Ma gloire eſt comme un Chêne au milieu de l'orage;
Et la tienne oppoſée à mes moindres travaux,
N'eſt qu'un jonc que Borée a couché dans les eaux.

2. POETE.

Moi, qui du haut du Mont t'aperçois dans la Vaze;
Qui viens de voltiger ſur le Cheval Pégaze;
Moi, qui parle ſi bien le langage des Dieux;
Oſes-tu bien tenir ce diſcours à mes yeux?
Mais je veux travailler un jour pour le Théâtre:
C'eſt là que malgré toi je veux qu'on m'idolâtre.
C'eſt lui qui diſtribue aux Auteurs les beaux Prix;
Ils s'y font admirer; ils s'y ſont enrichis:
Ils ne doivent qu'à lui leur gloire & leur fortune.

2. POETE.

Proprement le Théâtre eſt comme une Commune,
Où l'Ane & le Cheval, la Vache & la Jument,
Viennent en liberté paître confuſément.
Là l'on voit le Baudet près du Cheval ſuperbe,
Et les Chardons mangés comme l'eſt la bonne herbe.
Le Théâtre ſouvent ſçait cacher un défaut,
Et l'Habile s'y voit au deſſous du Lourdaut,
Qui croit, prenant ſouvent la fauſſe pour la vraie;
Que le Baudet hennit, & que le Cheval braye.

2. POETE.

Ton Ane, ton Cheval, ta Vache, ta Jument,
Ici, bien moins que toi, manquent de jugement.
Va, va-t-en avec eux paître dans ta Commune.
Ton galimatias, comme toi, m'importune :
Va, rentre dans ta Loge, ou je te gourmerai

1. POETE *se jettant à sa gorge.*

Toi, tu me gourmeras? Ah je t'étranglerai.

M. GROGNARD.

Hola quelqu'un, ici, qu'on vienne en diligence.

JACINTE.

Mais arrêtez vous donc? Vous êtes Fous, je pense.

SCENE IV.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, JOCRISSE, TROP-D'ESPRIT.

M. GROGNARD.

Jocrisse, Trop-d'Esprit, séparez-les tous deux :
Qu'on ne les sorte plus, ces Poëtes hargneux.

ANGELIQUE.

Tous deux ne se sont fait qu'égratigner & mordre.

M. GROGNARD.

Ils ne feront jamais lâchés que par mon ordre.
J'entends encor un Fou qui va bien criailler.

UN FOU DE BASSETTE *derriere le Théatre.*

Je taillerai, Messieurs; Messieurs, je veux tailler.

ANGELIQUE.

Je connois sa folie, en voilà l'étiquette;
Il parle de tailler; c'est ce Fou de Bassette.

M. GROGNARD.

Après avoir perdu son argent, son crédit,
Il fit un Alpion de son reste d'esprit:
Il fut facé.

ANGELIQUE.

L'esprit, il l'avoit admirable.
N'en a-t-il plus du tout, le pauvre misérable?

M. GROGNARD.

Non, il n'en a voulu réserver sans merci,
Que ce qu'il en faloit pour venir droit ici.

ANGELIQUE

Dans son emportement il me fait peur, je meure;
Renvoyez-le.

M. GROGNARD.

On le va renfermer tout à l'heure.



SCENE V.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, LE FOU DE BASSETTE.

LE FOU.

CEs coups ſont inconnus chez les plus malheureux.
S'opiniâtrer vingt fois ſur un bourreau de deux!
Je le quitte à la fin, & je mets ſur un quatre;
Lors le deux vient à gain. Ne faut-il pas ſe battre?
S'arracher les cheveux, & ſe mordre les doigts?
Perdre dix Alpions? être facé neuf fois!

ANGELIQUE.

Renvoyez-le, il fait peine.

M. GROGNARD.

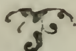
Allons, que l'on déloge.

LE FOU.

La paix, les Sonicats.....

M. GROGNARD.

Remenez-le en ſa Loge.



SCENE VI.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JOCRISSE, TROP-D'ESPRIT.

M. GROGNARD.

JOcriſſe, Trop-d'Eſprit. Hé d'où viens-tu, maraut ?

Trop d'Eſprit ramene le Joueur.

JOCRISSE.

J'étois allé lâcher l'éguillette là haut.

SCENE VII.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JOCRISSE, TROP-D'ESPRIT, SANS-CERVELLE.

M. GROGNARD.

QUas-tu donc, Sans-Cervelle ?

SANS-CERVELLE.

Ha !

M.

M. GROGNARD.

Sa douleur eſt forte.

SANS-CERVELLE.

Non, l'on ne peut pas vivre en mangeant de la ſorte.
Barbe, pour mon dîné, m'avoit gardé trois œufs ;
Jocriſſe & Trop-d'Eſprit, viennent d'en manger deux.
Je meurs de faim chez vous, & je n'y peus plus être.

M. GROGNARD.

Ho, tu n'es jamais ſaoul.

SANS-CERVELLE.

Comment pourroit-on l'être ?

M. GROGNARD.

Je crois qu'à ſon dîner il mangeroit un Bœuf.

SANS-CERVELLE.

Le moyen donc de vivre, en ne mangeant qu'un œuf ?

M. GROGNARD.

Entend-on comme toi plaindre tes Camarades ?

SANS-CERVELLE.

Ils volent la moitié du dîné des Malades ;
C'eſt ce qui les nourrit, & les deux tiers du mien.

M. GROGNARD.

Ils ne ſe plaignent pas.

SANS-CERVELLE.

Vraiment, je le crois bien.

ANGELIQUE.

Voyons donc Cleopatre, & Porcie, & Lucrece.

M. GROGNARD.

Ces trois Folles-là ſont ſouvent dans la triſteſſe.
L'on vous les va montrer. Chacune fait effort,
Par différens moyens de ſe donner la mort.
La Reine Cleopatre a maintenant pour Louvre
Les petites-Maiſons.

ANGELIQUE.

Voyons-les donc.

M. GROGNARD.

Qu'on ouvre.

On ouvre la Ferme, & les Fous & les Folles parlent tous à la fois trois fois de ſuite.



SCENE VIII.

Tous les Fous paroissent dans leurs Loges, & parlent tous ensemble trois fois de suite.

CLEOPATRE, LUCRECE, PORCIE, Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, JOCRISSE.

LE JOUEUR DE BASSETTE.

JE tiendrai la Banque, ou l'on ne jouera pas. 3. *fois.*

POETE.

Elle est à moi, tu me l'as dérobée. 3. *fois.*

POETE.

Toi, te dire l'Auteur de mon Elegie? 3. *fois.*

UN VIOLON.

Le moyen d'accorder, si vous parlez si haut? 3. *fois*

UN MUSICIEN.

Si ma douleur vous est connue,
Rochers, vieux Habitans de ces affreux Deserts. 3. fois,

LE MACHINISTE *frappant d'un Marteau, dit.*
Fais glisser le Moufle, & dégage le contrepoids. 3. *fois.*

CLEOPATRE.

Un Aſpic.

LUCRECE.

Un poignard.

PORCIE.

Hé, des Charbons ardens.

M. GROGNARD *à Sans-Cervelle.*

Fais-les taire. Voilà leurs divertiſſemens.

LUCRECE.

Tarquin, Lucrece eſt ſans honneur,
Un Poignard va percer ſon cœur:
Que tout l'Univers la contemple.
Mais faut-il qu'aux yeux d'un chacun,
Son déſeſpoir ſoit ſans exemple,
Lorſque l'affront eſt ſi commun?
Je ſçai que ma ſotte vertu
Rend ton action action effroyable;
Et l'heure du Berger la rendoit agréable;
Tarquin que ne l'attendois-tu?
Mourons. O l'horrible penſée!
Lucrece ſe poignardera!
Ne ſçais-je pas, Femme inſenſée,
Qu'aucune ne m'a devancée
Et qu'aucune ne me ſuivra?
De mourir de ce mal, quelle Sotte ſe pique!
Puis, je m'en aviſe un peu tard.
N'importe, je ſerai l'unique;
Un Poignard, un Poignard.

PORCIE.

Porcie a perdu ſon Epoux ;
Brutus eſt mort, ha, puis-je vivre !
Et vous m'empêchez de le ſuivre,
Cruels Parens, que faites-vous ?
Hélas ! loin d'en pouvoir prétendre
Un bout de Lacet pour me pendre,
Ou quelque Ruban jaune ou bleu ;
Pour joindre nos triſtes Ames,
Je me flatois encor un peu
De manger des charbons, ou me livrer aux flammes,
Mais on ne me fait point de feu.

CLEOPATRE.

Puiſque tout mort je t'idolâtre,
Je vais partir, mon cher Amant,
Pour unir dans ton Monument
Marc-Antoine & ſa Cléopatre.
L'amour que j'ai pour toi m'y pouſſe ;
Etant réſolue à cela,
Je cherche une voie un peu douce
Pour faire ce Voyage-la.
Mais quelle viſion, quelle ardeur me transporte !
Vois-je pas Marc-Antoine auprès de cette porte ?
C'eſt toi mon cher Amant.

Elle prend Jocriſſe pour Marc-Antoine.

JOCRISSE.

Fi donc.

CLEOPATRE.

Le beau Romain !

JOCRISSE.

Allons donc.

CLEOPATRE.

Mon cher cœur.

JOCRISSE.

Otez donc votre main.

Je crierai, je mordrai.

CLEOPATRE.

Moi qui te fus si chere ;

Oh, je te baiserai malgré tes dents.

JOCRISSE.

Ma mere.

PORCIE.

Elle prend Jocrisse pour Brutus.

Je vois de mon Brutus & la mine & le port:
Quoi, mon charmant Epoux, vous n'êtes donc pas mort ?
Vous preniez mon Brutus pour votre Marc-Antoine.

A Cleopatre.

JOCRISSE.

Il faut à la Cavalle aller donner l'avoine.

CLEOPATRE.

Mon Marc-Antoine est il devenu Palfrenier ?

PORCIE.

N'es-tu pas mon Brutus ? dis, le peux-tu nier ?

JOCRISSE.

Qu'y ferai-je ? & bien oui, l'on dit que je suis Brute.

PORCIE.

Ha Brute!

JOCRISSE.

Hé bien tant mieux, peste de la dispute.

ANGELIQUE.

Otez-le de leurs mains, ils le démembreront.

M. GROGNARD.

Oh, je n'ai qu'a parler, ils se sépareront.
Allons, qu'on se retire.

LUCRECE.

Elle prend M. Grognard pour Tarquin.

Ah, j'entends ta parole,
Exécrable Tarquin.

Elle donne un soufflet à Grognard, & se met à pleurer.

M. GROGNARD.

Peste soit de la Folle.

LUCRECE.

A moi, Femmes, à moi, c'est l'infame Tarquin :
Courons toutes dessus le Poignard à la main.

Toutes vont sur Grognard, en riant.

JACINTE.

Evitez la fureur de ces Dames Gigognes.

M. GROGNARD.

Qu'on renferme au plûtôt toutes cès trois Carognes.

CLEOPATRE.

Un Aſpic.

LUCRECE.

Un Poignard.

PORCIE.

Hé, des Charbons ardens.

M. GROGNARD.

Sans-Cervelle, allons donc, qu'on les mette dedans.

ANGELIQUE.

Je ne m'y fierois pas, la moins folle eſt à craindre.

M. GROGNARD.

Pourquoi ne ſuis-tu pas ces Folles ?

TROP-D'ESPRIT.

Pour m'en plaindre;
Depuis huit ou dix jours, preſqu'à tous les Valets,
Elles ne font, Monſieur, que donner des ſoufflets;
Et la moins folle auſſi devient la plus méchante.

M. GROGNARD.

T'en ont-elles donné quantité ?

TROP-D'ESPRIT.

Plus de trente.
Voulez-vous toutes trois que l'on les feſſe bien ?

M. GROGNARD.

Nenni, nenni, je veux qu'on ne leur faſſe rien.

JACINTE.

Ces Folles & ces Fous ne ſont point ſon affaire.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai, tout cela ne me divertit guere.

M. GROGNARD. *à Trop d'Eſprit.*

Que l'on aille lâcher ce Fou de l'Opéra.
Oh, pour lui, j'en ſuis ſûr, il te divertira.

ANGELIQUE.

Il n'eſt pas furieux, on l'approche, une Femme...

JACINTE.

On en fait ce qu'on veut, c'eſt un mouton, Madame.

M. GROGNARD.

J'entends ſa voix.

ANGELIQUE.

Pourvû qu'il ne s'emporte pas.

M. GROGNARD.

Non, tu feras de lui tout ce que tu voudras.



SCENE IX.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, LEANDRE, JACINTE, TROP-D'ESPRIT.

LEANDRE chante.

Que l'absence de ce qu'on aime
Est un supplice rigoureux,
Pour les cœurs amoureux !
Tout autre mal cede à ce mal extrême ;
Et ce lieu même
N'a rien de plus affreux
Que l'absence de ce qu'on aime.

ANGELIQUE.

Fort bien, c'est un des Airs du dernier Opéra.

M. GROGNARD.

Qu'en dis-tu ?

ANGELIQUE.

Je vois bien qu'il me divertira.

M. GROGNARD.

Ho, j'en étois bien sûr.

ANGELIQUE.

J'en étois bien plus sûre.

M. GROGNARD.

Te plaît il ?

ANGELIQUE.

Tout à fait. Mais voyez ſa figure.

LEANDRE *chante.*

Cruelles inquiétudes,
Soupirs languiſſans,
Si j'ai ſouffert vos tourmens les plus rudes,
Je n'ai pas trop payé les douceurs que je ſens.

JACINTE.

Voyez ſon action, ſes yeux, comme il ſoupire.

M. GROGNARD.

Ne vois-tu pas auſſi que j'en creve de rire ?
Chante, chante avec lui.

ANGELIQUE.

Cela ne vaudra rien;
Mais ſi vous le voulez, Monſieur, je le veux bien.

Elle chante.

L'Amour nous unira par ſes plus douces chaînes.
Depuis deux ans il unit nos deſirs :
A vos ſoupirs cent fois j'ai mêlé mes ſoupirs;
Et ſi j'ai partagé vos peines,
Je dois partager vos plaiſirs.

LEANDRE.

Qu'un ſi doux aveu doit me plaire !
Qu'il rend mon deſtin glorieux !

ANGELIQUE.

Quand ma bouche pourroit ſe taire,
L'Amour feroit parler mes yeux.

M. GROGNARD.

Mon cœur, ta voix le charme, il ne ſe ſent pas d'aiſe,
Tu ne prononces pas un mot qui ne lui plaiſe.

LEANDRE & ANGELIQUE.

Que tout parle à l'envi de notre amour extrême;
A ſes tranſports abandonnons nos cœurs :
Et pour goûter toujours de nouvelles douceurs,
Diſons-nous cent fois, je vous aime.

M. GROGNARD *en riant.*

Comme elle fait l'Amante, & comme il fait l'Amant!

JACINTE.

Elle s'en divertit fort agréablement.
Enfin voilà ſon fou, Monſieur, cherchez le vôtre.

M. GROGNARD.

Diroit-on pas qu'ils ſont amoureux l'un de l'autre.

Leandre prend la main d'Angelique.

ANGELIQUE.

Dans ſa folie il a beaucoup d'honnêteté.

M. GROGNARD.

Moi je trouve qu'il prend beaucoup de liberté;

Il le faut resserrer, il a l'humeur gaillarde:
Ne le vois plus sans moi.

JACINTE.

Vraiment elle n'a garde.

M. GROGNARD.

Lui seul est plus hardi que tous les autres Fous.

ANGELIQUE.

Je ne veux point aussi le revoir qu'avec vous.

M. GROGNARD *à Trop-d'Esprit.*

Que ce beau chanteur-là demeure dans son gîte:
Allons, qu'on le renferme en sa Loge, au plus vite.
Il prend déja ta main.

ANGELIQUE.

Il l'a prise en effet;
Mais c'est un Insensé qui ne sçait ce qu'il fait.

M. GROGNARD.

Rentrons, je m'entretiens ici de bagatelles.
Quand j'attends en tremblant de funestes nouvelles.



SCENE X.

Mr. GROGNARD, Mr. VILAIN.

M. VILAIN.

VOtre Frere se meurt ; je viens de le sçavoir

M. GROGNARD *comme pâmé.*

Hélas ! j'allois partir exprès pour l'aller voir.

M. VILAIN.

Cette nouvelle-là ne vous doit point surprendre ;
Et vieux comme il étoit, on s'y devoit attendre.
Pourquoi vous affliger ? pourquoi vous en saisir ?
Et pourquoi s'en laisser mourir de déplaisir ?

M. GROGNARD *en pleurs.*

Hélas ! Monsieur Vilain, que j'aimois mon cher Frere !

M. VILAIN.

Vraiment je le crois bien, mais à la mort que faire ?
Il n'est pas encor mort, mais il ne vaut pas mieux ;
S'il vous laisse son bien, allez, partez joyeux.

M. GROGNARD.

Hé, son bien ne m'est rien ; qu'il vive le pauvre Homme.

S'il me falloit aller nuds pieds jusques à Rome,
Pour lui sauver la vie, on m'y verroit courir.

M. VILAIN.

Votre Cheval vient-il ?

M. GROGNARD.

On l'est allé querir.
Mais votre Fille ici pleure & se désespere :
Cela me touche encor sensiblement.

M. VILAIN.

Qu'y faire ?
C'est qu'elle a de la peine à vous laisser partir.

M. GROGNARD.

Oui, sans doute. Elle vient pourtant d'y consentir.

M. VILAIN.

La pauvre Enfant ne peut suporter votre absence.

M. GROGNARD.

Non, huit jours sans me voir, elle mourroit, je pense.
J'ai donné l'ordre aux Fous, quand j'irois à Poissy,
Qu'ils ne fissent pas moins que si j'etois ici.
Je veux qu'en mon absence elle se réjouisse,
Et que de leur folie elle se divertisse ;
Et vous pourrez aussi fort aisement la voir.

M. VILAIN.

Si votre Frere est mort, venez demain au soir.

M. GROGNARD.

Que la Mort me le laisse, ou que la Mort me l'ôte,

Vous me verrez ici demain au ſoir ſans faute.

M. VILAIN.

Si comme vous croyez, il vous donne ſon bien,
Ayez les yeux par tout, & qu'on n'écarte rien;
Et dès après demain, au lever de l'Aurore
Il faut vous marier.

M. GROGNARD.

Oui, plus matin encore.

M. VILAIN.

Puis après s'en aller, comme des gens heureux,
Prendre poſſeſſion de ce bien-là tous deux.
Je trouve qu'il fait froid dans cette grande Salle.

M. GROGNARD.

Oui. Jocriſſe eſt long-temps à brider ma Cavale.

SCENE XI.

Mr. GROGNARD, Mr. VILAIN, SANS-CERVELLE.

SANS-CERVELLE.

Jocriſſe, & Trop-d'Eſprit....

M. GROGNARD.

Ah, l'importun Butor!
Il ſe plaint toujours d'eux: Que t'ont-ils fait encor?

SANS-

SANS-CERVELLE.

Je ne vous veux, Monſieur, dire que deux paroles;
Jocriſſe, & Trop-d'Eſprit veulent feſſer les Folles.
Ils ſe ſont enfermés dans la Chambre tous deux;
Ne dois-je pas, Monſieur, les feſſer avec eux?

M. GROGNARD.

Quoi, contre ma défenſe ils auroient ces penſées?

SANS-CERVELLE.

Lucrece & Cleopatre alloient être trouſſées;
J'avois accomodé les verges que voici;
N'y dois-je pas entrer, & les feſſer auſſi?

M. GROGNARD.

Tu mens, tu n'as pas vû les Folles de la ſorte.

SANS-CERVELLE.

J'ai pourtant regardé par le trou de la porte,
Mais il étoit bouché, je n'ai pas pû rien voir.

M. GROGNARD.

Menteur, goulu, tantôt quand tu m'as fait ſçavoir
Qu'ils mangeoient ton diné, tu me mentois en diable.

SANS-CERVELLE.

Ha, pour les œufs, Monſieur, rien n'en plus véritable.

M. VILAIN.

Il ſe fait déja tard, allez vous apprêter.

M. GROGNARD.

Retire-toi, menteur; va, je vais me botter.

SCNE XII.

JOCRISSE *une bride à la main.*

Monſieur. Il n'entend pas. Jarniguenne Pa-
cole,
Comment diable eſt-ce donc que cela ſe bricole ?
Que ſert ce fer ? Pourquoi ces brinborions-là ?
Palſanguenne un licou vaut mieux que tout cela.

SCENE XIII.

JACINTE, JOCRISSE.

JACINTE.

Monſieur eſt-il parti ?

JOCRISSE.

Non, il eſt dans la Salle.
Morguenne ſav'ous point brider une Cavale.

JACINTE.

Ouvre-lui bien la bouche, & mets le mors dedans.

JOCRISSE.

C'eſt qu'all' leve le nez, & qu'all' ſerre les dents.

Je ſuis pour la brider monté dans la Mangeoire,
All' m'a levé ſa tête, & caſſé la Mâchoire.
Je l'ai portant bridée, & qu'il n'y manquoit rien,
Hors que le fer étoit ſous la gorge.

JACINTE.

Fort bien :
Va vîte la brider de crainte de la touche :
Madame vient.

JOCRISSE.

Comment lui faire ouvrir la bouche?

SCENE XIV.

ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELI E.

LEandre eſt-il inſtruit ?

JACINTE.

Oui, j'ai ſçû l'avertir,
Que votre vieil Amant s'apprête pour partir.
Dans ce même moment un Homme eſt à la fue :
Dès qu'il le pourra voir à cheval dans la Rue,
Il ouvre aux Inſenſés, & vous les verrez tous
Dançant & gambadant, rire comme des Fous.
Mais Léandre eſt charmant des pieds juſqu'à la tête ;

Il eſt vêtu pour faire une grande conquête.
Enfin la nuit eſt longue, & vous hazardez bien
Dans ce brillant Habit. . . .

ANGELIQUE.

Hé, l'Habit n'y fait rien.

JACINTE.

Voici pour votre honneur une Pierre de Touche ;
Votre Pere pour lors endormi ſur ſa Couche,
Et votre vieil Amant parti pour quelques jours,
La Vertu toute ſeul eſt avec vos amours,
Qui, comme vous ſçavez, eſt débile & chancelle :
Les Amours ſont petits, mais ils ſont plus forts qu'elle.

ANGELIQUE.

Jacinte, quand on ſçait qu'un Amant aime bien,
En tous lieux avec lui l'on ne doit craindre rien.

JACINTE.

Enfin va-t-il partir ce grogneux ?

ANGELIQUE.

Oui, Jacinte.
Il ſe botte.

JACINTE.

Avez-vous commencé votre plainte ?

ANGELIQUE.

Oh ; j'ai ſçû profiter de ton inſtruction ;
Jamais Femme n'a feint plus grande affection
Au départ d'un Mari, n'a montré plus de rage,
Et n'a ſi bien que moi joué ſon Perſonnage.

Il croit que ſon départ me met au déſeſpoir,
Lors que je fais des vœux pour ne le jamais voir.
Enfin on ne peut pas mieux faire la grimace.

JACINTE.

Voilà ce qu'un Jaloux mérite qu'on lui faſſe.
Mais recommencez bien tout ce feint déſeſpoir
Dans vos derniers adieux, Madame.

ANGELIQUE.

Oh, tu vas voir.

JACINTE.

Ces feints déplaiſirs font, étans crûs véritables,
Dans un Jaloux abſent des effets admirables.
Le voici tout botté.

SCENE XV.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELIQUE *avec un cri.*

QUoi, vous allez partir?

M. GROGNARD.

Il le faut bien, M'amour, tu viens d'y conſentir.

ANGELIQUE.

Non, abſente de vous je ne pourrois pas vivre:

Ou souffrez que je meure, ou laissez-moi vous suivre.

M. GROGNARD.

Mais mon Cœur, que veux-tu?

ANGELIQUE.

Je veux toujours vous voir.

M. GROGNARD.

Mais tu sçais....

ANGELIQUE.

Vous voulez me mettre au désespoir.

M. GROGNARD.

Ce n'est que pour deux jours.

ANGELIQUE.

Deux jours! Ce mot me tue.
Je pourrois m'absenter deux jours de votre vue!
Deux jours!

M. GROGNARD.

Je ne sçai pas d'où vient cet amour-là,
Car je n'ai rien en moi qui t'oblige à cela.

ANGELIQUE.

Tout est charmant en vous, & tout à sçû me plaire.
Vous le sçavez fort bien.

M. GROGNARD.

Non-fait, ma foi, ma chere:
Laisse donc pour deux jours partir tous mes appas.

ANGELIQUE.

Non, non, si je ne pars, ils ne partironr pas;
Je m'attacherai là. *Elle se jette à son cou.*

M. GROGNARD.

Mais, Mamour, comment faire ?
Tu ſçais bien qu'il s'agit d'une importante affaire.

JACINTE *faiſant la pleureuſe.*

Vous nous déſeſpérez.

M. GROGNARD.

Cela me fait damner.

ANGELIQUE

Quoi, ſi près d'être unis, vouloir m'abandonner !

M. GROGNARD.

Quand je t'en ai parlé, tu ſemblois t'y réſoudre.

ANGELIQUE.

Hé, ce moment venu, m'eſt pis qu'un coup de foudre :
Oui, je réſolus hier de vous laiſſer partir,
Mais aujourd'hui mon cœur n'y ſçauroit conſentir.

M. GROGNARD.

Tu pourrois demain voir nos Fous avec Jacinte.
Ils te divertiroient. Tu peus même ſans crainte
En lâcher quelques-uns, hors le Fou d'Opéra ;
Je ne veux plus qu'il ſorte.

JACINTE.

Hé, l'on s'en paſſera.

M. GROGNARD.

Oui, j'appréhenderois s'il étoit hors de Cage,
Qu'il n'en dit beaucoup moins, & n'en fit davantage.

ANGELIQUE.

Tous les Hommes me ſont des objets odieux ;
Vous ſeul êtes ici le charme de mes yeux.

M. GROGNARD.

Pour moi je ne ſçais pas où j'ai pris tant de charmes,
Je ne puis m'empêcher de répandre des larmes.

ANGELIQUE.

Quoi vous pleurez, mon cher ! ah ceſſez....

M. GROGNARD.

Je ne puis ;
Jamais Amant ne fut plus aimé que je ſuis.
Vois-tu ſa paſſion ?

A Jacinte.

JACINTE.

Elle eſt trop violente.
S'il revient dans deux jours, ſerez-vous pas contente ?

ANGELIQUE.

Non, puiſque ſon départ cauſera mon trépas.

M. GROGNARD.

Hé bien, mon petit Cœur, je ne partirai pas ;
Tu ſerois triſte, & moi je ſerois à la gêne.

JACINTE.

Vos affaires iront d'une belle dégaîne :
Vous ne feriez pas pis s'il étoit votre Epoux ;

Votre

Votre ménage ira tout ſans-deſſus-deſſous.
Un Mari ne pourra jamais faire un Voyage,
Sans qu'une Femme ſoit à ſes trouſſes, j'enrage.
Quelle honte !

ANGELIQUE.

Partez.

JACINTE.

Je la conſolerai,

ANGELIQUE.

Quand viendrez-vous ?

M. GROGNARD.

Demain, où je ne le pourrai.

ANGELIQUE.

Puiſque je me réſous à ſouffrir votre abſence,
Loin de vous ſupplier de faire diligence,
Pour ne me plus jouer de ſi ſenſibles tours,
Au lieu de deux, de trois, prenez huit & dix jours.

M. GROGNARD.

Je ne me puis réſoudre à ſouffrir ton abſence;
Je ne partirai point.

JACINTE.

Mais vous rêvez, je penſe ?

ANGELIQUE.

Non, non, partez, Monſieur.

M. GROGNARD *à Jacinte.*

Je le veux. Prends-en ſoin ;
Je m'en vais donc, Mamour.

ANGELIQUE.

Fussiez-vous déja loin;
Je pourrois vous revoir plutôt que je n'espere.

JACINTE.

Laissez-le donc aller, Madame,

M. GROGNARD.

Adieu, ma Chere.

ANGELIQUE.

Il est déja bien tard.

M. GROGNARD.

Je gagnerai Poissy.

ANGELIQUE.

Mais la nuit vous prendra dans une heure d'ici.

JACINTE.

Mais la nuit à présent n'est pas noire, elle est blonde;
Puisque le clair de Lune est le plus beau du monde.

ANGELIQUE *le prenant encore.*

Faut-il laisser aller ce que j'aime le mieux?

JACINTE *en les séparant.*

Ma foi vous finirez, malgré tous vos adieux;
Partez. S'il falloit donc qu'il fit de grands voyages....

M. GROGNARD.

Prends garde à tout, Jacinte, & que nos Fous soient sages.

ANGELIQUE.

Adieu toute ma joie.

M. GROGNARD.

Adieu tout mon desir.

Il s'en va.

JACINTE.

Il croit que vous allez mourir de déplaisir.

ANGELIQUE.

Ha, je respire. Hé bien, sçais-je me contrefaire ?

JACINTE.

Mais vous avez pensé gâter toute l'affaire :
Votre feint déplaisir l'a mis si fort à bout,
Qu'il a ma foi pensé ne point partir du tout.

ANGELIQUE.

La feinte étoit fort bien, mais un peu trop poussée,
Pour l'obliger d'agir selon notre pensée.
Que fait Leandre ?

JACINTE.

Il songe à votre enlevement.

ANGELIQUE.

Mais, Jacinte, est-il sûr de mon consentement ?

JACINTE.

Il s'en flate.

ANGELIQUE.

Il se trompe.

JACINTE.

Hé, quel obstacle encore
L'empêcheroit....

ANGELIQUE.

Demain au lever de l'Aurore
J'en veux prier mon Pere, & s'il n'y consent pas,
Leandre pourra lors m'enlever de ses bras :
Il ma promis sa main, je lui donne la mienne.

JACINTE.

Et si le Grognard vient ?

ANGELIQUE.

Je ne crois pas qu'il vienne
De ce soir.

JACINTE.

Mais demain s'il vient, pour nos péchés ?

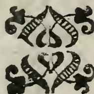
ANGELIQUE.

Dès la pointe du jour nous serons dénichés.
C'est ce que j'ai conclu, va le dire a Léandre ;
Et qu'il n'espere pas ce soir rien entreprendre.
Qu'il y résiste ou non, fais qu'il se rende ici ;
Je reviens sur mes pas, & je m'y rends aussi.

On entend des Violons.

JACINTE.

L'ai-je dit ? le Jaloux à peine est hors la Porte,
Les Fous s'en vont donner, & de la bonne sorte.

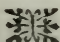


SCENE XVI.

ANGELIQUE, JACINTE, LES FOUS, TROIS MUSICIENS.

I. MUSICIEN.

L'Amour étend ses Conquêtes ;
Et brise ici les Verroux :
Il n'est pas jusques aux Foux
Qui ne célébrent les Fêtes
De l'absence d'un Jaloux.



Un Amant fidelle & tendre,
Belle Iris, languit pour vous ;
Si ses feux vous semblent doux,
Profitez sans plus attendre
De l'absence d'un Jaloux.

I. MUSICIEN.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah ;

LES DEUX MUSICIENS.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

I. MUSICIEN.

Que la sotte canaille

Tempête & criaille,
Jure, peste & braille,
Au diable d'aujourd'hui qui les en tirera
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah ah,

TOUS DEUX.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.

2. MUSICIENS.

Allons faire ripaille
Comme Rats en paille :
J'ai plus d'une maille,
Et je n'estime rien ce qui m'en coûtera.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

TOUS DEUX.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah;

3. MUSICIENS.

Vendons cette Ferraille
Pour faire gogaille ;
Pour peu qu'elle vaille,
Je crois qu'à bien brisser elle nous fournira.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

TOUS DEUX.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

L'on dance, & les Fous rentrent tous en riant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. VILAIN, ANGELIQUE, JACINTE.

M. VILAIN.

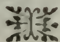
Tu l'as laissé partir, à la fin ?

ANGELIQUE.

Oui, mon Pere.

M. VILAIN.

Jamais Homme, je crois, n'a tant aimé son frere.
Il m'a dit en partant, *J'hérite d'un grand Bien,*
Mais tout cela ne peut me consoler en rien :
La perte de mon Frere est pour moi sans seconde ;
J'aime encor mieux l'avoir que tous les Biens du monde.
Et si son Frere meurt, loin de le voir heureux,
Je suis sûr qu'il faudra les enterrer tous deux.



SCENE II.

Mr. VILAIN, Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE.

M. VILAIN.

QUoi, c'eſt vous? ah, je vois deſſus votre viſage
La mort de ce cher Frere; & ce retour....

M. GROGNARD.

J'enrage:
Il eſt mort, & de plus, je crois qu'il eſt damné;
Il a fait Teſtament, & ne m'a rien donné.

M. VILAIN.

Quoi, rien du tout?

M. GROGNARD.

Non, rien. Que le Diable le creve:
Je m'en conſolerois, s'il étoit mort en Greve.
Le traître! ah, qu'il avoit l'ame d'un Scélérat!
A trente ans ce Coquin étoit gueux comme un Rat:
Il faut bien qu'il ait fait de la fauſſe Monnoie,
Car il eſt mort fort riche. Ah, que j'aurois de joie,
Si la Juſtice alloit demain, même aujourd'hui
S'emparer de ſon corps, & tout ſceller chez lui!

M. VILAIN.

Vous l'aimiez, disiez-vous, avec tant de tendresse ?

M. GROGNARD.

Qui se fût défié d'une ame si traîtresse !
Le Notaire qui même a fait son Testament,
Et qui n'est arrivé que depuis un moment,
Venoit exprès chez moi m'instruire de l'affaire.
Hé, Monsieur, lui dit-il, *songez à votre Frere :*
Ce Coquin répondit. *Hé, mon Frere a du bien.*
Monsieur, j'ai d'autres gens à qui donner le mien ;
Mais j'y retourne. Il faut que pour me satisfaire
Je fasse tout saisir.

M. VILAIN.

Oui, vous le devez faire.
Prenez tous les effets, en soit ce qu'il pourra ;
S'il faut plaider, plaidons.

ANGELIQUE.

Hé bien, l'on plaidera ;
Ne perdez point de temps ; je me vois résolue
De me priver plutôt huit jours de votre vûe :
Le bien est précieux, partez donc pour l'avoir,
Et faites que bien-tôt je puisse vous revoir.
Partez, & point d'adieu.

M. GROGNARD.

La pauvre Enfant ! J'avoue
Qu'un si parfait amour mérite qu'on le loue.
On n'en verra jamais un comme celui-là.
Elle s'en va pleurer.

JACINTE.

A quoi sert tout cela?

M. GROGNARD.

Adieu, mon cœur.

ANGELIQUE.

Hélas, voulez-vous que j'expire?

JACINTE.

Vraiment vous avez tort.

M. VILAIN.

Sortons sans lui rien dire.

JACINTE.

Ce vieux Fou nous fera perdre le jugement.

ANGELIQUE.

J'ai pensé, le voyant, mourir subitement;
S'il ne fût reparti, j'aurois perdu courage.

JACINTE.

L'on n'a jamais si bien joué son personnage.

ANGELIQUE.

Enfin il est absent pour le coup, respirons,
Et jouïssons un peu du bien que nous avons.

JACINTE.

Vraiment vous voilà seule, & n'avez plus de crainte.
Vous allez voir Leandre, & le voir sans contrainte.



SCENE III.

ANGELIQUE, JACINTE, UN SOLDAT.

On frappe.

JACINTE.

QU'est-ce ?

LE SOLDAT.

Monsieur Grognard.

JACINTE.

Hé bien

LE SOLDAT.

Est-il ici ?

JACINTE.

Non, il est en Campagne.

LE SOLDAT.

Un ordre que voici,
L'oblige à me loger cette nuit par Etape.

JACINTE.

A moins qu'on coure après, & qu'on ne le rattrape,
On ne vous peut loger.

LE SOLDAT.

Il le faut pourtant bien.

JACINTE.

Etant seules ici....

LE SOLDAT.

On ne doit craindre rien.

JACINTE.

Je le crois. Mais Madame est une jeune Femme ;
Ou va l'être du moins.

LE SOLDAT.

Que fait cela, Madame?

ANGELIQUE.

Comment, que fait cela ? quoi, vous souffrir chez moi,
Seule ?

LE SOLDAT.

Que voulez-vous, c'est un ordre du Roi;
Puis il est tard, la nuit sera bien-tôt passée.

JACINTE.

L'honnêteté, Monsieur, n'en est pas moins blessée.

ANGELIQUE.

Puis-je, mon Accordé, Monsieur, étant aux Champs,
Souffrir avec honneur le moindre Homme céans?

LE SOLDAT.

Mais comment voulez-vous, Madame, que je fasse?
Ce que vous me devez, je le demande en grace;
Et tout autre Soldat viendroit brutalement,
Ce Billet à la main, prendre son Logement;
Mais j'en use toujours avec respect, Madame.

JACINTE.

Rien n'est si chatouilleux que l'honneur d'une Femme.

Vous le ſçavez, Monſieur, nous avons ce malheur,
Le moindre Homme ſuffit pour ternir notre honneur;
Et ſon ombre à préſent nous ſeroit un ſcandale.

ANGELIQUE.

Je n'ai qu'une Cuiſine, une Chambre & ma Salle :
On ne vous peut coucher que dans un Galetas.

LE SOLDAT.

Par tout où vous voudrez, il ne m'importe pas.
Mais mon ſoupé, Madame ?

JACINTE.

Il n'y faut point de Nappe ;
Nous n'avons pain, ni vin.

LE SOLDAT.

La peſte, quelle Etape !
La Ville eſt bonne.

JACINTE.

Mais il eſt tard.

LE SOLDAT.

J'ai grand faim.

JACINTE.

Barbe vous trouvera quelque morceau de pain.
Sans le Mari, toujours la Femme ſe chagrine ;
Et pour lors il n'eſt rien plus froid que la cuiſine.

LE SOLDAT.

N'avez-vous point ici d'Eau de Vie, ou de Vin ?

JACINTE.

Ho non, paſſez-vous-en juſqu'à demain matin.

LE SOLDAT.

Jamais jeûne ne fut plus loin de ma penſée
Que celui-là l'étoit.

JACINTE.

La nuit eſt avancée.
Barbe, donnez la Lampe, & conduiſez Monſieur
Au Galetas.

BARBE *lui donnant la Lampe.*

Montez.

LE SOLDAT.

Têtigué, ſerviteur.

BARBE *à Jacinte.*

Un Drap.

JACINTE.

Faites ſervir celui de la Couchette.

BARBE.

Bon, ce Drap-là n'eſt pas plus grand qu'une ſerviette;
Même l'Ecorcheveau me ſemble trop petit;
Ses genoux paſſeront, je crois, le pied du Lit.
C'eſt un Homme puiſſant.

JACINTE.

Qu'on y porte le vôtre.

BARBE.

Le mien! c'eſt encor pis, il eſt plus court que l'autre;
S'il s'avale, ſes pieds toucheront juſqu'en bas;
J'en ſuis certaine.

JACINTE.

Hé bien, qu'il ne s'avale pas :
Qu'il couche en ſon fourreau, s'il l'a pour agréable.

ANGELIQUE.

Je crains : Vit-on jamais de contretemps ſemblable ?

JACINTE.

Il ne faut craindre rien, car un Soïdat François,
Madame, eſt aujourd'hui ſage comme un Bourgeois.
Le temps paſſé n'eſt plus. La Juſtice eſt ſi bonne,
Que l'on n'oſe à préſent faire inſulte à perſonne.

SCENE IV.

ANGELIQUE, JACINTE, BARBE.

BARBE.

IL eſt demi ſon long ſur mon Ecorche-veau,
Les deux jambes à bas, couché dans ſon fourreau.
Quoi qu'il n'ait que du pain ce ſoir qui le conforte,
Il ſoupe dix fois mieux qu'il n'eſt couché.

JACINTE.

Qu'importe.

SCENE V.

ANGELIQUE, JACINTE, LE ROTISSEUR,

On frappe. Le Soldat voit par un trou tout ce qui se passe.

ANGELIQUE.

VOis qui heurte.

LE ROTISSEUR.

Bon-ſoir.

JACINTE.

Qu'eſt-ce encor que ceci?

LE ROTISSEUR.

C'eſt du Vin & du Rôt que j'apportons ici.

JACINTE.

Vous apportez du Vin, & du Rôt! pourquoi faire?

LE ROTISSEUR.

Pargué, Madame, c'eſt pour faire bonne chere.

JACINTE.

Et qui vous a chargé de l'apporter chez nous?

LE ROTISSEUR.

C'eſt, je crois, le Valet d'un de Meſſieurs les Fous.

JACINTE.

Ne vous l'ai-je pas dit? Portez dans la Cuiſine.

Découvre

Découvre un peu, voyons.

LE ROTISSEUR.

Vla qu'a-t-il bonne mine?

JACINTE.

Bonne ou mauvaiſe, va, l'on te la payera bien.

LE ROTISSEUR.

Hé, j'en ſommes payé, je n'en demandons rien.

JACINTE.

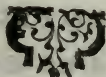
Leandre va venir, Madame.

ANGELIQUE.

Ouï, Jacinte.
Mais l'amour, la vertu, le devoir & la crainte
Combattent; chacun d'eux veut diſpoſer de moi.
Ah, Jacinte, l'Amour l'emportera, je croi.

JACINTE.

Ho, l'Amour eſt toujours un ruſé petit traître;
Pour peu qu'on le ſeconde, il eſt toujours le maître.
Madame, il le ſera, je n'en ai point douté;
Joint que Leandre & vous êtes de ſon côté.



SCENE VI.

ANGELIQUE, JACINTE, BARBE, LE ROTISSEUR.

LE ROTISSEUR.

J'Ai laiſſé mon Baſſin à votre Cuiſiniere.

JACINTE.

Hé bien, va.

LE ROTISSEUR.

Vous avez deux Oiſeaux de Riviere,
Un Levraut, deux Faiſans, trois Perdrix....

JACINTE.

C'eſt aſſez

LE ROTISSEUR.

Tout cela coûte bien plus que vous ne penſez.

JACINTE.

Tant-mieux.

LE ROTISSEUR.

Le Plat de Rôt eſt auſſi raiſonnable....

ANGELIQUE.

Hé, va, nous le verrons quand nous ſerons à tabl

JACINTE.

Barbe, tenez tout prêt, pour le ſervir ici,

Quand ce Monſieur viendra.

ANGELIQUE.

Jacinte, le voici.

SCENE VII.

JACINTE, ANGELIQUE, LEANDRE.

LEANDRE.

MAdame, vous voyez ce que j'oſe entreprendre;
Mais ſi vous ne m'aimez, que deviendra Leandre?

ANGELIQUE.

Je vous aime, mon cœur ne dément point ma voix;
Je crois depuis deux ans vous l'avoir dit cent fois.
Je vous aime.

LEANDRE.

Hé, Madame, eſt-ce aſſez de le dire,
Et d'en demeurer là pour croître mon martyre?
Vos ſouhaits & les miens ſeront ils ſuperflus?
Montrez que vous m'aimez, & ne le dites plus.

ANGELIQUE.

C'eſt deſſus notre Hymen que mon amour ſe fonde.

JACINTE.

Voici l'occasion la plus belle du monde.
Votre jaloux Amant est parti pour deux jours:
L'agréable saison pour les tendres Amours!
Madame, mettra-t-on le couvert dans la Salle?

ANGELIQUE.

Où donc? vous prétendez me faire un grand régale?

LEANDRE.

Non, Madame, ce n'est qu'un fort petit Cadeau,
Et l'on ne peut ici vous le donner plus beau.
Cependant, je suis sûr que pour vous satisfaire,
Nos Fous vont étaler tout ce qu'ils sçavent faire:
Mais, Madame, souffrez que je mêle avec eux
Le plus fidelle Amant & le plus amoureux;
Quoique je n'aye pas la voix la plus touchante,
Ce que j'ai composé, souffrez que je le chante.
Mais un certain Menuet que vous chantez toujours;
Et qui semble être fait exprès pour nos amours,
Seroit ici charmant dans votre belle bouche.

ANGELIQUE.

Je chante fort mal, mais il suffit qu'il vous touche.

LEANDRE.

Puis d'un coup de sifflet, pendant notre repas,
Je fais sortir un Fou qui ne déplaira pas:
Il doit chanter ici quelque Chanson à boire

Qui nous divertira, si nous l'en voulons croire.
Votre Pere, dit-on, est avecque le mien,
Et je ne sçai si c'est ou pour mal ou pour bien.

ANGELIQUE.

Si ces Peres qui font notre commun martyre,
Pouvoient être inspirés du Dieu qui nous inspire;
Car enfin nous touchons à ce fatal moment
Où l'un perd sa Maîtresse, & l'autre son Amant.

LEANDRE.

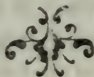
Non, nous serons unis, ce Dieu nous favorise;
Et c'est l'heureuse fin qu'aura notre entreprise,
Puisque vous consentez dès la pointe du jour
De me donner la main pour prix de mon amour.
Mais voici tous nos Fous: qu'on prête avec silence
L'oreille à nos récits, & les yeux à leur Danse.

JACINTE.

Monsieur Vilain voudroit me parler ici près.

ANGELIQUE.

Vas-y donc, & sur tout, songe à mes intérêts.



SCENE VIII.

LEANDRE, ANGELIQUE, TOUS LES DANSEURS.

LEANDRE.

MOn Pere est trop alerte, & l'affaire le touche.

ANGELIQUE.

Je croyois bien le mien en repos dans sa Couche.

L'on danse en cet endroit.

RECIT.

Ce n'est qu'entre deux Amans
Que les Concerts sont charmans:
Lorsque la crainte est bannie,
Leurs amoureuses langueurs
Forment une Symphonie,
D'un, je me pâme, je me meurs;
Et la plus douce Harmonie
Est l'union de deux cœurs.



Laissons dire les Jaloux,
Charmante Iris aimons-nous,
Sans craindre leur tyrannie :
Nos amoureuses langueurs
Feront une Symphonie,
D'un je me pâme, je me meurs ;
Et la plus douce Harmonie,
Est l'union de deux cœurs.

On danse.

MENUET.

Quand la flamme
Est dans une ame,
Quand la flamme consume un cœur,
Et qu'un Pere
Trop sévere
N'en veut point modérer la chaleur ;
Que la priere
N'y peut rien faire,
C'est à l'Amour d'en éteindre l'ardeur.

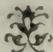
Ils dansent, & rentrent.

ANGELIQUE.

Ils se sont surpassés, on ne peut pas mieux faire.

LEANDRE.

Que ne feroit-on pas, Madame, pour vous plaire ?



SCENE IX.

LEANDRE, ANGELIQUE, JACINTE,

ANGELIQUE.

Quelle nouvelle donc !

JACINTE.

Grande pour vos amours.

ANGELIQUE.

C'eſt que Monſieur Grognard ne viendra de huit jours :

JACINTE.

Non, c'eſt quelqu'autre affaire
Que je viens de ſçavoir.

ANGELIQUE.

Que ſçais-tu donc ?

JACINTE.

Me taire.

LEANDRE.

Laiſſons cela. Goûtons ces précieux momens,
Ces préludes certains de nos contentemens.

ANGELIQUE.

Ah, que pour vous je ſens de trouble dans mon ame !

LEANDRE.

LEANDRE.

Ah, Madame, seroit-ce en faveur de ma flamme!

ANGELIQUE.

Et ma bouche, & mes yeux ne vous l'ont que trop dit.

JACINTE.

Mais votre amour s'échauffe, & le soupé froidit:
Si long-temps sans manger! est-ce être raisonnable?
Ne voulez-vous donc pas, Monsieur, vous mettre à table?
Dites-lui qu'il s'y mette, il veut être prié.
Plus de soupirs, demain vous serez marié.

ANGELIQUE.

La Porte de devant est-elle bien fermée?

JACINTE.

Oui, Madame, elle l'est.

ANGELIQUE.

Je viens d'être allarmée;

LEANDRE.

De qui donc?

ANGELIQUE.

D'un Soldat que nous avons là haut.

LEANDRE.

Par Etape?

ANGELIQUE.

Oui.

LEANDRE.

Dort-il ?

JACINTE.

Il ronfle comme il faut.

LEANDRE.

Comme notre Balet a fait bruit, j'appréhende
Qu'il n'ait rompu ſon ſomme & qu'il ne nous entende.

JACINTE.

Bon, des gens haraſſés de marcher tout un jour,
Dorment, & dormiroient même au ſon du Tambour.

LEANDRE.

Oui, quand ils ſoupent bien, ils dorment à merveille;
Et l'on leur tireroit le Canon dans l'oreille
Qu'ils dormiroient encor. Qu'a-t-il ſoupé ?

ANGELIQUE.

Lui ? rien.

LEANDRE.

Tant pis, l'eſtomac vuide, on ne dort pas ſi bien.

On frappe à la porte.

JACINTE.

Qui diantre heurte ainſi ?

ANGELIQUE.

Monſieur, quelle eſt ma crainte !

JACINTE.

Il faut bien que ce ſoit Monſieur.

LEANDRE,

Va voir, Jacinte.

ANGELIQUE.

Ah, si c'est lui, Leandre, où vous sauverez-vous ?

LEANDRE.

Je ne sçai, car par là tout est fermé sur nous.

Pacole entre-là

JACINTE.

C'est lui-méme.

ANGELIQUE.

C'est lui. Que lui ferai-je croire !

JACINTE.

Mais il monte.

ANGELIQUE.

Portez dans cette grande Armoire
La Table comme elle est.

BARBE.

Est-elle grande assez ?

ANGELIQUE.

Oui, vous dis-je, elle l'est plus que vous ne pensez.
Cachez-vous dans ce coin, Monsieur.

LEANDRE.

Quoi qu'il arrive....;

ANGELIQUE.

Dépêchez donc, je suis bien plus morte que vive.

LEANDRE.

Madame, vous n'avez à craindre nullement.

SCENE X.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE,

M. GROGNARD.

Je te ſurprends, Mamour, fort agréablement.
Tu ne m'attendois pas.

ANGELIQUE.

Non, j'en ſuis ſi ſurpriſe;
Que de ce ſoir, Monſieur, je n'en ſerai remiſe.

M. GROGNARD.

D'où vient donc ?

JACINTE.

Entendant que l'on heurtoit ſi fort;
Nous croyions toutes deux qu'on vous rapportoit mort!

M. GROGNARD.

Mort

ANGELIQUE.

A l'heure qu'il eſt, que voulez-vous qu'on croie ?

M. GROGNARD.

Qu'elle m'aime!

JACINTE.

Ho!

M. GROGNARD.

Mamour.

ANGELIQUE.

Ha !

M. GROGNARD.

Reprends donc ta joie,
Mon Cœur.

ANGELIQUE.

Votre retour m'eſt un coup de Poignard.
Pourquoi s'en revenir puiſqu'il étoit ſi tard ?
Et pourquoi me donner une frayeur mortelle ?

M. GROGNARD.

Mais je ne ſuis pas mort, tu le vois bien, ma Belle.

ANGELIQUE.

Ouï, mais trop d'amour entretient ma frayeur.
J'aime, & je crains toujours.

M. GROGNARD.

Mon pauvre petit cœur.
On ne peut pas, je crois, voir dans aucun ménage,
La Femme & le Mari s'entraimer davantage.

JACINTE.

On feroit tout Paris.

ANGELIQUE.

J'avois déja l'effroi
D'un Soldat qui céans s'eſt logé malgré moi.
Souffrir un Homme ici ſeules en votre abſence,
Que dira-t-on de moi ?

M. GROGNARD.

Qu'en diroit-on ? je pense
Que nul n'y peut trouver à redire que moi.
C'eſt par étape ; & puis c'eſt par ordre du Roi.
En te quittant, je fus prendre avis du Notaire,
Qui n'a pas approuvé ce que je voulois faire.
Je n'ai point été là. Pour ſouper qu'avons-nous ?

ANGELIQUE.

Ne vous attendant pas qu'aurions-nous eu ſans vous ?

JACINTE.

Nous n'avons employé ni broche, ni marmite,
Et chacun a, je crois, mangé ſa Pomme cuite.

ANGELIQUE.

Si triſtes toutes deux, & dans un tel chagrin. ...

M. GROGNARD.

Oh n'y ſoyez donc plus. Soupons, je meurs de faim.

ANGELIQUE.

Faim tant qu'il vous plaira, je ne ſçaurois qu'y faire.
A moins que du pain ſec vous puiſſe ſatisfaire.....

M. GROGNARD.

Bon.

JACINTE.

A l'heure qu'il eſt on ne peut rien avoir.

M. GROGNARD.

Tant-pis.

SCENE XI.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, LE SOLDAT, BARBE, PACOLE.

LE SOLDAT.

JE viens, Monſieur, vous donner le bon ſoir ;
C'eſt un petit devoir qu'on doit rendre à ſon Hôte,
Que j'importune ici.

M. GROGNARD.

Ce n'eſt pas votre faute.

LE SOLDAT.

L'ombre d'uu Homme met Madame au déſeſpoir.

M. GROGNARD.

La pauvre Enfant n'a pas accoutumé d'en voir.
Il faut lui pardonner.

LE SOLDAT.

Oui, Madame eſt fort ſage :
Le ſeul nom de Soldat, mon habit, mon viſage....

M. GROGNARD.

Tout cela lui fait peur.

LE SOLDAT.

Je m'en ſuis apperçû :
Un Cadet fort bienfait....., eût été mieux reçû.

ANGELIQUE.

Ah ne le croyez pas. Monsieur, qu'allez-vous dire ?

M. GROGNARD.

Hé que crains-tu ?

LE SOLDAT.

Je n'ai nul dessein de vous nuire.

M. GROGNARD.

Je le crois fort, Monsieur.

LE SOLDAT.

Pour soupé, qu'avez-vous ?

M. GROGNARD.

Rien du tout, dont j'enrage.

LE SOLDAT.

Ecoutez, entre-nous ;
Je vais vous découvrir une importante affaire,
Et dans ce même instant vous faire fort grand' chere ;
Mais ne me perdez pas. A vingt ans j'eus le bien
De servir quatre mois un grand Magicien.
Je sçai tout ce qu'on peut sçavoir dans les Magies :
Informez-vous de moi dedans nos Compagnies,
Vous sçaurez de quel bois se chauffe Jolicœur ;
C'est mon nom, & celui de votre Serviteur.
La Magie en embrasse un nombre, & je m'en aide ;
La Blanche c'est la belle, & la Noire la laide :
La Rouge, la Citron, l'Incarnate, & plusieurs ;
Car enfin il en est de toutes les couleurs :
Toutes me servent bien, & certaines Bougies.
Mais je ne prends ici de toutes les Magies

Que la Verte, la Jaune, & la couleur de Feu :
Avecque ces trois-là vous allez voir beau jeu.
J'ai pouvoir ſur le Diable, & ſi je lui commande,
D'apporter promptement dans ce lieu pain, vin, viande,
D'un ſeul mot tout cela ſe va trouver ici.
Dites quel Rôt vous plaît.

ANGELIQUE.

Jacinte, qu'eſt-ceci ?

LE SOLDAT.

Ne vous allarmez point, je vous ferai grand'chere.

M. GROGNARD.

De tous ces contes-là je ne m'allarme guere.
Si ce n'eſt que cela, je crois, ſans vous fâcher,
Que nous n'avons tous trois qu'à nous aller coucher ;
Car nous ne verrons point ce ſoupé-là paroître.

LE SOLDAT.

La frayeur fait paſſer votre appétit peut être,
Et de tout ce Rôt-là vous ne mangeriez rien.

M. GROGNARD.

Pourquoi ? S'il étoit bon j'en mangerois fort bien.

LE SOLDAT.

Il ſera merveilleux.

M. GROGNARD.

Goûtons-le pour le croire.

LE SOLDAT.

Démon, qu'en cet inſtant ſe trouve en cette Armoire,

Deux Oiseaux de Riviere, un Levraut, trois Perdrix,
Et que ce Rôt-là soit le meilleur de Paris.
Qu'on ajoûte à cela deux Faisans, je te prie.
Pacole paroît-là.

M. GROGNARD.

Hé Monsieur Jolicœur, treve de raillerie.

LE SOLDAT.

Filles, apportez-tout.

ANGELIQUE.

Il me prend un frisson.

LE SOLDAT.

Madame, ne craignez en aucune façon.

ANGELIQUE.

Ah, Monsieur, c'est un Diable.

M. GROGNARD.

Il n'en a nulle tache,
Et je suis sûr qu'il est Sorcier comme une Vache.

LE SOLDAT.

Les Verres, & le Vin, il faut tout apporter.

ANGELIQUE.

C'est un Magicien, il n'en faut plus douter.

M. GROGNARD.

Oui, c'en est un, j'en vois une marque sensible.

LE SOLDAT.

Voilà de quoi. Soupons.

ANGELIQUE.

Cela m'est impossible.

M. GROGNARD.

Et moi je ne ſuis point d'un Repas infernal.

LE SOLDAT.

Qui n'en mangera pas s'en trouvera fort mal.

M. GROGNARD.

J'en vais manger.

ANGELIQUE.

Et moi.

JACINTE.

J'en mangerai de même.

LE SOLDAT.

Ça je vais vous ſervir.

BARBE.

Ah, que Monſieur eſt blême.

ANGELIQUE *à Grognard & à Jacinte.*

Ah, Monſieur eſt un Diable, il nous va perdre, hélas!

JACINTE.

Monſieur eſt un bon Diable, il ne nous perdra pas.

LE SOLDAT.

Non, non, ſouvent il eſt des Diables favorables;
Qui dans certains périls, ſe trouvent ſecourables.
Il ſifle.
Vous auriez bien ſujet d'avoir le cœur contrit,
Meſdames, bien vous-prend que j'aie un peu d'eſprit.

SCENE XII.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE, JACINTE, LE SOLDAT, UN MUSICIEN *qui chante ce Couplet.*

CHANSON.

Bacchus & l'Amour font débauche,
Buvons à droite, buvons à gauche;
Il sont d'accord ici tous deux,
Et la Fête n'est que pour eux.
Quel plaisir de les voir à Table!
Qu'avec un peu d'amour Bacchus est agréable!
Et que l'Amour est divin
Quand il a pris un petit doigt de Vin!

M. GROGNARD.

Je ne vois pas ici que nous fassions débauche.
Votre Demon voit trouble, ou du moins voit à gauche.
Ainsi je crois pouvoir dire avecque raison,
Que cette Chanson-là n'est guere de saison.

LE MUSICIEN.

J'en vais chanter une autre.

CHANSON.

L'Amour vous récompense
De votre long chagrin ;
Profitez de l'absence
Du vieux Faquin,
Du vieux Taquin,
Du vieux Bouquin,
Du vieux Coquin.
Qu'il perde toute espérance.
Le gros Pendart,
Le sot Bavart,
Le grand Braillart,
Le vieux Penart.
Trompez tous deux d'intelligence,
Le laid Hibou,
Le Loup-garou,
Le vieux Hou-Hou,
Le franc Cou-Cou.

Les Femmes s'éclatent de rire.

M. GROGNARD.

Hé bien, c'est encor pis.
Que voulez-vous donc dire avecque tous vos ris ?

JACINTE.

Mes ris ? je ne ris pas, Monsieur, c'est que je pleure.

M. GROGNARD.

Elle pleure à présent, & rioit tout à l'heure.

Quelle ſera la fin de ce déſordre-ci ?
Mais il eſt trop certain qu'un Démon eſt ici.

LE MUSICIEN.

Pour troubler les amours....

ANGELIQUE *s'écriant.*

C'eſt pour troubler les nôtres.

M. GROGNARD.

Hé vraiment oui, le Diable en fait-il jamais d'autres ?

LE SOLDAT.

Ce n'eſt pas encor tout. *Au Muſ.* Cela ſuffit, allez.
C'eſt qu'il faut voir celui qui nous a régalez.

ANGELIQUE.

Lui ! Si nous le voyons, Monſieur, je ſuis perdue.

L'on ſort de Table, Barbe & Pacole emportent la Table.

M. GROGNARD.

Ah de grace, Monſieur privez-nous de ſa vue.

JACINTE.

Nous verrons, s'il le faut l'Enfer de bout en bout ;
Mais ne nous montrez pas ce Diable là ſur tout.

LE SOLDAT.

Mais comme il eſt céans, il faut bien qu'il en ſorte,
Ou par la Cheminée, enfin, ou par la Porte.
Pour la forme il l'aura telle que je voudrai :
Choiſiſſez-la vous-même, ou je la choiſirai.

La voulez-vous d'un Bœuf, ou d'un Homme, ou d'un Diable!

ANGELIQUE.

La figure de l'Homme est la plus agréable.
Que comme un tourbillon il sorte de ces lieux.
Je tournerai le dos, ou fermerai les yeux.

M. GROGNARD.

Moi, pour ne le point voir, je ferai l'un & l'autre.

LE SOLDAT *à Barbe.*

Tournez le dos, Jacinte. Et vous, tournez le vôtre.

M. GROGNARD.

Moi, je ferme les yeux, & je tourne le dos,
Pour ne point voir d'objet qui trouble mon repos.

LE SOLDAT.

Démon tu vas sortir. Qu'on ouvre chaque Porte;
Comment souhaitez-vous qu'il soit vêtu?

M. GROGNARD.

Qu'importe?

LE SOLDAT.

Prends un Habit galant, des plumes, des Rubans;
Et quand je sifflerai, sors vîte de céans.
Quitte ta laide face, & prends-en une belle,
Pour ne point faire peur à cette Damoiselle;
Car tu peux être vû d'elle & de son Amant;

Et prends garde ſur tout d'en uſer autrement.
Vous le verrez un peu, tournez vous d'autre ſorte.

M. GROGNARD.

Qui moi ? Si je le vois, que le Diable m'emporte.

LE SOLDAT.

Prépare ta ſortie, & ne t'arrête pas.

Il ſifle.

LEANDRE.

Angelique, venez-vous jetter dans mes bras.
Suivez-moi tous.

M. GROGNARD.

Ha, ha, quelle voix infernale !
Nul Mortel ici bas n'a de voix qui l'égale.
Suivez-moi tous. Comment, je reſte ſeul ici :
Angelique, Jacinte, & le Soldat auſſi,
Tout eſt au Diable. Et moi bien plus qu'eux miſérable....
J'ai tort, je ſuis mieux qu'eux, puiſqu'ils ſont tous au Diable.
Angelique, un Démon vous enleve aujourd'hui.
Ah ! n'aviez-vous point fait quelque pacte avec lui ?
Un Diable me l'emporte !



SCENE

SCENE XIII.

Mr. GROGNARD, JACINTE.

JACINTE.

ILs sont bien dix ou douze ;
Mais le Diable, Monsieur, qui l'emporte, l'épouse.
Le Pere de ce Diable a rencontré son Fils,
Et sa Maitresse & lui vont demain être unis.
Pour mieux solemniser cette heureuse alliance,
Vos Fous viennent ici gambader d'importance :
Ils marchent sur mes pas. Vous, comme intéressé,
Sçachez ce qui se passe, & ce qui s'est passé.
Sans vouloir rien de vous, je viens pour vous l'apprendre.
Demain votre Angelique épousera Leandre ;
Celui qui fit si bien le Fou de l'Opéra,
C'est très-assurément lui qui l'épousera.

M. GROGNARD.

Ah, quelle trahison! quelle haine effroyable!

JACINTE.

Oui, nous vous haïssons toutes deux comme un Diable.
Moi, je vous parle franc.

M. GROGNARD.

Vraiment, je le vois bien.

JACINTE.

Nous parlions toutes deux de vous comme d'un Chien.
Leandre l'adoroit, il étoit aimé d'elle:
Quand vous l'avez ſurpriſe il ſoupoit avec elle.
L'on cacha promptement le tout avec grand ſoin:
Angelique en tremblant, mit Leandre en un coin.
L'on étoit effrayé. Coup ſur coup vous heurtâtes,
Chacun ſe compoſa, l'on ouvrit, vous entrâtes.
Le Drille au Galetas avoit obſervé tout.
Enfin ſans vous conter le tout de bout en bout,
Leandre étoit le Diable, & c'eſt tout le myſtere.

M. GROGNARD.

Ce Monſieur Jolicœur a bien conduit l'affaire.

JACINTE.

A Miracle. Ma foi c'eſt un joli Garçon:
Il l'a récompenſé de la bonne façon.

M GROGNARD.

Qu'en a-t-il fait? cela méritoit un haut grade.

JACINTE.

Il n'étoit que Soldat, il l'a fait Anſpeſſade.
Leandre étant aimé de tout cet Hôpital,
Les Fous lui vont donner un fort plaiſant Régal:
Monſieur Vilain, par moi, vous prie à cette Fête

M. GROGNARD.

Ton obligeant récit m'a fait mal à la tête.

Je ne les veux point voir : ce ſont des Fourbes tous ;
Et toi, je te devrois faire donner cent coups,
Pour te récompenſer de cette belle affaire.

JACINTE.

D'accord, je n'ai jamais tâché qu'à vous déplaire.
Vos Fous vont exercer & leurs pas & leurs voix.
Les voici.

M. GROGNARD.

Ce ſera pour la derniere fois ;
Et je conſens d'avoir mille coups d'êtriviere,
Si de plus de huit jours ils voyent la lumiere.
Nous verrons s'il me faut avec ces Scélérats
Payer les Violons quand je ne danſe pas.
Pacole, Sans-Cervelle, hola, Barbe, j'enrage ;
Tous mes Valets auſſi m'abandonnent, courage :
Jocriſſe, Trop-d'Eſprit, où diable ſont-ils tous ?



SCENE XIV.

M. GROGNARD, BARBE, PACOLE.

BARBE.

On les vient d'enfermer à la place des Fous :
Et j'allois l'être aussi ; mais ils m'ont fait promettre
Que je vous trouverois, afin de vous y mettre.

PACOLE.

Ils couroient après moi pour m'enfermer aussi.

M. GROGNARD.

Il ne me tiennent pas. Sauvons-nous, les voici.

SCENE DERNIERE.

LES DANSES, ou DERNIER BALET.

RECIT.

Amans, vous faites bien de quitter ce séjour,
Ce n'est pas celui de l'Amour.
Suivez le Dieu qui vous inspire.
Allez dans sa charmante Cour ;

C'est lui même qui vient vous dire,
Amans vous faites bien de quitter ce séjour,
Ce n'est pas celui de l'Amour.



Tous deux parfaits Amans, & toujours amoureux,
Que vous serez long-temps heureux!
Tout s'empresse à vous satisfaire;
Les plaisirs devancent vos vœux,
L'Amour ne songe qu'à vous plaire.
Tous deux parfaits Amans, & toujours amoureux,
Que vous serez long temps heureux!

ENTRE'E DE HUIT FOUS,

AVEC LEURS MAROTES.

Dialogue de deux Fous amoureux.

LE SECOND MUSICIEN.

Je ne sçaurois vivre sans toi.

LE PREMIER.

Je t'aime, tu n'aimes que moi.

A DEUX.

Découvre, ma chere Marote,
Ton beau sein, ta belle menote,

Ne nous cachons rien entre nous.
Que le plaiſir d'aimer eſt doux !
Ah, je me pâme à tes genoux.
Chantons donc ſur la même note,
Que nous ne ſerons point jaloux,
Puis que chacun a ſa Marote.

Les Fous font quelque marche, & finiſſent la Piece.

FIN.



LA
COMEDIE
SANS TITRE.

ACTEURS.

ORONTE, Gentil-homme, Cousin de l'Auteur du Mercure Galant, & Amant de Cecile.
Mr. DE BOISLUISANT, Pere de Cecile.
CECILE, Maîtresse d'Oronte.
MERLIN, Valet d'Oronte.
LISETTE, Suivante de Cecile.
Mr. MICHAUT.
Mad. GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.
BONIFACE, Imprimeur.
Mr. DE LA MOTTE, Amant de Claire.
CLAIRE, Maîtresse de Mr. de la Motte.
DU MESNIL, Professeur de Langues.
Mr. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.
Mr. SANGSUE, Procureur de la Cour.
DU PONT, Empirique.
Mad. DE CALVILLE, Veuve.
LE MARQUIS.
ORIANE, } Sœurs, qui ont appris l'Art de
ELISE, } se taire.
BEAUGENIE, Poëte.
LA RISSOLE, Soldat.
DEUX LAQUAIS.

La Scene est dans la Maison de l'Auteur du Mercure Galant.

LA



LA COMEDIE SANS TITRE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

CECILE est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge. . . .

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine ;
Je vous l'ai déja dit cinq ou ſix fois.

ORONTE.

Hélas !
Redis-le moi ſans ceſſe, & ne t'en laſſe pas.
Quoique tu puiſſes faire, il ſeroit impoſſible
De me rien annoncer qui me ſoit plus ſenſible.
T'a-t-elle vû ?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non ma foi;
Car depuis le Pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Juſqu'à ce que chez elle, elle ait été rentrée,
Son pere encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahiſſoit ſon deſſein.
Sa langue s'eſt contrainte, & je n'ai rien ſçû d'elle;
Mais ſes yeux plus hardis jouoient de la prunelle;
Et ſi de leur jargon je ſuis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.
Elle eſt groſſe.....

ORONTE.

Elle eſt groſſe ! Une vertu ſi pure
Recevoir d'un Coquin cette mortelle injure ?
Cecile groſſe ! Ah traître un menſonge ſi noir...?

MERLIN.

Tout doux, Monſieur. J'entends groſſe de vous revoir.
Cecile eſt toute jeune & je la crois fidelle,
Mais mon expreſſion eſt auſſi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

Que ne parlois-tu donc ſans me mettre en courroux ?
Groſſe m'aſſaſſinoit, la ſuite me conſole.

MERLIN.

Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
Dire Cecile eſt groſſe, & ne pas achever ;
Je ſçai bien que d'abord cela donne à rêver ;
Que ſur cette matiere une équivoque bleſſe ;
Et qu'enfin la plus ſage eſt ſujette à foibleſſe.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifférence a de cruauté !

MERLIN.

Bon:

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être
M'auroit-elle jetté ceci de ſa fenêtre?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi?

MERLIN.

C'eſt la premiere fois:
Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids.
Je ſerai bien-heureux ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles,
Prends ces quatre Louïs & me fais ce préſent.

MERLIN *après avoir pris les quatre Louïs.*

Pour vous le refuſer je ſuis trop complaiſant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il ſuffit qu'il ſoit de ce que j'aime,
Il m'eſt cher. Juſte Ciel, ma ſurpriſe eſt extrême
Un Louïs peſe plus que ce quadruple-là.
Cecile avoit ſa vûe en te jettant cela.
Avec autant d'eſprit que j'en trouve à Cecile

Un objet ſi charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puiſque ſon deſir eſt de me rendre heureux....
Ah Merlin! Je me trompe, ou ce quadruple eſt creux.
Je ne me trompe point, il eſt creux, oui ſans doute ;
Et je crois qu'il enferme un Billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque choſe.

ORONTE.

Ah ! Merlin,
Qu'elle a d'eſprit !

MERLIN.

D'accord, mais il eſt bien malin.
C'eſt en ſçavoir beaucoup à ſon âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son eſprit me ravit, ſa beauté me déſarme.
Le Ciel en la formant épuiſa ſes tréſors,
Elle a l'ame, Merlin belle comme le corps :
Plus on la conſidere, & plus on y découvre.....

MERLIN.

Voyez, ſans perdre temps, comment ſa piece s'ouvre.
La choſe eſt curieuſe à ſçavoir.

ORONTE.

C'eſt par là.
Juſtement, j'aperçois ſon billet, le voilà.

IL LIT.

J'Arrivai hier au ſoir à Paris avec mon Pere, qui eſt plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au ſien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre, nos affaires ſont dans le meilleur état du monde.

Juſqu'ici pour mes feux tout eſt de bon augure:
Je ſuis Couſin germain de l'Auteur du Mercure;
Et pour contribuer au ſuccès de mes feux
Il en uſe ſans doute en parent généreux.
Quel zele plus ardent peut-on faire paroître?
De ſon Logis entier il me laiſſe le maître:
Déja depuis trois jours, ſans avoir ſon Talent,
Je paſſe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et ſelon l'apparence il me ſera facile
De plaire ſous ce nom au Pere de Cecile.
Jamais rien à mon ſens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui pour vous: mais pour moi j'en ſuis fort dégoûté.

ORONTE.

La raiſon?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle aſſez bonne,
Pour réſiſter long-temps à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main;
Je ſers de Secrétaire à tout le genre humain.

Fable, Histoire, Avanture, Enigme, Idylle, Eglogue,
Epigramme, Sonnet, Madrigal, Dialogue.
Nôces, Concerts, Cadeaux, Fêtes, Bals, Enjouemens,
Soupirs, Larmes, Clameurs, Trépas, Enterremens;
Enfin quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle
Vous m'en faites garder un mémoire fidelle.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bien-tôt écoulés.
Tu sçais que Licidas, pour me rendre service
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfere le mien ;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déja dit, une de mes surprises
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises :
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'Art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente
Je ne vois que des Fous d'espece différente :
L'un qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut ;
L'autre dans la Musque ayant quelque Science
Croit de celle de Roi mériter l'Intendance ;
Celui-ci d'une Enigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, & souvent n'est qu'un sot ;

Cet autre d'un Sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes.
Enfin, pour être Fol, j'entends Fol confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui Monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles;
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cents mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire,
Auroit pour droit d'avis mille Loüis pour boire.
Voyez. *Il donne un Papier à Oronte.*

ORONTE.

Mille Loüis? C'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, & qu'il fût bien pendu.

ORONTE.

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un Portrait d'une jeune Duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse:
Un pli qui par hazard est resté dans ses draps
Lui semble un guet-à-pend pour lui meurtrir les bras:

Il n'eſt point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'Ecuſſon de ſes armes :
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop ſalé ;
D'auprès de ſa perſonne eſt ſûr d'être exilé :
Et même elle refuſe, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorſqu'il ſent la fumée.
Mais chut. Un Gentilhomme entre ici.

SCENE II.

MONSIEUR MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur.
N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

à Merlin.

Oui Monſieur.
Laiſſe-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure eſt une bonne choſe !
On y trouve de tout, Fable, Hiſtoire, Vers, Proſe,
Siéges, Combats, Procès, Mort, Mariage, Amour,

Nouvelles de Province, & nouvelles de Cour.
Jamais Livre à mon gré ne fut plus néceſſaire.

ORONTE.

Je ſuis ravi, Monſieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cele point, j'ai toujours ſouhaité
Les applaudiſſemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer les plaiſirs que je goûte. . . .

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monſieur, que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute :
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des Ayeux ?

ORONTE.

Des Ayeux ?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchiſe.
J'aime depuis ſix Mois une jeune Marquiſe,
Belle, bien-faite, noble; & graces à mes ſoins
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses Parens, dont le moindre eſt Baron ou Vicomte,
Délicats ſur l'honneur, ſenſibles à la honte,
Conſultés tous enſemble ont approuvé mes feux;
Pourvû que mes parens ſoient auſſi Nobles qu'eux;
Et je viens vous trouver pour annoblir ma Race,

ORONTE.

Moi, Monſieur ? Et comment voulez-vous que je
faſſe ?
A moins d'avoir un titre & ſolide & conſtant ;
Puis-je......

M. MICHAUT.

Bon, tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient poſſible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures ſont pleins de Nobles que vous faites ;
De noms ſi biſcornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être Noble & porter ces noms-là.
Ne me refuſez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce ſeroit la plus grande ;
Et mon Hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monſieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la Nobleſſe ajoûter quelque luſtre,
Et rappeller de loin une famille illuſtre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait annoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos Ayeux ne s'eſt-il ſignalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi mon Pere eſt mort ſans m'en avoir parlé :
Et de tous mes Ayeux, puiſqu'il ne faut rien taire.
Je n'en ai point connu par delà mon Grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade !

M. MICHAUT.

Entre-nous ;
Feu mon Grand-pere étoit Mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle Apothicaire.

ORONTE.

Fi.

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire ai-je été consulté ?
Sans sçavoir ce qu'il fait, le hazard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon Pere fut d'un cran plus noble que le sien :
Il se fit Médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfans, & passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeller Chevalier ;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence ;
Et personne à présent ne sçait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé :
Mais le Roi qui peut tout auroit peine à le faire.
Le Pere Médecin, l'Ayeul Apothicaire,
Le Bis-ayeul peut être encor moins que cela ;
Qui diable seroit Noble a descendre de là ?
Pour remplir vos desirs il faut faire un prodige:
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri :
Ajoûtez une branche à quelque arbre pourri :
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable ;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vrai semblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plait, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe !

ORONTE.

Michaut ! un Gentilhomme avoir nom de la sorte !
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non ?

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait ſon vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient ou d'enhaut ou d'enbas,
Les peres & les fils ne ſe connoîtroient pas :
Le Seigneur d'une terre un peu conſidérable
En préfere le nom à ſon nom véritable ;
Ce nom de pere en fils ſe perpétue à tort ;
Et cinquante ans après on ne ſçait d'où l'on ſort.
Je n'excroquerai point vos ſoins ni vos paroles,
J'ai certain diamant de quatre-vingts piſtoles.....

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monſieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'eſt pas.

M. MICHAUT.

Parbleu, tant-pis pour vous d'être ſi formaliſte.
Adieu. Je vais trouver un Généalogiſte,
Qui pour quelques Louïs que je lui donnerai
Me fera ſur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *ſeul.*

Qui jamais de Nobleſſe a vû ſource moins pure ?
Médecin !



SCENE III.

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Me. GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure? Monſieur,

ORONTE.

Oui, Madame.

Me. GUILLEMOT.

Oui: l'aveu m'en ſemble bon;

ORONTE.

En avez-vous beſoin, Madame?

Me. GUILLEMOT.

Qui moi? non.
A moins d'être d'un goût inſipide & malade,
Peut-on s'accommoder d'une choſe ſi fade?

ORONTE.

Ah, ah, voici d'un ſtyle un peu rude.

Me. GUILLEMOT.

Pour vous
Quelque rude qu'il ſoit il eſt encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raiſon vous êtes en colere,
Mais je ne ſçai par où je vous ai pû déplaire.
Je m'examine en vain, & vous m'embarraſſez.

Me. GUILLEMONT.

Regardez mon habit, il vous en dit aſſez.
Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non, je vous le confeſſe.

Me. GUILLEMOT.

Ô Ciel! que vous avez l'intelligence épaiſſe !
Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine Bourgeoiſe à qui la mode eſt douce,
Pour être en cramoiſi fit défaire une houſſe.

ORONTE.

De vous ?

Me. GUILLEMOT.

J'en défis une, & ne m'en cache pas :
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas ;
A force d'être large, il étoit incommode,
Et le Tapiſſier Bon le remit à la mode.
Par les ſoins que je pris, j'eus de reſte un rideau,
Le cramoiſi regnant j'en fis faire un manteau ;
Voilà la vérité, comme elle eſt dans ſa ſource,
Et non que mon mari m'ait refuſé ſa bourſe.
Pour le mot de Bourgeoiſe un peu trop répété,

Les

Les Bourgeois de ma ſorte ont de la qualité :
Quand vous voudrez écrire ajuſtez mieux vos contes,
Et ſçachez que je ſuis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique deſſein étoit de me jouer :
Je ne préſumois pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos ſoins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre eſprit
De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ſes deſſeins on n'a mieux réuſſi :
Vous êtes à la mode, & votre lit auſſi.
C'eſt un avantage.....

Me. GUILLEMOT.

Oui : Mais ce qui me courrouce,
On ſçait que mon habit eſt d'une vieille houſſe :
Que ce ſoit par hazard, ou par malignité,
Votre indiſcret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la baſſe Bourgeoiſie
Qui me nomme en raillant la houſſe cramoiſie ;
Et par tout mon Quartier la canaille ſe plaint
Que je prends des couleurs qui font ſortir le teint.
Il eſt vrai, le gros Rouge eſt une couleur ſombre
Qui détache le clair par le ſecours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, ſans ornemens deſſus,

Pour peu que l'on ſoit blanche on le paroît bien
plus :
C'eſt un fard innocent, ſans pomade ni drogue ;
Et voilà la raiſon qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choiſi
Qui vous eſt échapé pour dire cramoiſi.

Me. GUILLEMOT.

Du gros Rouge.

ORONTE.

A mon ſens il a beaucoup de grace :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en ſa place.
Il charme.

Me. GUILLEMOT.

Il m'eſt venu ſans affectation.

ORONTE.

Votre eſprit eſt fertile en belle invention !
J'ai de votre mérite une idée aſſez haute
Pour me faire un plaiſir de réparer ma faute.
à Jaſmin.
Le nom de Madame eſt, ...

Me. GUILLEMOT.

Parlez donc, petit ſot.

JASMIN.

Monſieur, Madame a nom Madame Guillemot.

ORONTE.

C'eſt aſſez : vous verrez dans le premier Mercure

Que j'aurai de la houſſe adouci l'avanture.
Si le mot de Bourgeoiſe aigrit votre courroux
Je mettrai tout du long, par eſtime pour vous,
En bon Hiſtorien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Me. GUILLEMOT.

Y ſerez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Me. GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, inperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer ſans flatter vous paroît impoſſible,
J'aime mieux vous donner, ſi vous le ſouhaitez,
Un mémoire où ſeront mes bonnes qualités.
J'ai de la modeſtie, & me rendrai juſtice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice ?

Me. GUILLEMOT.

De grace.....

ORONTE.

Je prétends pour finir tous débats
Juſqu'à votre Carroſſe accompagner vos pas.

Me. GUILLEMOT.

Voyez ſi mon Carroſſe eſt venu me reprendre :
J'avois quelque parens qu'il eſt allé deſcendre.

Voyez donc promptement si la Fleur est là bas,
Mon Cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

Me. GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous......

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Me. GUILLEMOT.

Ah Coquin! Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Me. GUILLEMOT *en sortant.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

Me. GUILLEMOT.

Comment, petite rosse,
Sans vous on auroit crû que j'avois un Carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups.

JASMIN.

Dame, je ne sçai pas si bien mentir que vous.

ORONTE *seul.*

Madame l'Auditrice est enfin apaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte ; & jusqu'après dîné
Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte aſſez rudement.

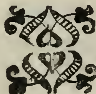
QUi diable eſt l'animal qui heurte de la ſorte ?

ORONTE.

Ouvre ſans héſiter & l'une & l'autre porte.
On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il ſe rompît les bras.



SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

Est-ce ici le Logis de Monſieur Licidas?

MERLIN.

Ah, Monſieur! c'eſt Liſette, ou bien j'ai la berlue.

ORNNTE.

Liſette? quel bonheur! viens, que je te ſalue.
Comment te portes-tu, ma pauvre Enfant?

LISETTE.

Fort bien,
Monſieur.

MERLIN *la veut ſaluer auſſi.*

Je ſuis ravi.... Comment je n'aurai rien?
Tu reviendras des champs ſans me baiſer?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du reſpect pour ce que Monſieur touche.

MERLIN.

Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cecile eſt revenue en parfaite ſanté?

Pour elle mon ardeur va jusques à l'extréme.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'Auteur du Mercure:
S'il peut l'avoir pour Gendre, il sera trop content.
Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cecile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, & sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable.
Et de Monsieur son pere ayant loué le choix,
Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire
J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
Enfin, Monsieur Bayar, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un Homme & trop grand pour un Nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse;
Et par le zele ardent que j'ai pour ma Maîtresse
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hazardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle même s'expose,

Apprenez

Apprenez-moi, Monſieur, comment va toute
choſe.

ORONTE.

Tout va comme Cecile à peu près l'a voulu,
De ce logis entier je ſuis Maître abſolu.
La plus tendre amitié qu'inſpire la Nature,
M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes Ayeux,
Et ſon pere & le mien étoient Freres.

LISETTE.

Tant mieux,
Pour faire le Contrat qui vous eſt néceſſaire
A point nommé, Monſieur, il falloit un fauſſaire,
Un Notaire fripon, prêt à prévariquer :
Je ſçai bien qu'a Paris vous n'en pouviez manquer ;
En payant largement, ſans autre inquiétude,
On rencontre ſon fait en bien plus d'une Etude :
Mais du Gendre qu'on cherche ayant le même nom
De votre tricherie on n'aura nul ſoupçon.
Ce qui peut mettre obſtacle au bien qu'on vous deſtine,
C'eſt que pour un Auteur vous avez bonne mine :
Cette grande Perruque, & ce Linge, & ce Point,
Avec le nom d'Auteur ne ſimpatiſent point.
J'en vois par-ci par-là ; mais ils ont tous l'air mince ;
Et ſous cet équipage on vous croiroit un Prince,

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois, comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non Monsieur;
Vous prétendriez sur elle avoir droit de Seigneur;
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fol ?

MERLIN.

Cela n'est point folie:
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le Patron est bâti comme Vous,
A de justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'Eſt-ce pas vous, Monſieur, qui faites ce beau Livre,
Qui n'eſt pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'oſe avouer qu'il ſoit beau ;
Mais tel qu'il eſt, Monſieur, Oui c'eſt moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut ſçavoir quelle eſtime on en fait.

ORONTE.

Paſſons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en ſecret,
J'ai mes raiſons.

ORONTE *à Merlin.*

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme ;
Je crois en vous, Monſieur, trouver un honnête-homme.

ORONTE.

Si vous m'eſtimez tel, quoi que vous me diſiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abuſiez.
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous aſſuré que perſonne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez ſans vous contraindre, & n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête-homme il faut avoir du bien.
La Vertu toute nue autrefois étoit belle ;
Mais le Vice à ſon aiſe eſt aujourd'hui plus qu'elle:
Et de quelques talens dont on ſoit revêtu
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela poſé, j'ai crû pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois
J'ai toujours eu le ſoin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,

Dans des poſtes meilleurs je prenois davantage ;
Mais tous ces petits gains, par leur foibles appas,
En flattant mes deſirs ne les rempliſſoient pas.
Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
De deux cents mille francs j'ai fraudé la Gabelle :
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a, comme vous, une plume ſi bonne.

ORONTE.

Et quel Diable de tour voulez-vous que j'y donne ?
Après un vol ſi grand.

LONGUEMAIN.

Comment Vol ! parlez mieux,
Et ne vous ſervez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez vous dans la tête,
Que frauder la Gabelle eſt un mot plus honnête.
C'eſt me deshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos,
Si ce mot vous fait honte, & vous ſemble un outrage,
L'action qui le cauſe en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en eſt aſſez inſtruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit ?

ORONTE.

Quel grand mal ? Trouvez-vous qu'il ſoit petit ?

LONGUEMAIN.

Sans doute.

Ce n'eſt au pis aller faire que Banqueroute.
Combien d'autres l'on faite, & qui n'ont pas péri ?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilori ?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pilori me paroît quelque choſe ;
Je plains ceux qu'en Spectacle en ce lieu l'on expoſe !
Mais combien en voit-on, Banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits ?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois Caroſſes.
Qu'un homme ait de bien clair juſqu'a cent mille écus,
On lui prête ſans peine un million & plus :
Chacun ouvrant ſa bourſe, à ſa moindre requête,
Lui jette avec plaiſir ſon argent à la tête ;
Et quand ſes Créanciers redemandent leur bien,
L'Emprunteur infidelle abandonnant le ſien,
A la face des Loix fait un vol manifeſte ;
Et pout cent mille écus un million lui reſte.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous ſuivez le train,

Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de ſi juſtes cauſes.

LONGUEMAIN.

Trois Carroſſes roulans rajuſtent bien des choſes.
Et ſept cents mille francs pour trahir ſon devoir,
C'eſt vendre ſon honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette ſomme,
Vous verrez que j'en uſe en bien plus galant homme.
Pour Meſſieurs les Fermiers, qui font des gains ſi grands,
Qu'eſt-ce de bonne-foi que deux cents mille francs?
Gros Seigneurs comme ils ſont ont-ils lieu de ſe plaindre?
A rien de plus modique ai-je pû me reſtraindre?
Et de vuider ma Caiſſe ayant fait un ſerment,
Pouvois-je en conſcience en uſer autrement.
Mettez-vous en ma place, & penſez bien....;

ORONTE.

De grace;
Ne me propoſez point cette odieuſe place.
Quel ſecours de ce crime oſez-vous eſpérer?
Vous vous êtes fait riche, & n'oſez-vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la préſence;
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement, ſans peur d'être arrêté;
Et vous avez perdu juſqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je ſçais un ſûr moyen de me la faire rendre;

ORONTE.

Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, & vous l'allez apprendre :
C'eſt l'unique ſujet qui m'amene en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choiſi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre ;
Mais on ſouffre encor plus quand on ſe laiſſe pendre.
Ainſi, ſoit par foibleſſe, ou par bonne amitié,
Des deux cents mille francs je rendrai la moitié.
Ce ſont cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire ?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'eſt ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut inſinuer dans le premier Mercure.
Si je ſuis par vos ſoins à l'abri de la Hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part ;
Et cent louïs.....

ORONTE.

Monſieur, en m'offrant cette ſomme,
Vous oubliez, je crois, que je ſuis honnête-homme ?
Et ſi je l'étois moins que je ne le prétends
Vous paſſeriez peut-être aſſez mal votre temps.
Vous offrez cent louïs pour vous faire un azile ;

Et qui vous fera prendre eſt ſûr d'en gagner mille :
On les donne, on vous cherche, il n'eſt rien plus certain ;
Et vous vous appellez Monſieur de Longuemain.
C'eſt un ſenſible appas qu'une ſomme ſi forte :
Je n'ai pour la gagner qu'a fermer cette porte :
Mais allez, ſauvez-vous, & ne m'apprenez pas
En quel lieu le deſtin va conduire vos pas.
Que ſçai-je ſi demain j'aurois encor la force
De pouvoir réſiſter à cette douce amorce !
Rien ne peut vous ſauver, ſi l'on vous pouſſe à bout.
Pour vous mettre en repos reſtituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laiſſiez prendre;
Il ne ſeroit plus temps de s'offrir à tout rendre :
On vous y forceroit, & vous feriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-pas ſi j'avois tout rendu ?
Un bien de ſes ayeux qu'un héritage amene ;
Comme il vient ſans travail, peut ſe perdre ſans peine :
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a coûté plus de ſoins & d'allarmes
Qu'a mes yeux éblouïs il n'étaloit de charmes ;
Enfin, pour expliquer la choſe comme elle eſt,
Un bien que j'ai volé, puiſque ce mot vous plaît ;
Quand tout eſt eſſuyé me parler de tout rendre,
C'eſt un pire deſtin que de ſe laiſſer pendre.

Je renonce au ſecours d'un tel Médiateur;
Et ſuis de vos Conſeils très-humble ſerviteur.
S'il faut être pendu ce n'eſt pas une affaire. *Il ſort.*

ORONTE *ſeul.*

Ce Monſieur le Commis a l'air patibulaire;
Si je ne ſuis trompé, ſa mort fera du bruit.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monſieur, voici Cecile & tout ce qui s'en ſuit,
Pere, Fille, Soubrette & Laquais vont paroître.

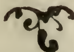
ORONTE.

Suis-je bien? Ma Perruque.....

MERLIN.

On ne ſçauroit mieux être.

Ils entrent.



SCENE VI.

Mr. DE BOISLUISANT, CECILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend :
De vos Admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornois mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, & que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré. . . .

M. DE BOISLUISANT.

Quel merite plus grand s'est jamais rencontré.
Avant que vous fussiez, quelles rapides Plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à seize Volumes ?
Au moindre Evenement qui fait un peu de bruit
Votre fécondité va jusqu'à dix-huit.
Ah, ma Fille !

ORONTE.

Eſt-ce là Madame votre fille ?
En qui tant de beauté, tant de ſageſſe brille ?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Accordez à mon empreſſement
L'honneur de ſaluer un objet ſi charmant.

Il la ſalue & la baiſe ; & dans le même temps Merlin en fait autant à Liſette

Madame, pardonnez ſi j'ai l'ame interdite.
C'eſt un charme pour moi qu'une telle viſite :
Et du langage humain les termes impuiſſans
Ne peuvent exprimer les tranſports que je ſens.
Que je ſuis redevable à Monſieur votre Pere

CECILE.

Votre joie à nous voir me paroît ſi ſincere,
Que je répondrois mal à cet accueil ſi doux
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque eſtime pour vous que mon Pere ait conçûe,
Je vois avec plaiſir qu'elle vous eſt bien dûe ;
Et comme ſon exemple a ſur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE VII.

BONIFACE, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, eſt l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

Qui diable amene ici cette ſotte figure ?
Que voulez-vous ?

M. DE BOISLUISANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monſieur.

BONIFACE.

Pardonnez, ſi je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque choſe ?

BONIFACE.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Parlez-vite,
De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma viſite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE *à Mr. de Boiſluiſant.*

Monſieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE *à Boniface.*

Qu'eſt-ce ?

BONIFACE.

Un Avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien,
Dites-moi ce que c'eſt.

BONIFACE.

Ce que c'eſt ? c'eſt un bien,
Mais d'une utilité ſi grande, ſi féconde,
Qu'on vous en ſçaura gré juſques dans l'autre monde.
C'eſt un bien, grace au Ciel, & grace à mes efforts,
Honorable anx vivans, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, Monſieur. Que faut-il faire !
Parlez.

BONIFACE.

BONIFACE.

Monsieur Bayar, dont je suis le Confrere,
M'avois promis, Monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doir être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique:
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre in folio m'a mis à l'Hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je!

BONIFACE.

Vous sçavez qu'il faut que chacun meure;
On le voit tous les jours; on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pû découvrir
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau.

BONIFACE.

Non Monſieur. Au contraire ;
Je ſerois bien fâché que l'on ne mourût pas.
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monſieur, juſqu'ici les billets néceſſaires
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires,
Ont été ſi mal faits qu'on ſouffroit à les voir ;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès avec des ſoins extrêmes
Des petits ornemens de Deviſes, d'Emblêmes,
Pour égayer la vûe, & ſervir d'agrémens
Aux billets deſtinés pour les Enterremens.
Vous jugez bien, Monſieur, qu'embellis de la ſorte
Ils feront plus d'honneur à la perſonne morte ;
Et que les curieux, Amateurs des beaux Arts
Au Convoi de ſon Corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil eſt ſi vaſte
Qu'en eſcortant la mort ils demandent du faſte,
Tout le long d'une rue ils ſeront trop heureux,
De traîner à leur ſuite un Cortége nombreux.

CECILE.

Cet avis eſt fort beau.

ORONTE.

Mais, ſur tout, fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louïs d'or le mille ;
Et ſi l'année eſt bonne, & fertile en trépas
Je crois gagner aſſez pour ne me plaindre pas.

La grace que j'eſpere, & qui m'eſt importante,
C'eſt un peu de ſecours d'une Plume ſçavante;
Et la vôtre aujourd'ui par ſon invention
Met ce que bon lui ſemble en réputation.
Pour être dans le monde illuſtre à juſte titre
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous diſpenſez la gloire. Et ſi votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monſieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable, ou bien quelque avanture,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus ſe ſervir de billets ſi communs:
Leur bien repréſenter qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une hiſtoire;
Le prouver par raiſons, & leur faire eſpérer
Qu'ils auront du plaiſir à ſe faire enterrer.
Vous voyez bien, Monſieur, que rien n'eſt plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis eſt utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire:
Et je tiens ma boutique auprès de ſaint Hilaire.

Vous en ſouviendrez vous, Monſieur ?

ORONTE.

Aſſurément.

BONIFACE.

Votre temps vous eſt cher juſqu'au moindre moment.
Le Public eſt lézé quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune :
Je ne vous parle point de mon remerciment ;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

En montrant Monſieur de Boiſluiſant,

Si Monſieur vous eſt joint de ſang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoiſſance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin :
Il va de mes billets avoir bien-tôt beſoin :
Et j'aurois un plaiſir que je puis dire extrême
De pouvoir pour Monſieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lors que vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-deſſus.



SCENE VIII.

ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus;
Victime du Public, le Mercure m'expose,
A la nécessité d'écouter toute chose:
Mais pour nous dérober aux surprises des sots;
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grace.
Ne la différez point. Entrez Madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons,
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourse, & je connois ton zele.
Donne m'en, je te prie, une preuve nouvelle.

Deux ou trois Confiſeurs ſont mes proches Voiſins :
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux Baſſins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occaſion eſt belle.
Sçavoir ferrer la Mule eſt un art où j'excelle.
Secrétaire bannal, je m'en vais eſſayer,
Puis qu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

OUi, Monſieur, c'eſt ſans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'eſt rien de plus propre & de plus magnifique :
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vû que Miroirs, que Pendules, que Luſtres,
Que Tableaux mis au jour par des Peintres illuſtres ;
Et ce qui m'a ſurpris, une Collation
Où la délicateſſe & la profuſion.....

ORONTE.

Et de grace, Monſieur, un peu plus d'indulgence !
J'ai ſans doute abuſé de votre complaiſance.
Je vous en fais excuſe, & vous conjure....

M. DE BOISLUISANT.

Hé bien,

Puiſque vous le voulez je n'en dirai plus rien.
Diſons un mot ou deux ſur une autre matiere.
Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.
Vous ſçavez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ma fille, en un mot, n'eſt plus ſi près de nous.
Peut-être que contraint par l'aſpect de Cecile
Un refus à ſes yeux vous ſembloit difficile :
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point, parlez en liberté.
Dites-moi franchement ſi votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut ſentir mon cœur le ſent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ſes attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes ſouhaits :
Et quoique mon amour ne faſſe que de naître,
Il eſt dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puiſqu'à me rendre heureux vous vous intéreſſez,
Je vous donne ma foi que jamais.....

M. DE BOISLUISANT.

C'eſt aſſez :
Vous pouvez librement entretenir Cecile
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville :
J'aime mieux la laiſſer à vos ſoins obligeans,
Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez ſi pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez traitez-moi ſans façon.

SCENE

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE.

LISETTE.

MOnsieur de Boissluisant est-il dehors?

ORONTE.

Ouï.

LISETTE.

à Cecile. Bon.
Il est sorti, Madame, avancez.

ORONTE.

Ah Madame!
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cecile!

CECILE.

Hé bien, mon cher Oronte!

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CECILE.

Oui, j'en fais l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon Pere, & de lui devoir tant.
Prévenu, comme il est, pour l'Auteur du Mercure

Nous pardonnera-t'il cette douce imposture ?
Je crains . . . .

LISETTE.

A cela près hâtez le conjungo.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est ce que votre Pere après tout pourra dire ?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il desire ?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A Monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner ;
Loin de blâmer son choix vous en êtes contente ;
Et vous topez à tout en fille obéissante.
Estes-vous obligée à sçavoir si Monsieur
Est Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous soupçonnera-t'il d'être d'intelligence ?

CECILE.

Oronte là-dessus, ne dit point ce qu'il pense ?

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CECILE.

Je vous aime autant que je le puis.
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage,
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien, si vous m'aimez n'appréhendez plus rien ;
Le reste me regarde, & j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,

L'inestimable bien que m'offre votre Pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
Et lors qu'il sera temps que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, Madame, une assez belle excuse ?
Reposez-vous sur moi de tout l'évenement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CECILE.

Une Dame paroît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

C'Est vous, ma charmante Cousine ?
A quand la Nôce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'Amant ?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée ;
Je viens en avertir mon Cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint Germain, pour quelques jours peut-être ;
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon ;
J'aurai le même zele ayant le même nom.
Et cette Dame enfin, que j'estime & respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts,
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon Cousin, je n'ai point de secrets ;
On m'avoit accordée à Monsieur de la Motte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrotte.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond ;
Ne s'habille jamais comme les autres font ;
Et pour tout dire, enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espece un animal unique.

Mais comme il eſt fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi ſans que j'en ſçuſſe rien.
La ſemaine paſſée, avec une Compagne,
Je fus voir au Pleſſis ſa maiſon de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là ;
Et ce fut de ſon mieux qu'il nous y régala.
Comme Jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'Amant fut à la promenade :
Je ne ſçai ſi c'eſt là qu'on m'a volé ſon cœur ;
Mais quand il en revint je le trouvai réveur.
Le ſoir, en confidence, il me dit que ſon âge
N'étoit plus guere propre au joug dû mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans, & qu'avec un vieillard
L'hymen de ſes plaiſirs me feroit peu de part :
Le lendemain matin, ſans garder de meſure,
Il revint bruſquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriſer comme il me mépriſoit,
J'acceptai ſur le champ ce qu'il me propoſoit.
Voilà ce que je ſçai, ſans en ſçavoir la cauſe.

CECILE.

Perdre un pareil Amant c'eſt perdre peu de choſe.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, & ſans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? A vingt la reſſource eſt plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un préſent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puis qu'il rompt ſans ſujet je n'en ſuis pas d'avis :
Et de combien eſt-il ?

CLAIRE.

De deux mille louïs.

ORONTE.

Il vous les a donnés ?

CLAIRE.

A moi-même en perſonne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis eſt celui que l'on donne ;
Ils ſont à vous.

LISETTE.

Pour moi je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter, je l'ai laiſſé là-bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne ſçai.

SCENE IV.

MONSIEUR DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur.

Mr. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bon-heur de vous voir eſt un plaiſir bien doux.

Mr. DE LA MOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiſelle eſt ma Couſine.

Mr. DE LA MOTTE.

A Vous ?

Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monſieur.

Mr. DE LA MOTTE.

J'en ſuis vraiment bien aiſe.

ORONTE.

Et moi je ſuis ravi, Monſieur, qu'elle vous plaiſe.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen ſi beau ?

Mr. DE LA MOTTE.

Bon ! la paille eſt rompue, & tout eſt à vau-l'eau :
Vous le ſçavez fort bien, fin Matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monſieur, ſçavez-vous quelle faute vous faites ?

Mr. DE LA MOTTE.

Eh oui : par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en ſçauroient bon gré :
J'entends par des raiſons que moi-même je forge
Que ma poſtérité ſe plaint que je l'égorge ;
Et frappé quelquefois par de triſtes accens
Je penſe maſſacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il crever, que tout creve ; n'importe,
La raiſon oppoſée eſt toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle eſt la raiſon qui vous fait héſiter,
Monſieur ?

CECILE.

Mademoiſelle eſt-elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré vôtre haine ?

Mr. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, & c'eſt ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que ſon ſang ſoit indigne de vous ?

CECILE.

A-t'elle quelque Amant dont vous ſoyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

Mr. DE LA MOTTE.

Ce n'eſt point tout cela, ma chere Demoiſelle.

ORONTE.

Vous a-t'elle engagé par d'indignes moyens ?

CECILE.

Vous a-t'on déguiſé ſa naiſſance & ſes biens ?

CLAIRE.

Ai je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr. DE LA MOTTE.

Non : vous êtes en tout bien conditionnée ;
Belle, ſage, fidelle ; & malgré tout cela
Il plaît à mon deſtin que je vous plante là.
Laiſſez moi, pour raiſon, m'excuſer ſur mon âge ;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monſieur, dites tout, ne ſoyez point contraint ;

Vous laiſſez des ſoupçons dont ma vertu ſe plaint.

ORONTE.

Elle a raiſon, parlez. Que voulez-vous qu'on penſe?

Mr. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenſer ſi je romps le ſilence.
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi ſeulement mes deux mille louïs,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela c'eſt un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un aſſez bon titre;
En m'en faiſant un don, vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien.
Duſſiez-vous m'offenſer, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute:
Je ſçaurai de Monſieur, quel affront il redoute:
Il ne ſortira point qu'il ne m'ait convaincu.....

Mr. DE LA MOTTE.

Puiſqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent.

ORONTE.

Supprimez ces diſcours téméraires.

Mr. DE LA MOTTE.

Mon prétendu Couſin, chacun ſçait ſes affaires.

Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

CECILE.

C'eſt à tort :

Mademoiſelle eſt ſage, a de l'honneur.

Mr. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, ſon air, ſa pudeur naturelle,
Ce ſont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas :
C'eſt je crois dire aſſez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle ſoit la conquête ;
Des dangers de l'hymen je garantis ſa tête :
Mais tout ce que j'entends, & tout ce que je vois ;
Pour m'appeller Cocu ſemble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, ſans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou ſi j'ai l'eſprit malade.

Ce fut Jeudi dernier que l'enfer en courroux
Du plaiſir que j'aurois ſi j'étois vôtre Epoux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour la, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché ſans deſſein & ſans choix ;
Je fus me repoſer vers les bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voiſin ont ſéparé ma terre,
Pour rêver à mon aiſe au moment bien-heureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.

A peine étois-je assis sur une de ces bornes ;
Que deux gros Limaçons me présentent les cornes ;
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer ,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage ,
Je me levai sur l'heure & les tuai de rage ,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas ;
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en Héros de venger mon injure ,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure ,
Un misérable Oiseau pensa me rendre fou
A force de crier coucou , coucou , coucou.
Enragé contre lui , mon fusil sur l'épaule ,
J'entre dans la forêt , & je cherche le drôle ,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons ;
De lui faire éprouver le sort des Limaçons.
Mais zeste. Le coquin de branchage en branchage ;
De son maudit coucou redoubla le remage ,
Et quatre coups en l'air , loin de l'épouvanter ,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons & Coucou , mon âge & votre sexe ,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe ,
Lorsque dans mon chemin , & presque sous mes pas ;
Je trouve un bois de Cerf fraîchement mis à bas ;
Et vois un peu plus loin cette maligne Bête ,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti mal-heureux animaux ;
Je rendrai malgré vous tous vos présages faux ,
M'écriai-je; & soudain je gagnai ma Chaumiere ;

Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh! Monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.
Ma Cousine est croyable un peu plus que vos Bêtes;
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas,
Que de les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

Mr. DE LA MOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort sage;
Mais si l'Astre s'en mêle, & veut me voir cocu;
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence
Deviendra contre moi fidelle à l'influence;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort
Je me verrai cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle;
S'il faut être cocu, c'est par un aurre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite
Rendez-moi mon argent, & sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ses raisons Monsieur est convaincu

Qu'on lui rendra juſtice en le faiſant cocu ;
La rupture qu'il cherche eſt une preuve inſigne
Que de remplir ſon ſort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'eſprit de lui manquer de foi.
Finiſſez. Quel argent lui devez-vous ?

CLAIRE.

Qui moi ?
Rien de tout.

Mr. DE LA MOTTE.

En trois mots c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

Mr. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez.
Les deux mille louïs que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, Monſieur ?

Mr. DE LA MOTTE.

A vous, pourquoi tant de grimaces !

CLAIRE.

Lorſque je les reçus, je vous en rendis graces ;
Me les ayant donnés, ils ne ſont plus à vous.

Mr. DE LA MOTTE.

Je me flatois alors de me voir votre Epoux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monſieur, eſt-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir
faits,
Me ſont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiſelle,
Marque pour un volage, une bonté nouvelle.
Retenir vos préſens, c'eſt vous aimer encor.

Mr. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce préſent elle m'étoit acquiſe ;
Je n'ai fait avec elle aucune autre ſottiſe :
Demandez-lui plutôt ſi jamais.....

ORONTE.

Ecoutez ;
(Auſſi-bien ſuis-je sûr que vous vous en doutez,)
C'eſt par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous
rendre ;
Et ſi vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre :
Epouſez ma Couſine, ou ne prétendez pas... :

Mr. DE LA MOTTE.

Quand je ſerai cocu, qu'il ſera bien plus gras !
Sçachez, petit Couſin, qui par votre menace
Prétendez m'ajoûter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile, & malgré vos leçons,

Je veux faire mentir Cerf, Coucou, Limaçons;
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste:
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non, il est à Saint Germain.

Mr. DE LA MOTTE.

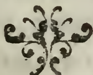
Pour long-temps?

ORONTE.

On ne sçait.

Mr. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne;
Il entendra plaider votre cause & la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être?
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis.
Serviteur.



SCENE

SCENE V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CECILE.

Quel Amant, pour une belle Amante ?

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne ſuis que Servante ;
Ou ſi j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que ſon Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Conſolez-vous, Couſine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon deſtin, puiſque je ſçai le vôtre.
Je vous prie à mon tour de ma Nôce.

CLAIRE.

Comment ?

ORONTE.

Nous ſommes mieux unis que vous & vôtre Amant,
Ma Maîtreſſe ni moi, nous ne voulons pas rompre.
Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.

Paſſez dans l'autre Chambre, où bientôt je vous ſui.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

Monſieur, je ſuis perdu ſi je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur? parlez, quel ſujet vous oblige.....

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui je ſuis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous eſt-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

Il n'eſt point ſous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous ſur les bras quelque méchante affaire?
Eſtes-vous aſſaſſin, empoiſonneur, fauſſaire?
Eſtes-vous pourſuivi des Archers?

DU MESNIL.

Moi, Monſieur ?
Ai-je l'air d'un fauſſaire, ou d'un empoiſonneur ?

ORONTE.

Vous a-t'on dérobé quelque ſomme un peu forte ?

DU MESNIL.

Non, Monſieur.

ORONTE.

N'eſt-ce point que votre femme eſt morte ?

DU MESNIL.

Eh ſi c'étoit cela, ſerois-je malheureux ?

ORONTE.

Dites donc quel obſtacle eſt contraire à vos vœux.
J'écoute, mais ſur tout point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enſeignent quelque langue,
Celui-là l'Eſpagnol, celui ci le Latin ;
Et ſans autre ſecours, ils ſubſiſtent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aiſe ;
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en
Chaiſe :
En cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un Fauxbourg une maiſon fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue Normande ;
M'offrant de l'enſeigner avec affection

A qui voudroit l'apprendre en sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi, pas un Ecolier !

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne:
Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins.
Pour me manifester tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :
Et par tous les endroits où j'étois affiché,
Je voyois en passant force monde attaché :
J'en conçus de la joie ; & la chose étant sçûe
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison creveroit d'Ecoliers ;
Mais le troisieme mois eut le sort des premiers :
Pas une ame ne vint. Je disois à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême ;
Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen :
Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise :
Et c'est par conséquent une grande sottise
D'ignorer le Normand & de sçavoir si bien
L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.
L'un est infructueux, & l'autre fort utile.

Comme on a vers l'eſpoir une pente facile,
Je me flatois alors, & même avec excès,
Qu'à la fin mon deſſein auroit un grand ſuccès.
Je faiſois afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un Ecolier.
Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'eſt pas croyable;

DU MESNIL.

Rien n'eſt plus vrai pourtant, ou je me donne au diable.
Pas un ſeul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il eſt vrai qu'en France on fait peu de bons choix.

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en ſemblable occurrence ;
Monſieur.

DU MESNIL.

Réprimander la Nobleſſe de France ;
Qui parle Italien, Eſpagnol, Allemand,
Et qui ne peut parler le langage Normand ;
Qui ſçait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en ſçait pas une uſitée à ſes portes ;
Qui ſans avoir deſſein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui par une erreur que le bon ſens condamne

Aime mieux *Signor ſi* que *veire ou Dieu me damne*:
Vous voyez cependant quelle comparaiſon . . . .

ORONTE.

Il eſt vrai, je vois bien que vous avez raiſon.
Mais comme à ce deſſein la Fortune s'oppoſe,
Je vous conſeillerois de tenter autre choſe.
Quand on veut ſe tirer d'un fâcheux embarras,
Il eſt bon qu'avec elle on ne s'obſtine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monſieur, tôt ou tard, on me rendra juſtice.
De quoi que l'on ſe mêle en un même quartier,
Quarante quelquefois ſont d'un pareil métier;
Et par cette raiſon que je crois pertinente,
Ce qu'un ſeul gagneroit ſe partage à quarante:
Mais par l'heureux effet de mon invention
Je ſuis ſeul à Paris de ma profeſſion.
Publiez mes talens dans le premier Mercure.
Si le Roi par hazard en faiſoit la lecture,
Bien-faiſant comme il eſt par inclination,
Doutez-vous que bien-tôt je n'euſſe penſion?
Comme de mes pareils la nature eſt avare
On a quelques égards pour un homme ſi rare.

ORONTE.

Pour rare, il eſt certain: on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi c'eſt me rendre confus :
Je ſuis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu : le mois prochain parlez ſi bien de moi,
Que de voir mon viſage il prenne envie au Roi.
C'eſt la grace qu'eſpere & que vous recommande
Du Meſnil Profeſſeur de la langue Normande.

ORONTE *ſeul.*

Juſte Ciel ! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon Amour de momens précieux !

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEmeurez, mon Cousin, vous avez compagnie;
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas;
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma Maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse:
Comment la trouvez-vous? Ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds, elle est toute charmante.

Jamais

Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Un homme qui paroît m'empêche de pourſuivre.
Adieu. Je vous défends de ſonger à me ſuivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous ;
Monſieur ! Vous n'auriez pas attendu ma priere
Pour célébrer mon nom, & le mettre en lumiere

ORONTE.

Le mérite me charme, & pour le publier
Je n'attends point, Monſieur, qu'on m'en vienne prier.
C'eſt de tous les plaiſirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

Publiez donc le mien. Je guéris de la Goutte.

ORONTE.

De la Goutte ! ah, Monſieur, l'admirable ſecret !

Eſt-il ſûr ?

DU PONT

En ſix mois j'en ai guéri dix-ſept.

ORONTE.

Que vous allez jouïr d'une haute fortune !
Ce ne ſont point des gueux que ce mal importune.
Je ſçais un Prince, un Duc, un Comte & deux Marquis,
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi, mon cher Monſieur, puis-je vous être utile ?

DU PONT.

A répandre mon nom à la Cour, à la Ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je ſuis. Publiez....

ORONTE.

Publions.
J'y conſens. Mais, Monſieur, la moindre de vos cures,
Doit plus faire de bruit que cinquante Mercures ;
Et tant d'hommes guéris parlent ſi haut pour vous....

DU PONT.

Si j'étois plus heureux ils en parleroient tous.
Il eſt vrai. Mais, Monſieur, quelque ſoin que je prenne
Un deſtin envieux empoiſonne ma peine.

Tous ceux que je guéris la mort les prend.

ORONTE.

Tan-pis.

DU PONT

Ce n'eſt pas, grace au Ciel, qu'ils ne ſoient bien guéris;
Mais lors qu'en bon état j'ai mis une perſonne,
Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure il faut que cela ſoit,
J'en ai vû de mes yeux la preuve ſur dix-ſept:
Ils ſe portoient fort bien quand ils ſont morts.

ORONTE.

Je jure
Que j'aurai du plaiſir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous eſt aſſez ſingulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puiſſe oublier.
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

Puiſſiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte!
Vous ſeriez par mes ſoins, mon zele & mes travaux
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faiſant mon Eloge,
Pour l'intérêt public d'enſeigner où je loge:
Je vous laiſſe un billet qui vous en inſtruira;
Et le corps des Goutteux vous en remerciera.

ORONTE *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigante.
J'y renonce.

SCENE III.

Mad. DE CALVILLE, ORONTE.

Mad. DE CALVILLE *en deuil.*

MOnsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue & redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame ?

Mad. DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t'elle offert l'honneur de vous rendre service.

Mad. DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes Maris.
En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême :
Et commej e fis hier enterrer le quatrieme

J'offre cette matiere à votre heureux talent
Pour en faire un Article au Mercure Galant :
Je lui dois de mes feux cette marque fidele.

ORONTE.

Pour un Mari défunt c'eſt montrer bien du zele,
Je ne m'étonne pas après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre poſſeſſion.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'eſt de votre mérite une aſſez grande preuve.
Sur un ſi bel exemple on ſe doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de ſi fortes chaînes,
Que je n'y veux penſer de plus de trois ſemaines.
Il verra ſi pour lui mes feux etoient conſtans.

ORONTE.

Quoi, vous vous réſoudrez à pâtir ſi long-temps,
Madame ? Je vous plains : cet effort eſt pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon Mari ; l'amour rend tout poſſible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame auſſi jeune que vous
Eût eu le déplaiſir de perdre quatre Epoux ?
Comment ont fait vos yeux pour conſerver leurs
charmes,
Après s'être occupés à verſer tant de larmes ?

Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal....

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai, cependant, moi qui suis souvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sçai bien au surplus ce qu'il faut que je fasse.
J'ai pleuré le défunt avec assez de grace :
Pendant qu'il se mouroit, fidelle à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand Miroir.
Pour pleurer un Mari d'une maniere honnête
Il faut négligemment sçavoir pencher la tête;
Avoir la gorge nue, & laisser à dessein
Couler par-ci, par-là des larmes sur son sein;
Eviter les hauts cris que la Canaille jette;
Avoir un air stupide, une douleur muette;
Regarder son malheur avec tranquillité;
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité:
Mais si quelque Bourgeoise, ou simple Demoiselle
Osoit pleurer de même on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous
On va briguer l'honneur de mourir votre Epoux.
Comment le nommoit-on ?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer ſa mort du plus ſublime ſtile.
Vous ſerez au Mercure avec diſtinction.

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction :
Comme une Tourterelle à tous momens je pleure.
Si je me remarie, & que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre & n'y manquerai pas.

ORONTE. *ſeul.*

Que l'Auteur du Mercure a de fous ſur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille
Mon cœur impatient de rejoindre Cecile....
Ciel ! on vient mettre obſtacle à mon empreſſement.

SCENE IV.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

MOnſieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? En tout ce que vous faites

Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite ſi grand. . . .

ELISE.

Nous ſçavons bien, Monſieur, que vous êtes Galant.
On ne voit point d'Ecrits comparables aux vôtres.
Que d'Eloges charmans couſus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets ſont aiſés à louer,
Vos manieres, votre air . . . .

ORIANE.

Briſons-là, je vous prie :
La louange affectée eſt une raillerie.
Tirez-nous ſeulement d'une groſſiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma ſœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure.
C'eſt mon plaiſir d'élite & ma chere lecture :
Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplû,
C'eſt qu'il eſt trop petit, & qu'on l'a trop tôt lû.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vû faire,
C'en eſt un, où j'ai vû le grand art de ſe taire ;
Art qui pour notre ſexe eſt plein d'utilité,
Et dont ma ſœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames

D'un défaut qui par tout deshonore les femmes ;
Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais, que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent ?
Leurs discours éternels fatiguent & déplaisent :
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles ?
Je seche de chagrin lorsque j'entends cela.

ELISE.

Et qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
Est-ce un si grand effort qu'être femme & se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pû le faire ?
(Car ma sœur franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pû faire ;
Et dans ce grand dessein, je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens, comme vous, que Monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, Mesdames ?

ORIANE.

Monſieur, ſoyez Juge rigide.
Ma ſœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point ou que vous parlez peu;
Que vous avez ſur vous un merveilleux Empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire eſt l'effet de vos ſoins:
Mais avouez auſſi que je parle encor moins:
Si ce n'eſt par devoir, que ce ſoit par tendreſſe.

ELISE.

Sur tout autre ſujet vous ſeriez la Maîtreſſe,
Ma ſœur; mais ſur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon ſang, tout mon bien;
Mais je ne puis celer que ma gloire m'eſt chere:
Eh! quelle gloire encor? être fille & ſe taire!
Souffrez-moi votre égale, & par cette équité.....

ORIANE.

Non, ma ſœur, je ne puis ſouffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en ſuis sûre.

ELISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous ſçavez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

EL SE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en ſçaviez.

ORIANE.

Monſieur eſt ſur ce point plus éclairé que d'autres,

Prions-le d'écouter mes raiſons & les vôtres.
Nous verrons ſur le champ notre doute éclairci.

ELISE.

J'en conjure Monſieur.

ORIANE.

Je l'en conjure auſſi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du deſir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on ſçait ſe taire ?

ORIANE.

Ecoutez mes raiſons, & j'eſpere.....

ELISE.

Ma ſœur,
Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous ſur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma ſœur, doit parler la premiere;
Et par mon droit d'aîneſſe il me ſemble devoir....

ELISE.

La qualité d'aînée eſt ici ſans pouvoir.

ORIANE. *

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;
Une aînée en tous lieux parle avant ſa cadette.

ELISE.

Je ſçais bien qu'en tous lieux, & qu'en toute ſaiſon
C'eſt un droit de l'aînée alors qu'elle a raiſon :
Mais ſi j'ai raiſon, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que ſur vous j'ai ce double avantage :

* *Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur eſt poſſible.*

Que l'âge & la raiſon ſont pour moi contre vous ;
Et que votre ſottiſe excite mon courroux.
Vous croyez que par tout votre merite brille.

ELISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma ſœur ! Et que cet art que vous citez toujours,
A votre petulance offre un foible ſecours.
Vous me traitez de ſotte ; & par ce que vous faites
Je vois qu'au lieu de moi, c'eſt vous-même qui l'êtes ;
Et cependant, ma ſœur, quoique vous la ſoyez,
Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
Je ſçai dans quel reſpect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux eſt aiſée a connoître.
Vous avez quelque eſprit, quelque rayon de feu ;
Mais pour du jugement, vous en avez ſi peu
Qu'en voulant faire voir que vous ſçavez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monſieur en eſt le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas preſſer.

ELISE.

Pour comble de bonté faites-moi grace entiere ;
Permettez qu'à Monſieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous? me faire l'affront de parler avant moi!
Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous aussi, ma sœur, & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai sans que rien me retienne.

ORONTE *à Oriane.*

Madame....

ORIANE.

Non, Monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE *à Elise.*

Madame....

ELISE.

Non, Monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE *à Oriane.*

Si vous....

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse!

ORONTE *à Elise.*

Croyez....

ELISE.

J'obéirois à cette impérieuse!

ORONTE *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, & considérez bien....

ORIANE

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, & cherchez une voie.

ELISE

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sçai-je qui des deux parle le moins ?

Toutes deux ensemble.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

* Et pour en estre instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la premiere ai formé le dessein...

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçû tant de dédain...

ORIANE.

De captiver ma langue & d'être distinguée.

ELISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

**A peine l'une donne-t'elle le temps d'achever à l'autre.*

ORIANE.

Pour peu qu'on me } fréquente on admire {
ELISE.
} regarde on devine { cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes {
* ELISE. { lumieres,
C'est pour un grand Génie avoir peu de {

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du {
ELISE. } prix.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le {

ORIANE

Je ne sçai que vous seul qui pût s' {
ELISE. { être mépris.
Que l'on vous soupçonnât de vous {

Toutes deux.

Adieu Monsieur.

* *Elles parlent en même temps?*



SCENE IV

ORONTE *seul.*

MA foi, voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance álla-t'elle à ce point ?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible,
Qu'être fille & se taire est chose incompatible ?
A force de babil, elles m'ont enyvré :
Mais enfin par bonheur m'en voila délivré.
Hola, Merlin ?

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

MOnsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grace,
Pendant quelques momens occupe ici ma place.
Ma Cecile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN.

MERLIN *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade :
Mais que veut ce Soldat ?

SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bon jour, mon Camarade.
J'entre sans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alaigre ?
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ay sçû de son Libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un Livre tous les mois.
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose ?
L'homme que vous cherchez est mon Maître.

LA RISSOLE.

Eſt-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà :
L'un vaut l'autre. Je tiens un Regiſtre fidelle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, Hiſtoire, avanture, enfin quoi que ce ſoit
Par ordre alphabétique eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure :
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le Roi la ſçavoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſçauroit ſe réſoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne ſçaurois avoir ma ſubſiſtance.

MERLIN.

Il eſt vrai : le pauvre homme ! il fait compaſſion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous ſçaurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave ſur la mer, autant que ſur la terre.
J'étois ſur un Vaiſſeau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à ſa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du Canon, qui luy fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois ſouffrirent bien des mals !
On fit couler à fonds les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire, des maux, Vice-Amiraux ; c'eſt l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc, ne pouvans plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux.
Nous gagnâmes ſur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire, fatals, & navals ; c'eſt la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biſcuit de ſeigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux Vaiſſeaux principals.

MERLIN.

Il faut dire, inégaux, principaux ; c'eſt le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les Bourgeois à l'envi nous firent des Régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire, Régals, & Carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point, navaux,
Ni fataux, ni Régaux, non plus que Carnavaux.
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Ah ! mordié, comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lors que je dis, des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals ;
Lors qu'un moment aprés, pour mieux me faire entendre,
Je dis, fataux, navaux, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un Trigaut
Qui soufle tout ensemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,

Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al eſt un ſingulier dont le plurier fait *Aux* ;
On dit, c'eſt mon *égal*, & ce ſont mes *égaux*.
Par conſéquent on voit par cette regle ſeule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaiſons de te caſſer la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui palſandié, moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
Lors qu'on veut me railler je donne ſur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place ?
Toi ? Tu n'y ſeras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordie je me bats l'œil du Mercure & de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton Maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille Soldats en auroient acheté
Pour voir en quel endroit la Riſſole eût été ;
C'etoit argent comptant, j'en avois leur parole.
Adieu Païs. C'eſt moi qu'on nomme la Riſſole :
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux par des Combats navaux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relayer ; Cecile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ! Eſt-il venu perſonne ?

MERLIN.

Un ſoldat, dont j'ai ſçû les Exploits éclatans :
Un brave homme.

SCENE II.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

PArdon, ſi j'ai mis ſi long-temps,
Mon cher Monſieur. Hé bien, vous ſera-t'il facile

De faire des progrès sur le cœur de Cecile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés.
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille. *Merlin sort.*
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté :
Vous avez du mérite & de la qualité :
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être :
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE III.

CECILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos desirs seront-ils satisfaits

Si demain de Monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! Madame,
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire? hélas!

CECILE.

Si je vous haïssois je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE *à Cecile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez
Quand on vous marieroit que vous me marieriez;
Vous allez devenir Madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CECILE.

Eh quoi, te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

Non, je suis tout à vous, & mon sort tient au vôtre.
Mais je voudrois, Madame, être encor à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos;
Et quoiqu'on soit suivante on est de chair & d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche.
Et si Merlin penchoit du côté que je penche....

MERLIN.

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon;
Mais....

LISETTE.

Quoi, mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon.....

LISETTE.

Je ne ſçai ſi mon air eſt fripon ou modeſte;
Mais juſqu'à ce moment je te répons du reſte.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas ſi gliſſant,
Je donne cent loüïs.

CECILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cents loüis! Meſſieurs, je l'épouſe au plus vîte.
Tu m'aimes?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur : Vous voyez un Marquis diſtingué
Que les plus grands Emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidelle,
J'ai fait un Air nouveau ſur la ſaiſon nouvelle :
Ah ! Je croyois parler à Monſieur Licidas.
Eſt-il là ?

ORONTE.

Non, Monſieur ; mais il n'importe pas,
Je tiens ici ſa place, & ſçais la Tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes Airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit, dont chacun s'apperçoit,
A parler entre-nous c'eſt à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en eſt la ſeule cauſe.

ORONTE.

Je crois vos Airs fort beaux ; mais il faut autre choſe.
Qui ne veut que des airs achette un Opera.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaëton, quelque bruit qu'on en
 faſſe,
On ne verra point d'Air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoiſſez, & cela me ſuffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'eſt point encor dit.
La route que je tiens eſt fraîchement tracée:
Tout y ſera nouveau juſques à la penſée:
Et comme c'eſt un air à demi goguenard,
Je l'ai pris ſur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue;
Il ſeroit mal aiſé qu'elle n'eût l'ame émue.

CECILE.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la paſſion;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude & dit enſuite ce vers.

Les paroles & l'air n'ont coûté qu'une veille.

Il chante.

Tant que l'hyver a duré
Margot m'a fait la grimace;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le ſien tout de glace:
Mais le printemps de retour
Elle doit changer de notte;

Ou bientôt avec la ſotte
J'envoierai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'Univers peu d'égaux en Muſique.
Outre qu'avec plaiſir les tons ſont variés,
Les paroles & l'air ſont ſi bien mariés
Qu'il ſemble qu'on ait fait, ſans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, & l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un ſecond couplet,
J'en ſuis ſûr.

CECILE.

Le plaiſir en ſeroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuſer rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le temps des frimats
Dans une grotte champêtre,
De ſes plus charmans appas
Elle me faiſoit le Maître :
Mais je prétends dès ce jour
La remener dans la grotte ;

Où bien tôt avec la ſotte
J'envoierai paître l'Amour.

Hé-bien, que vous en ſemble ?

ORONTE.

Il eſt beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps preſſe.

ORONTE.

Il eſt vrai. L'avez-vous tout notté ?
Monſieur ?

LE MARQUIS.

Aſſurément. Et de plus cacheté.

Il montre le Paquet & lit le deſſus.

A Monſieur Licidas, à ſon accoutumée
Subſtitut de la Renommée.

Mon air aura pour lui des appas éclatans.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, CECILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

MOnſieur, ménageons ces inſtans.

Nous chanterions ici ſur de meilleures nottes
Avec les Conſeillers ſurnommés Gardenottes.

ORONTE *à Merlin.*

Va chercher un Notaire & reviens promptement.

Brigandeau paroît.

MERLIN.

J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'eſt ainſi qu'ils ſont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCENE VI.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE *à Brigandeau.*

Nous vous croyons Notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je ſuis Procureur, Dieu merci.

Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute ;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur
Pour un Corps si célebre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture:
Nous sçavons de l'Auteur qui mit la piece au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma Communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, Monsieur, est-ce ici votre Procureur ?

M. Sangsue paroît.

ORONTE.

Non.
Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre sillabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le Plaideur lui seul en vaut un cent.

SCENE VII.

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE *à Oronte.*

Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant.
Ma perſonne, je crois, ne vous eſt pas connue.

ORONTE.

Non, Monſieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme *Sangſue*,
Procureur de la Cour, pour vous ſervir.

ORONTE.

Monſieur,
Je vous rends, ſur ce point, grace de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Sçavez-vous quel deſſein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non, Monſieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre :
Voici le fait. En l'an six cents quatre-vingt-deux,
Pour divertissement d'un Théatre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire.
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander Acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne :
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne ;
Comme ceux des Consuls, du Châtelet.....

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien.....

M. SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,

Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux,
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur
Est pour le Demandeur & pour le Défendeur :
Si quelqu'autre Partie a part à la querelle,
A la sourdine encor il occupe pour elle.

Mr BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommés,
Sont pour les appellans & pour les Intimés,
Et sçavent les forcer par divers stratagêmes.
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes

M. SANGSUE.

Et quand dans cette Piece on voit un Procureur
Qui trouve le secret de voler un Voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire,
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un ſçélérat, qui l'eſt avec excès,
Moyennant penſion éterniſe un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi, ſi tu l'oſes.
Ce n'eſt qu'au Parlement où ſont ces grandes cauſes.

M. SANGSUE.

Lorſque d'un Chapellier on attrape un chapeau,
Et que d'un Pâtiſſier on extorque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'eſt un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU

C'eſt à toi le premier à me faire un aveu
Que ceux du Parlement ne prennent point ſi peu ;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monſieur dire ce que j'en croi.
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg ſaint Antoine,
Eſt-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, & jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maiſons du quartier Quinquempoix,
A-ce été tes Ayeuls qui les ont là plantées ?
Du ſang de tes Cliens elles ſont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur conſtruction

Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu ſeras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injuſtices.

M. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un mémoire de frais
Penſa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à ſept cents trente livres ;
Et ton papier volant tel que tu le délivres,
Etant vû de Meſſieurs, trois des plus apparens
Réduiſirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence
Ils te paſſoient cent ſols contre leur conſcience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'Hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenſes.

ORONTE.

Et, Meſſieurs, il ſied mal, lorſque vous diſputez,
De dire l'un de l'autre ainſi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu : je ſçai, Meſſieurs, quel deſſein vous ameine.
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me diſcerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sçait, Monsieur, de quel air je m'acquite....

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre merite;
Laissez-moi faire. Hé-bien, vous avez tout ouï?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjouï.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCENE VII.

BEAUGENIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE.

BEAUGENIE.

Serviteur à l'illustre & belle Compagnie.
Je vois au sombre accueil que je reçois de tous
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre ſervice,
Monſieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent;
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur ? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme ſi belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'eſt un effort d'eſprit, mais ſi rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CECILE.

Ecoutons, je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE.

L'Enigme qui jadis cauſa tant de vacarme,
Fit verſer tant de ſang, ouvrit tant de tombeaux,
Des Monarques Thebains mit le Trône en lambeaux,
Et fut cauſe qu'Oedipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame ſa mere;
Cette Enigme en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.

Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être ſans complaiſance.
Ecoutez.

Je ſuis un inviſible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ; ni d'où je ſors.
Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échaper j'uſe d'adreſſe,
Et deviens femelle traîtreſſe
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers-là me ſemblent bien tournés.

CECILE.

Je brûle de ſçavoir ce que c'eſt.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune
Je n'ai pû de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monſieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier:
J'y rêverois gratis au moins un ſiecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monſieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'eſt du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas

CECILE.

Non. Qu'eſt-ce ?

BEAUGENIE.

C'eſt un vent échappé par en bas !
Vous vous regardez tous, & j'en ſçai bien la cauſe.
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même choſe.
Sur un ſujet ſi foible un ouvrage ſi beau
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir ſi les Vers quadrent à la matiere
Faiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.

Je ſuis un inviſible Corps
Qui de bas lieu tire mon être;
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis, ni d'où je ſors.

Eſt-il rien de plus juſte & de mieux rencontré ?
Jamais dans ſon ſujet homme eſt-il mieux entré ?
Il ſemble que ce Vent ait de la connoiſſance,
Et qu'il n'oſe avouer ſon nom, ni ſa naiſſance.
Rien n'eſt plus ſingulier que cette Enigme-là.

LISETTE.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'eſt rien plus galant que votre Enigme.

BEAUGENIE.

Peſte!

Je le ſçais bien. Paſſons à l'examen du reſte.

Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échaper j'uſe d'adreſſe,
Et deviens femelle traîtreſſe
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Enigme a-t'on rien vû de tel?
Qu'eſt-il de plus coulant & de plus naturel?
Loin que ce que je dis bleſſe la vrai-ſemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience:
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait paſſer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre;
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais
peindre,
Et je ſuis étonné, quand je ſonge à cela,
Comment l'eſprit humain peut aller juſques-là.
Je vais recommencer.....

ORONTE.

Non, non, je vous ſupplie;
Nous avons de vos vers la mémoire remplie:
Votre nom à l'Enigme ajoûteroit du poids.

BEAUGENIE.

La Nature prudente eut ſoin d'en faire choix.

Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie
Me doua tout exprès du nom de Beaugenie.
Je vous laisse l'Enigme avec mon nom au bas :
Ornez là d'un Prélude & vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matiere si belle
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez, vos desirs seront tous satisfaits.

BEAUGENIE.

Adieu : je me retire & je vous laisse en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire,
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre Appartement,
Et conduisons si bien cette heureuse avanture,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

Fin du second Tome.

EXTRAIT DES REGISTRES
de la Librairie & Imprimerie de Paris.

PRIVILEGE GENERAL.

N°. 3354. Le Sieur RIBOU.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé PIERRE JACQUES RIBOU, Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *une Journée des Parques*, & de réimprimer *les Oeuvres de la Grange & de Poisson Pere*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression, que pour la réimpression desdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer un Manuscrit intitulé : *Une Journée des Parques*, & de réimprimer *les Oeuvres de la Grange & de Poisson Pere*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon

lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille, imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel deſdites Préſentes, & de les vendre, faire veudre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuille ſéparée ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauve-

lin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant, ou ses ayant-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers les Gens Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraitraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtiéme jour de Février, l'an de grace mil sept cens trente-sept, & de notre Regne le vingtiéme, Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Extrait du Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 62. fol. 53. Registré le 25. Février 1735. que je certifie véritable. A Paris, ce huit Novembre 1743.

SAUGRAIN, *Syndic.*

in



